ESPIONNAGE

PAUL KENNY

SABOTAGES SANGLANTS

Editions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Depuis le départ, l'avion d'Air France avait dû lutter contre le vent et la pluie.

Le steward, remontant l'allée centrale de la carlingue, vérifiait d'un rapide coup d'œil si tous les passagers avaient attaché leur ceinture. On allait atterrir dans une dizaine de minutes.

Tout à fait à l'avant, dans le fauteuil de gauche de la première rangée, un homme d'environ trente-cinq ans, vêtu d'un manteau de tweed gris, le visage sombre et soucieux, fumait en contemplant d'un œil morne les nuages blafards qui se pressaient contre le hublot. De toute évidence, ce voyageur-là ne se rendait pas à Londres pour son plaisir. Dès le départ de Paris, il avait sombré dans une austère méditation et il avait poliment refusé la collation qui lui avait été offerte par le steward. Ce dernier lui toucha discrètement l'épaule.

- Voulez-vous attacher votre ceinture, je vous prie ?

Coplan acquiesça d'un hochement de tête. Il regarda sa montre, leva les yeux vers le petit écran qui s'était allumé à l'avant de la cabine et constata que les consignes en vue de l'atterrissage y brillaient effectivement : « *Fasten your belt. Do not smoke, please*. »

Il écrasa son mégot dans le cendrier que comportait l'accoudoir de son siège, puis il serra autour de sa taille les deux lanières de cuir dont il ferma la bouche d'acier.

L'avion perdait de l'altitude et se rapprochait de la terre par paliers successifs. Il troua soudain le plafond des nuages et Coplan vit scintiller, dans le crépuscule, les lumières multicolores du balisage de l'aérodrome. L'avion piquait à une telle vitesse qu'on eût dit que la plaine jaillissait à sa rencontre. Il y eut un choc sourd, une oscillation, puis l'appareil roula sur la piste bétonnée...

C'était la même pluie en Angleterre qu'à Paris. Une petite pluie de novembre, cafardeuse et obstinée, qui vous pénétrait jusqu'à la moelle des os.

Pendant un quart d'heure, les cinquante passagers d'Air France firent la queue au Bureau du Contrôle. Enfin, les policiers en civil

commencèrent la vérification des passeports. Perché derrière son pupitre, l'un des inspecteurs fit subir à Francis l'interrogatoire traditionnel.

- Que venez-vous faire en Grande-Bretagne ?

- Rejoindre mon frère qui séjourne à Londres depuis trois semaines.

- Voyage d'affaires ?

- Oui.

- Je vois que vous êtes ingénieur... Dans quelle branche ?

- Matériel mécanique de précision.

Le policier, tout en scrutant Coplan, feuilletait le passeport de ce dernier.

- Vous comptez descendre à l'hôtel ?

- Oui.

- Quel hôtel ?

- J'ai retenu une chambre au Strand Palace.

L'inspecteur nota quelques renseignements au dos de la fiche d'immigration que Francis avait dû remplir, puis il demanda :

- Combien d'argent avez-vous ?

- Dix livres et les chèques habituels.

- Parfait.

Il saisit un cachet et apposa le visa d'entrée sur le passeport. Coplan se dirigea alors vers la salle de la Douane.

Il n'était pas loin de sept heures quand l'autocar quitta l'aéroport d'Heathrow pour conduire les voyageurs à Londres. Comme le trajet allait durer plus de trois quarts d'heure, Francis en profita pour reprendre le fil de ses pensées. Cette mission spéciale ne l'emballait pas. Pour commencer, elle flanquait par terre les beaux projets qu'il avait faits pour occuper d'une manière agréable les douze jours de repos que le Vieux lui avait accordés. Et puis toute cette histoire était un peu trop vague : le Grand-Londres compte plus de dix millions d'habitants ! Retrouver là-dedans un homme qui a disparu et qui n'a plus donné signe de vie, autant rechercher une aiguille dans une botte de foin.

Naturellement, le Vieux n'avait eu aucun scrupule à recourir aux pires arguments pour convaincre Francis. En l'occurrence, il avait

même eu le toupet de faire vibrer les cordes sentimentales.
- Voyez-vous, Coplan, si j'ai coupé court à votre congé par mon appel d'urgence, c'est que je ne voulais pas confier ce travail à quelqu'un d'autre sans vous avoir consulté d'abord... Il s'agit de Gontran et vous êtes son meilleur ami... (Voir : « Coups durs »). J'ignore ce qui se passe à Londres, mais le silence de Gontran m'inquiète ; malgré les instructions formelles qu'il avait reçues, voilà quatre jours qu'il nous laisse sans nouvelles. J'imagine que vous ne m'auriez jamais pardonné si j'avais désigné un de vos collègues pour éclaircir cette histoire...
Donner un coup de main à un copain qui se trouve dans une situation difficile, ça ne se refuse pas, bien entendu !
Dans son dernier message, Gontran annonçait son retour imminent ; il avait terminé sa mission et n'attendait plus que quelques renseignements complémentaires pour regagner Paris. Pourquoi n'était-il pas rentré ? Pourquoi avait-il interrompu ses contacts avec le service ? Gontran n'était pas un fantaisiste : en toutes circonstances, le boulot primait tout pour lui. S'il avait négligé la liaison avec le Vieux, ce ne pouvait être qu'un cas de force majeure.

Gontran avait accompli sa mission avec des papiers au nom de Raoul Chaptal. De son côté, Coplan avait été gratifié pour les besoins de la cause d'un passeport au nom de Francis Chaptal, et c'est donc sous ce nom qu'il s'inscrivit au Strand Palace, le gigantesque hôtel de 1000 chambres situé au cœur même de Londres.
Dans le vaste hall du Strand Palace, à droite juste avant le portail donnant sur la rue, il y a une salle réservée aux communications téléphoniques. C'est là que Coplan se rendit pour entamer les opérations.
La standardiste inscrivit le numéro que Francis lui demandait.
- Cabine 4, dit-elle.
Coplan s'enferma dans la cabine et décrocha l'appareil.

- Hôtel Tower Inn ? questionna-t-il.

- Oui, je vous écoute, répondit une voix légèrement pâteuse, une voix de femme dont l'intonation évoqua dans l'esprit de Francis l'odeur écœurante d'une haleine puant l'alcool.

- Je voudrais parler à M. Raoul Chaptal, dit Coplan en ayant soin de conserver un soupçon d'accent français. Je suis son frère et j'arrive de Paris.

Il y eut un silence, puis Francis entendit dans l'écouteur le souffle un peu lourd et assez oppressé de son interlocutrice. Ce devait être une bonne femme d'au moins cinquante ans, obèse et débraillée.

- Mister Tchèptail n'est pas ici pour le moment, marmonna-t-elle enfin. Vous... vous aviez rendez-vous avec lui ?

- Oui, j'avais promis de le voir lors de mon passage.

- Eh bien... Venez donc jusqu'ici dans une demi-heure, nous pourrons peut-être arranger ça... Vous avez l'adresse ?

- Oui, mais j'aurais préféré avoir mon frère au bout du fil afin de pouvoir lui... Clac ! Elle avait raccroché tout sec.

Coplan haussa les épaules et plaqua le combiné sur la fourche. Il sortit de la cabine, paya le prix de la communication puis quitta l'hôtel. Il pleuvait toujours. Les enseignes lumineuses du Strand étiraient des flaques multicolores sur l'asphalte mouillé. Les voitures et les bus passaient dans un perpétuel chuintement.

Curieuse idée qu'il avait eue, Gontran, d'aller se nicher dans le quartier de Jamaica Street, de l'autre côté de la Tamise. Le premier mouvement de Francis fut d'appeler un taxi, mais il se ravisa et partit à pied. La patronne de l'hôtel lui avait dit de se présenter dans une demi-heure ; avec un taxi, il serait arrivé vingt minutes trop tôt.

Au fond, que signifiait cette histoire ? Pourquoi ce délai ? La grosse pocharde n'avait rien promis, en fait. Elle avait simplement dit : « *Nous pourrons peut-être arranger ça*. » Si Gontran, pour une raison ou une autre, se trouvait dans l'obligation de se planquer, peut-être bien qu'il avait mis la patronne de son hôtel dans son jeu.

Tout en longeant Cannon Street, Francis passa en revue toutes les éventualités qui pouvaient naître de cette première démarche.

Le facteur temps revêtait une importance primordiale : c'était le cinquième jour que Gontran avait complètement disparu de la

circulation, et, à supposer qu'il fût dans une position désespérée, les minutes pouvaient être inestimablement précieuses.

Un quart d'heure plus tard, après avoir franchi Tower Bridge, Coplan s'engagea dans Jamaica Street. La pluie tombait toujours, fine et tenace, beaucoup plus déprimante encore dans ce vieux quartier de la ville que partout ailleurs. Il était près de neuf heures du soir. Les rues étaient désertes.

Bevington Street, où se trouvait l'hôtel en question, coupait directement jusqu'aux docks. Le brouillard humide qui montait du fleuve planait entre les façades noirâtres.

Arrivé devant Tower Inn, Françis examina les lieux. L'immeuble était d'une pauvreté sordide. Ses quatre étages rachitiques étaient enserrés entre deux bâtiments commerciaux dont la lourde masse avait l'air de vouloir étouffer cette bicoque minable.

Coplan se demanda une fois de plus ce que Gontran était venu fabriquer dans ce taudis. Pour se loger là, il fallait avoir des raisons précises et il fallait aussi connaître l'endroit ; car on aurait pu passer vingt fois dans la rue sans remarquer la petite plaque d'émail sur laquelle, parmi les taches de rouille, on devinait à peine le nom de l'hôtel. Ce devait être un de ces établissements que seuls connaissent les éternels vagabonds : les dockers, les débardeurs, les marins en rupture de rôle et ces autres semi-clochards qui errent dans toutes les grandes villes du monde, et qui se passent les bonnes adresses de bouche à oreille.

Coplan poussa la porte et entra. Une ampoule poussiéreuse éclairait chichement le vestibule aux murs délabrés. Au bout du couloir, une porte vitrée laissait voir l'ameublement sommaire d'une pièce qui devait être la réception. Sur la vitre de l'huis, des lettres noires se détachaient : TOWER INN HOTEL. Et, en dessous, en plus petit : *N. Kenmare*.

Au moment où Francis avançait la main vers le bouton de la porte, celle-ci s'ouvrit. La patronne de la maison, la femme qui avait répondu au téléphone, examina Coplan. Elle était de petite taille, très grosse et très sale, un peu haletante, et sa figure bouffie avait la couleur des fraises trop mûres. Dans sa face, ses yeux bleus n'avaient plus rien de leur fraîcheur originale ; l'alcool avait mis son

voile sur ses prunelles, mais, malgré cela, on distinguait encore un vestige de ce bleu inimitable qui n'appartient qu'aux enfants sauvages de la vieille Irlande.

- Mrs Kenmare ? s'enquit Francis.

- Ah, vous voilà, soupira-t-elle en mettant ses mains gonflées sur ses flancs. Vous êtes un homme ponctuel, hein ?... Venez par ici...

Elle fit un laborieux demi-tour et disparut dans la pièce.

Coplan lui emboîta le pas.

- Fermez la porte, dit-elle, je me chauffe au gaz et ça coûte cher. Pas la peine de laisser partir la chaleur.

Elle s'effondra dans un antique fauteuil que les années avaient suffisamment dilaté pour qu'il pût accueillir une telle masse de chair et de graisse.

- Ainsi donc, vous êtes le frère de Mr Tchèptail... Vous ne lui ressemblez pas beaucoup.

- Il n'est pas là ? demanda Francis.

- Il ne m'a jamais parlé de vous, continua la vieille en éludant la question. Vous voulez le voir pourquoi ?

- Ecoutez, Mrs Kenmare, je n'ai pas l'intention de vous mettre au courant de mes affaires de famille. Mon frère est-il ici, oui ou non ?

Au lieu de répondre, la femme tendit le bras vers une bouteille de rhum et se versa un verre qu'elle vida d'un trait.

- Non, grommela-t-elle en s'essuyant la bouche du revers de sa grosse main, Mr Tchèptail n'est pas ici.

Coplan tourna rapidement la tête vers la gauche. La tenture de velours rouge qui recouvrait une partie du mur venait de bouger. Un homme entra par cette porte cachée. C'était un jeune gaillard en gabardine grise, au visage anguleux, aux yeux bruns profondément enfoncés dans les orbites. Dans sa main gauche, il tenait un feutre gris foncé.

Sa main droite, dans la poche de sa gabardine, faisait une bosse significative.

Coplan dévisagea l'inconnu en silence. Celui-ci murmura sur un ton dénué de toute expression :

- Vous vous intéressez à Raoul Chaptal, paraît-il ?... Je suis en mesure de vous fournir des renseignements à son sujet, mais il faut

que vous acceptiez de me suivre.
- Qui êtes-vous ? demanda Coplan, impassible.
- Êtes-vous disposé à me suivre sans me poser de questions ?
Francis réfléchit à toute allure. Était-ce le moment de décrocher pour éviter une catastrophe ? Ou bien fallait-il prendre le risque pour tenter de joindre Gontran le plus vite possible ?
- D'accord, laissa tomber Coplan.
L'homme en gabardine s'avança. Avec la virtuosité d'un gars du milieu, il tâta Francis pour s'assurer qu'il n'était pas armé, puis il grommela :
- Right. J'ai ma voiture dans Llewellyn Street. Allons-y !...
Coplan passa devant, et les deux hommes quittèrent l'hôtel sans se soucier le moins du monde de la grosse Mrs Kenmare. Dans la rue, Francis releva le col de son pardessus de tweed. La pluie était un peu plus drue, semblait-il.
- Puis-je savoir où vous m'emmenez ? questionna-t-il à tout hasard.
- Il a été convenu que vous ne poseriez pas de questions, maugréa l'autre qui enfonça plus profondément son feutre dont il rabattit le bord sur son front.
- Comme vous voudrez, acquiesça Coplan.
La voiture était une imposante Humber 24 CV, une conduite intérieure noire dont la carrosserie mouillée brillait sous les reflets d'un réverbère. Un autre type en gabardine se tenait au volant. Il avait le même feutre foncé et la même carrure impressionnante.
- Montez, invita le type qui avait guidé Coplan jusque-là.
Francis obéit. La portière claqua. Le type contourna la voiture et s'installa à côté de Coplan, sur la banquette arrière.
- Go on ! lança-t-il à son comparse.
La voiture démarra en souplesse, vira au coin de Jamaica Street, enfila Long Lane en direction de Borough puis remonta vers le fleuve.

CHAPITRE II

Coplan se sentait plutôt mal à l'aise. Cette promenade nocturne se déroulait d'une manière très inattendue ; au lieu de filer vers la banlieue, comme on devait s'y attendre la voiture avait rejoint le cœur de la ville et elle suivait maintenant la Tamise par le Victoria Embankment.

Dans la brume mouillée, les tours crénelées de Westminster se découpèrent soudain, à la fois grandioses et sinistres.

- Vous me conduisez au Parlement ? plaisanta Francis en se tournant vers l'inconnu qui était immobile et silencieux à ses côtés.

- Presque, répondit l'autre, laconique.

Mais au lieu de bifurquer vers cet édifice, la Humber vira tout à coup à droite et s'engagea dans une petite rue sombre cachée entre deux énormes bâtisses.

Coplan éprouva un tiraillement au creux de l'estomac en reconnaissant le décor lugubre de Scotland Yard ! La lourde arche de pierre avec ses deux lanternes blafardes, les policemen de faction devant le. portail, le luminaire rouge...

La voiture stoppa devant le perron.

- Nous y sommes, dit le chauffeur.

Cinq minutes plus tard, Coplan était introduit dans un des bureaux du troisième étage. Un inspecteur l'y attendait.

- Superintendant Rufford, dit sèchement le policier en guise de présentation. Veuillez vous asseoir et me donner vos papiers d'identité, je vous prie.

Coplan obtempéra. Les deux détectives qui l'avaient amené s'étaient discrètement retirés.

L'inspecteur Rufford prit place derrière son bureau de chêne et examina en silence le passeport de Coplan. A la fin, levant les yeux, il posa sur Francis son regard gris et prononça d'une voix sans timbre :

- J'ai une pénible nouvelle à vous annoncer, Mr Chaptal... Votre frère est mort...

Les joues de Coplan se décolorèrent. Certes, il avait envisagé cette éventualité, mais malgré cela, les paroles du policier anglais lui

donnaient un choc terrible... Avec la rapidité de l'éclair, des images défilèrent sur l'écran de sa mémoire. Il revit son camarade...

L'inspecteur Rufford laissa passer un moment. Coplan demanda :

- Dans quelles circonstances est-ce arrivé ?

Le policier esquissa une moue désolée, puis, baissant la tête, il resta pensif. Son embarras n'était sans doute qu'une comédie, car il avait une large tête de bouledogue qui excluait toute idée de pitié sincère. Avec une mâchoire pareille et ces dures pommettes roses qui lui faisaient une visage de granit, il devait être inaccessible à toute compassion.

- Votre frère a été assassiné, dit-il brusquement en vrillant de son regard aigu les yeux de Francis.

- Quoi ?

La mort de Gontran touchait Francis profondément, mais il aurait fort bien pu encaisser cette nouvelle sans broncher. Néanmoins, la détresse et l'effarement visibles de Coplan rassurèrent le policier : ce Français n'était pas un imposteur, ses réactions trahissaient une vérité indiscutable.

L'inspecteur se leva, se dirigea vers un classeur métallique et revint à son bureau avec un dossier.

- Votre frère avait-il des ennemis ? questionna-t-il.

- Je... je l'ignore. Pour vous dire la vérité, je ne le voyais pas souvent. Nous étions en froid depuis des années et... vous savez comment vont les choses. Raoul avait ses affaires, j'avais les miennes... Or, il y a environ un mois, au moment de partir pour l'Angleterre, il m'a téléphoné pour me proposer une réconciliation. Je ne demandais que ça, moi. Bref, nous devions nous revoir et dîner ensemble. Il m'a d'ailleurs écrit d'ici pour me confirmer ce rendez-vous... Au jour fixé, il n'est pas venu. J'ai donc téléphoné chez lui ; la concierge m'a signalé qu'il n'était pas rentré de Londres. Comme j'avais un peu de temps, j'ai décidé de prendre l'avion pour le retrouver ici et lui prouver que cette réconciliation me tenait réellement à cœur.

Le policier opina et dit :

- J'ai réclamé une enquête d'usage par la voie habituelle, mais ces formalités administratives sont toujours très lentes. Un avis de

décès a dû parvenir à Paris juste après votre départ.

Coplan se tassa sur son siège et sombra dans une méditation visiblement découragée.

- Que s'est-il passé ? articula-t-il enfin sans relever le front.

- Nous n'en savons rien... L'enquête n'a rien révélé. Vous connaissez un peu Londres ?

- Oui, j'y venais assez fréquemment autrefois.

- Le corps de votre frère a été découvert par des enfants qui jouaient dans un terrain vague de Tower Hill, si vous voyez ce coin... En face de Old Hallows Church, une série de maisons ont été complètement démolies par les bombardements. Les ruines subsistent toujours et c'est là que l'assassin a caché le cadavre de sa victime...

- On l'a tué pour lui voler son argent ?

- Difficile à dire... A première vue, oui. Nous n'avons pas trouvé un penny sur lui... Mais certains indices permettent de penser que le vol n'est pas le véritable mobile de ce meurtre...

- Que voulez-vous dire ?

- Votre frère ne devait pas être bien riche, il me semble ?... L'hôtel où il était descendu est surtout fréquenté par des miséreux.

- D'après ce que j'ai pu comprendre quand il m'a téléphoné,je crois qu il avait en effet de sérieuses difficultés financières, reconnut Francis, qui ne s'avançait qu'à pas prudents sur ce terrain glissant.

- Nous avons retrouvé ses papiers d'identité ainsi que deux ou trois objets personnels... Il exerçait la profession de négociant en timbres-poste, c'est bien cela ?

- Oui... Il était en rapport avec des philatélistes du monde entier...

- Voici le rapport de police... Approchez-vous.

Coplan poussa sa chaise plus près du bureau et se mit à lire les documents que le policier avait déposés devant lui.

- Et voici les trois procès-verbaux... La déclaration des enfants qui ont trouvé le cadavre, la déclaration de la vieille Mrs Kenmare, qui a identifié son pensionnaire à la morgue municipale, et l'inventaire des objets trouvés sur le mort... Ce qui nous intrigue, c'est un éventail chinois.

- Un éventail ? murmura Francis qui lisait attentivement les documents afin d'en graver le contenu dans sa mémoire.

L'inspecteur reprit, sans répondre à la question :

- Votre frère a été tué par asphyxie... On lui a tenu la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il ait cessé de vivre. Ce n'est qu'ensuite qu'on l'a caché dans les ruines de Tower Hill... Le corps était dissimulé sous un amoncellement de briques. C'est en ramassant des pierres pour construire une cabane que les gosses ont fait leur macabre trouvaille... Nous avons été forcés, malheureusement, de procéder à l'inhumation provisoire, la décomposition étant trop avancée... Bien entendu, les restes seront transférés en France après l'accord des autorités. Je suppose que...

- Mais, inspecteur, coupa Francis dans un élan où frémissait la colère, vous allez mettre tout en œuvre pour retrouver l'assassin, j'espère ?

Le policier haussa les épaules en signe d'impuissance.

- Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir, cela va de soi, dit-il sans beaucoup de conviction. L'enquête n'a rien donné, du moins jusqu'à présent, mais deux inspecteurs continuent à s'occuper de l'affaire. La vieille Mrs Kenmare a reçu des instructions très sévères au sujet de ce qui se passe dans son hôtel et nous trouverons peut-être un indice prochainement.

- C'est par elle que vous avez été avisé de mon appel téléphonique, je suppose ? fit Coplan d'un ton pensif.

- Oui... Nous lui avons demandé de nous signaler tous les petits faits qui, de loin ou de près, semblent se rapporter à votre frère.

Dans sa chambre du Strand Palace, Coplan déambula jusqu'à 2 heures du matin. Après sa visite à Scotland Yard, il avait eu un entretien téléphonique avec Paris.

La mort de Gontran avait évidemment modifié l'aspect des choses. Plus question, maintenant, de fouiller Londres pour retrouver un copain et lui prêter main-forte !

Mais l'énigme de cette mort devait être élucidée. Si les salauds qui avaient commis ce crime s'imaginaient qu'ils allaient savourer en paix leur victoire, ils se trompaient. Francis se sentait d'humeur à mettre toute l'Angleterre à feu et à sang pour venger son compagnon d'armes.

A vrai dire, l'affaire s'annonçait plutôt mal. De l'aveu même de l'inspecteur Rufford, l'assassinat de Raoul Chaptal n'était pas loin de ressembler à un crime parfait ! Pas la moindre piste n'était sortie des diverses enquêtes.

En tout état de cause, le Vieux avait été formel.

- A vous de jouer, Coplan ! N'insistez pas du côté de Scotland Yard et cantonnez-vous dans votre personnage de frère de la victime... Voici d'autre part deux tuyaux qui vous serviront de tremplin... Primo : sauf indications ultérieures, n'attendez rien du côté de l'hôtel Tower Inn. Gontran s'était installé là pour la mission dont je l'avais chargé, mais tout était terminé, liquidé. Secundo : Gontran avait retenu une autre chambre à Londres, chez Hector Kinsons, sous son vrai nom. Faites donc un tour par-là et tenez-moi au courant.

Les renseignements fournis par le Vieux étaient plutôt maigres. Ils permettaient en tout cas d'effectuer un cadrage de l'affaire et les choses se présentaient plus ou moins comme suit : Gontran, en marge de sa mission, avait dû se trouver mêlé à une autre histoire.

Une histoire où l'adversaire avait été obligé de liquider Gontran parce que ce dernier en savait trop. Mais, par ailleurs, comme Gontran n'avait envoyé aucun rapport à Paris, c'est qu'il estimait ne pas en savoir assez.

Entre ces deux pôles se trouvait le point exact où la mort de Gontran traçait un repère sanglant. L'assassinat proprement dit avait été exécuté par des spécialistes, c'était indéniable. Aux yeux de Francis, ce meurtre était signé ; seuls des espions de métier peuvent accomplir un travail de ce genre : tuer en pleine ville un type qui connaît la musique, cacher son cadavre et effacer toutes les traces dangereuses...

Le lendemain, à huit heures du matin, Coplan débarquait d'un taxi devant un modeste immeuble de Brook Street, dans le quartier de Mayfair. C'était là que se trouvait l'établissement tenu par Hector Kinsons, authentique citoyen anglais qui servait quelquefois d'indicateur au 2ème Bureau... Plutôt qu'un hôtel au sens habituel du terme, c'était une sorte de pension privée. Kinsons, qui avait connu le Vieux autrefois, poussait l'amabilité jusqu'à ne pas exiger de fiche de séjour quand un agent français logeait chez lui, ce qui était bougrement pratique quand il fallait vivre à Londres sous deux noms différents et à deux endroits simultanément.

- Hello, Coplan dit-il en reconnaissant Francis. Vous venez respirer les brouillards de la Tamise ?

- Salut, Kinsons !

Les deux hommes se serrèrent la main. Coplan tira son paquet de Gitanes et offrit à l'Anglais une cigarette française, Kinsons aimait bien retrouver de temps à autre la saveur âcre du caporal.

- Dites-moi, commença Francis, mon copain Gontran a une chambre chez vous en ce moment ?

- Oui, mais on ne le voit guère... Sauf erreur, ça doit faire dans les cinq ou six jours qu'il ne s'est plus montré.

- Vous ne le reverrez pas, mon vieux.

Coplan eut un petit geste de la main pour dire que la carrière de Gontran était terminée, et il ajouta :

- S'est fait descendre dans les parages de Tower Hill.

- Ah ? fit Kinsons. Je suis navré. C'était un charmant, garçon.

Oui, un des plus chics camarades du Service. Et qui connaissait bien son job, pourtant !...

- Vous voulez sans doute jeter un coup d’œil dans sa chambre ?

- Je ne suis venu que pour cela, en effet.

- Je vais vous y conduire. C'est au deuxième étage, venez.

L'inspection minutieuse des affaires personnelles de Gontran ne donna pas grand-chose. Néanmoins, dans le portefeuille où se trouvaient les véritables papiers d'identité de son ami, Francis découvrit une carte de membre d'un club londonien, l'Admiral. Continuant la fouille, il dénicha, dans une vieille boîte d'allumettes

oubliée sur la cheminée, un mégot de cigarette maculé de rouge à lèvres.
Finalement, alors qu'il reprenait pour la troisième et dernière fois ses investigations, Coplan découvrit, au fond d'un vase de terre cuite, une photo déchirée en menus fragments.
Kinsons alla chercher de la colle et du papier. Reconstituée avec soin, la photo montra un visage de femme : jeune et jolie, avec une bouche un peu triste, des cheveux blonds et bouclés, divisés par une raie médiane, de minuscules oreilles délicatement ciselées, un menton plein de douceur.
- Cette tête ne vous rappelle rien ? demanda Coplan à l'Anglais.
- Ma foi, non. Mais... méfiez-vous. Rien ne prouve que cette photo ait quelque chose à voir avec Gontran. Mes chambres ne sont pratiquement jamais inoccupées ; des tas de types défilent ici.
Coplan examina la photo par transparence. Elle ne portait aucune indication.
- Maigre butin, soupira-t-il. Une photo anonyme, un éventail chinois et une carte de l'Admiral... Ça ne mène pas loin.
Quand il prit congé de Kinsons, la pluie s'était remise à tomber.
Ce temps de cochon et le souvenir de Gontran qui hantait sa mémoire pesèrent derechef sur le moral de Francis. Il erra un moment dans la ville, puis regagna son hôtel et rédigea un bref rapport qu'il expédia à Paris par la poste ordinaire.
Vers onze heures et demie, il passa chercher un colis dans un bureau de Fleet Street. C'était son G. P. et des chargeurs de réserve que le Vieux avait acheminés par une voie plus discrète.
A midi trente, il se fit conduire en taxi jusqu'à la gare de Shoreditch. Il dut piquer un petit cent mètres pour ne pas arriver en trop mauvais état à l'Admiral : la pluie s'était brusquement transformée en déluge !
Il n'y avait pas grand monde à cette heure dans la salle du club. Cependant, une dizaine de clients prenaient l'apéritif au comptoir.
- Cinzano-dry, dit Coplan en se hissant sur un des tabourets.
- Joli temps, vraiment ! fit le barman avec une moue de dégoût.
Coplan approuva d'un hochement de tête. Il venait d'allumer une cigarette quand un petit bonhomme au visage maigre et pâle

s'amena vers lui et lui toucha du bout des doigts le coude.

- Excusez-moi... Puis-je vous demander si vous êtes membre, monsieur ?

- Minute, dit Francis, placide.

Il descendit du tabouret et considéra d'un air songeur le petit type qui arborait son air le plus courtois, mais non sans laisser percer une pointe de solennité. Il n'y a que les Britanniques pour afficher une telle dignité sans tomber dans le ridicule. Le bonhomme avait tout de l'avorton en habit de soirée.

- Vous êtes le gérant ? s'enquit Francis à mi-voix.

- Certainement, monsieur.

- J'aimerais vous dire un mot en particulier...

Sans demander l'avis de son interlocuteur, Coplan lui avait pris le bras et l'entraînait vers le fond de la salle. Il y avait là une série de tables disposées en rectangle autour d'une piste de danse à peine plus grande qu'un mouchoir de poche. Ce devait être là que se déroulaient les attractions nocturnes du club.

- Comme vous l'avez deviné, commença Coplan, je ne suis pas membre de l'Admiral... Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de m'inscrire : je suis arrivé de Paris voilà plusieurs jours pour rencontrer mon frère, mais il ne m'a pas encore fait signe. Et comme j'ignore son adresse à Londres... Je m'appelle Francis Chaptal, je suis le frère de Raoul Chaptal...

- Je vois, je vois... Mr Chaptal figure en effet sur le registre. Vous permettez ?...

Il disparut et revint quelques instants après, l'air plus solennel que jamais.

Mr Chaptal est inscrit en qualité de membre étranger, précisa-t-il. Il nous a donné comme adresse le Savoy.

Coplan acquiesça d'un air satisfait et remercia le gérant :

- C'est très aimable de votre part. Vous êtes monsieur...

- Coats, compléta le gérant en réponse au ton interrogateur de Coplan.

- Puis-je téléphoner d'ici à l'hôtel Savoy, Mr Coats ?

- La cabine est au sous-sol.

- Merci.

Cinq minutes plus tard, Coplan réapparut au bar. Il but une gorgée de Cinzano, puis, ostensiblement, chercha du regard le gérant qui, de son côté, le guettait mine de rien.

- C'est étrange, lui dit Francis d'un air soucieux. Mon frère n'est plus au Savoy depuis plusieurs jours... Et pourtant je suis sûr qu'il n'est pas rentré à Paris. Il me l'aurait fait savoir. Est-il venu ici récemment ?

Le gérant arqua ses sourcils.

- A vrai dire... Nous avons tant de monde ici le soir... Il me semble toutefois l'avoir vu à plusieurs reprises dans le courant de la semaine dernière, mais je ne pourrais pas préciser le jour exact.

- Etait-il seul ?

- Euh... non. Peut-être que...

Il se tut, embarrassé. Coplan s'empressa de le mettre à l'aise :

- Vous pouvez parler, Mr Coats. Mon frère n'a pas de secrets pour moi.

- Eh bien, il a passé plusieurs soirées ici avec une jeune femme. Elle se nomme Vivian Murray : elle habite au 44 bis dans Brewer Street.

- Je pourrais peut-être m'adresser à cette personne pour...

- C'est dans cette intention que je vous donne ce renseignement.

Un sourire commercial ponctua les paroles du bonhomme.

Coplan répéta, tout en notant :

- Voyons, vous m'avez dit... Vivian Morray...

- Murray, rectifia l'autre. Au 44 bis de Brewer Street, dans Soho. Vous connaissez l'endroit ?

- Je trouverai, merci.

- C'est à deux pas de Picadilly Circus.

- Parfait !

Le gérant s'inclina et s'éclipsa. Francis alla vider son verre au comptoir.

Un peu avant deux heures, il franchissait la porte du 44 bis de Brewer Street. C'était une antique baraque aux murs sales. Le rez-de-chaussée était occupé par un restaurant grec, d'aspect minable, mais il y avait une entrée particulière réservée aux locataires des trois étages.

Au bout d'un vestibule humide et sombre, un escalier aux marches délabrées s'amorçait. La Vivian en question ne devait pas rouler sur l'or ! Mais on pouvait s'attendre à tout avec la faune de Soho. Dans ce quartier pittoresque, une foule de snobs venus de l'étranger trouvent quelquefois un réel plaisir à vivre dans l'inconfort. Soho, c'est la cour des Miracles de Londres, le coin des artistes et des truands, la patrie des bohèmes et des prostituées.

Au troisième étage, sur la porte à droite, une carte de visite jaunie révélait le nom de la locataire en question. Sous son nom, Vivian Murray avait fait stipuler : Artist.

« Je l'aurais parié ! » se dit Coplan.

Il tendit l'oreille. Des relents de musique lui parvenaient à travers la porte. Il appuya sur le bouton de la sonnerie.

Quand la porte s'ouvrit et quand il vit la fille en peignoir rose qui se tenait dans l'encadrement, il ne fut pas réellement surpris de constater qu'elle était jolie. Gontran ne s'intéressait guère qu'aux demoiselles de premier choix.

- Miss Murray ? fit Coplan en esquissant un début de sourire.

La jeune « artiste » au peignoir rose fronça ses sourcils et dévisagea le visiteur d'un œil qui se voulait rébarbatif. Mais Francis discerna qu'elle était plus intriguée que fâchée.

- Désolé de vous déranger, dit-il. Je suis le frère de Raoul Chaptal et...

Elle parut satisfaite d'avoir un prétexte valable pour accueillir ce gaillard dont les yeux gris la déshabillaient avec une virile désinvolture. Elle murmura :

- Entrez... Ne restez pas sur le palier...

Un certain désordre régnait dans la chambre-studio, mais c'était un désordre charmant, plein d'insouciance et de féminité. Sur le divan, un pull-over jaune, une jupe brune, un slip et un soutien-gorge.

- Excusez-moi, dit-elle d'un air parfaitement naturel, j'allais justement m'habiller...

Elle ramassa les vêtements et alla les déposer dans une pièce contiguë.

- Vous m'apportez des nouvelles de Raoul, j'imagine ? dit-elle en revenant vers le visiteur.

- Non, figurez-vous. Je viens vous en demander !... Je devais le retrouver à son hôtel, mais on m'a annoncé qu'il était parti depuis trois jours...

- Vraiment ? C'est un petit fantaisiste, votre frère ! Il m'a quittée devant ma porte, lundi soir, en me promettant de venir me prendre le lendemain pour aller au cinéma... J'attends toujours !...

Elle secoua ses cheveux noirs d'un petit mouvement de la tête, puis, avec un sourire légèrement dédaigneux, elle resserra les pans de son peignoir, alla prendre une boîte de cigarettes sur la commode et dit en regardant Francis de côté :

- Vous pouvez vous asseoir...

- Vous étiez sur le point de vous habiller... Vous devez peut-être sortir ?

Elle allumait sa cigarette. Gênée par la fumée, elle ferma à demi ses yeux. Mais, à travers ses cils de velours, elle continua d'épier son visiteur tout en prononçant avec indolence :

- Je ne suis pas pressée. Je n'ai pas d'engagement en ce moment.

- Vous êtes...

- Danseuse, acheva-t-elle. Danseuse de music-hall.

- Je m'en doutais. Vous avez dans les gestes et dans les attitudes cette grâce qui n'appartient qu'aux danseuses...

Francis eut un peu peur d'avoir forcé la note. Mais la fille, nullement affligée d'un complexe d'infériorité, ne trouva rien à redire à cette appréciation.

- Oui, évidemment, reconnut-elle d'un ton pénétré, nous autres, artistes, nous sommes obligées de surveiller très attentivement notre beauté et notre fraîcheur physique.

- Vous n'avez rien à craindre à cet égard ! lança-t-il très vite.

Elle lui dédia un sourire qui voulait dire des tas de choses.

Changeant de ton, il dit en se levant :

- La vérité, c'est que je suis inquiet au sujet de mon frère. Nous avions rendez-vous et je ne m'explique pas son absence. C'est bien lundi soir que vous l'avez vu pour la dernière fois ?

- Oui.
- Comment était-il ?
- Vous pensez qu'il a pu lui arriver quelque chose ?
- Je n'en sais rien. Mais sa disparition soudaine me tracasse...
Elle leva les yeux au plafond, expira un nuage de fumée, puis, d'une voix songeuse :
- Maintenant que vous me dites ça... En réalité, je l'ai trouvé assez nerveux... Il a été très joyeux pendant un moment, ensuite il est devenu taciturne, distrait, visiblement préoccupé.
- Où étiez-vous allés ce soir-là ?
- A l'Admirai. C'est un club dont je suis membre et...
- Je sais, coupa-t-il, c'est là que j'ai eu votre adresse.
- Ah ? Vous êtes allé là-bas ?... Je croyais que c'était Raoul qui vous avait donné mon nom et mon adresse.
- Voilà deux jours que je galope dans Londres pour le retrouver... Franchement, je n'y comprends rien ! Et je voudrais que vous me donniez un coup de main...
Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier de porcelaine.
- Une chose m'a étonnée, murmura-t-elle après un moment de réflexion... Lundi, à l'Admiral, Raoul m'a donné la très nette impression de s'intéresser d'une façon particulière à un couple qui se trouvait là... Tout au long de la soirée, il n'a pas arrêté de jeter des regards vers la table où cet homme et cette femme étaient installés. Nous avons même failli nous disputer, Raoul et moi. J'imagine qu'il avait le béguin pour cette blonde ?...
- Et alors ?
- Quand il m'a ramenée ici en taxi, il m'a quittée en me disant d'un air blagueur : « Je retourne à l'Admiral. J'aurai peut-être une petite chance avec la blonde !... » Qui sait ? Il disait peut-être la vérité ?...
- Vous ne connaissez pas le nom de cette femme ?
- Non, mais depuis quelques semaines elle fréquente assidûment le club. Je pourrais...
Francis l'interrompit et lui proposa sans hésitation :
- Accepteriez-vous de dîner avec moi, ce soir, à l'Admiral ?
- Volontiers.

- A quelle heure puis-je venir vous prendre ?
- Eh bien... vers huit heures ?
- D'accord !
Il s'avança vers la fenêtre en bougonnant :
- Je voudrais bien savoir si cette fichue pluie va s'arrêter ou non.
Elle haussa les épaules.
- Quand on vit à Londres, on finit par aimer la pluie, dit-elle.
Elle vint également près de la fenêtre. Francis en profita pour subtiliser le mégot qui traînait dans le cendrier de porcelaine.
Quand il eut réintégré sa chambre d'hôtel, il put comparer le rouge à lèvres de Vivian avec celui qui teintait le mégot retrouvé dans la chambre de Gontran ; il constata que c'était indubitablement le même.

Le soir, aux environs de neuf heures, l'atmosphère de l'Admiral n'était pas du tout la même qu'à l'heure de l'apéritif. Outre les clients agglomérés autour du bar, il y avait des dîneurs à toutes les tables de la salle du restaurant ; un orchestre de jazz (l'excellente qualité complétait l'ambiance... C'était plein d'animation et d'élégance, très mondain, très luxueux aussi.
Coplan fit le point d'un œil averti : du fric, pas de doute. Beaucoup de fric même ! Mais d'origine douteuse. Et les élégances, comme les mondanités, avaient un drôle de petit parfum interlope. La clientèle du club ne se recrutait sûrement pas dans les hôtels aristocratiques de Mayfair !
Entre les hors-d’œuvre et le premier plat, Francis invita sa compagne à danser. Elle était diantrement belle, Vivian !
Elle s'était mise en frais : longue robe de soie rouge foncé, corselet avec décolleté asymétrique lui laissant complètement nue son épaule droite, boucles d'oreilles ornées de diamants ; une rondeur d'épaule subjugante et un buste qui donnait des idées.
Au moment où le slow s'achevait dans un langoureux decrescendo, Vivian murmura tout bas :
- Les voilà... La blonde et le type aux cheveux bruns...

Coplan tourna négligemment la tête. Il vit d'abord l'homme qui s'avançait d'un air dominateur vers une table de coin qu'il avait probablement réservée. Il aperçut ensuite la femme, et il détourna lentement ses yeux pour porter son regard ailleurs... Pas un muscle de son visage n'avait bougé, bien qu'il eût noté que ce profil était celui de la photo retrouvée en menus morceaux, au fond du vase de terre cuite, dans la chambre de Gontran.

CHAPITRE III

Après le dessert et le café, Coplan essaya de se secouer un peu. A vrai dire, il manquait d'entrain. Il s'en rendait parfaitement compte, mais il avait beau faire, c'était plus fort que lui : il était obsédé par Gontran.

- Si nous dansions ? suggéra-t-il en se levant et en souriant à sa compagne.

- Volontiers, dit-elle.

L'orchestre venait d'entamer une valse lente. Francis enlaça la jeune femme et ils se mirent à évoluer sur la minuscule piste.

D'autres couples s'amenèrent. La valse lente a toujours un succès fou en Angleterre. Bientôt les danseurs ne formèrent plus qu'une masse compacte et les mouvements devinrent très compliqués. Comme par hasard, Coplan trouva néanmoins le moyen de manœuvrer sa partenaire de façon à se trouver presque nez à nez avec la blonde pour laquelle Gontran avait manifesté tant d'intérêt. Elle n'était pas mal mais elle n'avait rien de sensationnel. Ni sa coiffure ni son maquillage n'étaient les mêmes que sur la photo. Au naturel, et vu de près, son visage avait beaucoup moins de douceur que sur le cliché. Il y avait même une certaine dureté dans le dessin de sa bouche et dans ses yeux verts. Pour le reste, elle faisait beaucoup moins « jeune fille » quand on l'observait un moment. Elle avait parfois des expressions qui trahissaient la femme cynique et avertie ; de plus, elle ne devait pas être loin de friser la trentaine.

Elle n'avait dansé qu'une fois avec le grand type aux cheveux bruns à la table duquel elle était assise et avec lequel elle avait dîné. Par contre, c'était au moins la quatrième fois qu'elle était invitée par un jeune homme mince et raide, un blondasse au teint de rouquin, qui était pourtant attablé dans un autre coin de la salle avec une brune aux yeux sombres.

Vivian murmura soudain :

- J'ai l'impression que vous ne vous amusez guère...

Ce n'était pas un reproche, ce n'était qu'une constatation.

Elle ajouta dans un demi-sourire plein de gentillesse et de compréhension :

- Les fredaines de votre frère vous tracassent réellement, n'est-ce pas ?

- Oui, avoua-t-il. Son caractère m'a toujours dérouté. Dites-moi, par exemple, pourquoi il a pu s'intéresser à cette blonde qui ne casse rien, alors qu'il était en votre compagnie?

- Tous les Français sont un peu... heu... coureurs de jupons, et il est beau garçon, en plus.

Francis haussa les épaules et répondit d'un ton morne :

- Mon frère a toujours été un homme de goût. Cette blonde n'existe pas à côté de vous!

Le sourire de la fille s'accentua un instant, puis ce fut tout. Contre toute attente, Vivian n'avait pas l'air de vouloir faire de la séduction. Et Coplan, qui l'avait prise pour une aventurière, pour une espèce de taxi-girl déguisée en artiste de music-hall, se demanda s'il ne s'était pas trompé sur son compte.

Décidément, tout cela était décevant. A force de chercher à se mettre dans la peau de Gontran, Francis se sentait envahi par un cafard de plus en plus lourd. C'était moche de se dire que Gontran s'était trouvé là, moins d'une semaine auparavant, dans cette même salle, avec cette même fille, dansant au son de ce même orchestre. Et que maintenant...

Vivian alluma une cigarette, tira quelques bouffées, puis, d'une voix où ne perçait nulle aigreur, elle dit :

- Voulez-vous que nous partions ? Je vois bien que vous vous ennuyez comme un rat mort.

- Je crois que je suis fatigué, admit-il en se caressant d'une main lasse la joue gauche. Je suis sincèrement désolé de ne pas être un cavalier plus brillant... Vous permettez une seconde ? J'ai oublié de changer mes chèques de voyage...

Il se leva et se dirigea vers la porte du petit bureau où le gérant, quelques heures plus tôt, était allé consulter son registre.

Justement, le chétif et solennel Mr Coats était là, penché sur des papiers.

- Bonsoir, dit Coplan...

- Ah, Mr Chaptal ?...

Coplan entra dans la pièce.

- Vous avez vu, j'ai retrouvé miss Murray, dit-il.

L'autre étira son sourire commercial et enchaîna :

- J'espère que vous êtes rassuré au sujet de votre frère ?

- Malheureusement non. Il n'a pas donné signe de vie à miss Murray non plus... A propos, comment s'appelle la dame blonde qui occupe la table du fond ?

- La dame en robe noire, avec le collier de perles ?

- Oui, au fond à droite.

Le gérant se pencha sur une feuille de papier qui représentait le plan de la salle et sur laquelle il mentionnait le nom des membres ainsi que la table qu'ils retenaient.

- Ici ? dit-il en posant l'index sur la table occupée par la blonde en question... C'est miss Peggy Nolf.

- Ce nom ne me dit rien... J'avais l'impression que j'avais déjà vu cette femme quelque part... Enfin, peu importe. J'ai un autre service à vous demander : pouvez-vous me faire le change d'un travellers-check de dix livres ?

- Certainement, Mr Chaptal.

Un quart d'heure plus tard, quand le taxi qui ramenait Coplan et Vivian s'arrêta devant la maison de la fille, Francis ne se sentait pas tellement d'humeur folâtre, mais il aurait volontiers chambré cette souris pour en savoir un peu plus long au sujet de ses rapports avec Gontran.

- Vous ne m'offrez pas le drink de l'adieu ? suggéra-t-il avec un sourire las.

- Non, dit-elle simplement, tout en ouvrant la portière.
- Vous êtes trop prudente...
Elle secoua ses mèches brunes, tendit la main gauche hors du taxi pour vérifier s'il pleuvait toujours, puis, coupant court :
- Bonne nuit ! Et merci pour cette soirée ! Dites à Raoul que je l'attends pour aller au ciné !...
Elle s'éclipsa en courant pour ne pas mouiller ses escarpins.
Coplan referma la portière.
- Reconduisez-moi à l'Admiral, dit-il au chauffeur.

Francis paya le taxi mais n'entra pas au club. Il se promena pendant quelques minutes sous la pluie, puis il trouva ce qu'il voulait : à une dizaine de mètres de l'Admiral, une boutique dont les volets étaient fermés offrait un refuge acceptable pour surveiller les abords du cercle privé.
Il était un peu plus de minuit. Les « pubs » étaient fermés depuis un bon bout de temps et le quartier était plutôt désert. A part quelques voitures qui stationnaient, c'était complètement mort. Cette satanée pluie avait de quoi dégoûter les noctambules les plus acharnés.
Vers une heure du matin, les clients commencèrent à sortir. Ce devait être l'heure habituelle de la fermeture, car plusieurs cabs s'étaient amenés, en prévision.
Le porche de l'Admiral était bien éclairé. De son observatoire, Coplan pouvait reconnaître sans trop de mal les silhouettes qui s'avançaient.
Dès qu'il aperçut le grand type avec lequel Peggy Nolf avait passé la soirée, il se prépara. Le couple monta dans un taxi. Coplan se glissa le long des façades sombres, puis, quand le taxi eut démarré, il traversa rapidement la rue.
- Suivez ce tacot, jeta-t-il au chauffeur de la voiture qui venait de se ranger devant le club. Ce sont des amis à moi.
- Righto, sir ! dit le chauffeur avec flegme.

Les deux taxis filèrent par Bishopsgate, traversèrent le London Bridge et virèrent à droite.

Arrivé à Waterloo Station, le premier taxi stoppa. Coplan se pencha en avant pour dire au chauffeur :

- Déposez-moi un peu plus loin. Derrière le premier coin là-bas...

Il régla en vitesse le prix de la course, fit demi-tour et se hâta vers la gare. Au premier coup d'œil, il repéra le couple : l'homme venait d'enlever sa gabardine et, s'en couvrant les épaules, il écarta un pan du vêtement de pluie pour protéger sa compagne. Ils s'en allèrent ainsi, comme des amoureux, le long de Cornwall Road. C'était pour le moins inattendu ! Des amoureux qui ne dansent presque jamais ensemble mais qui s'en vont, tendrement enlacés sous la pluie, vers les bords ténébreux de la Tamise. Et à une heure du matin !...

Méfiant, Francis inspecta les alentours. Tout était normal. Un peu de va-et-vient devant la gare. Probablement les derniers trains de nuit qui arrivaient ou partaient.

En se coulant dans le noir, il suivit à bonne distance le couple qui s'éloignait. Curieux attelage, ces deux-là ! Lui s'appelait Stratford. Le rouquin qui avait fait danser Peggy s'appelait Welsh. Elmer Welsh. La brune qui complétait le quator se nommait Jane Briks.

A part Vivian Murray, ces quatre personnages étaient les seuls qui, apparemment, pouvaient avoir suscité l'intérêt de Gontran à l'Admiral.

Mais que diable cette blonde allait-elle faire en pleine nuit, avec son partenaire, du côté de Bankside ? Serrés comme des tourtereaux sous la gabardine, ils s'arrêtaient de temps à autre pour s'embrasser... Une drôle de combine.

A l'angle de Hopton Street, Coplan pressa légèrement le pas.

Il faisait incroyablement sombre dans ce coin.

Tout à coup, à peine avant le tournant, un bruit ténu, une sorte de glissement feutré érafla le silence derrière Francis. Ce fut bref. Deux détonations claquèrent. Coplan s'écroula et ne bougea plus.

CHAPITRE IV

Coplan frissonna, laissa échapper un long soupir, ouvrit les yeux et balbutia :

- Où suis-je ?...

- Ne bougez pas, lui intima une voix bourrue. Ce n'est rien de grave... Plus de peur que de mal ! Vous avez perdu un peu de sang, mais tout va bien.

D'un geste presque brutal, le docteur pressa contre la plaie le tampon d'ouate imbibé d'alcool.

Coplan eut l'impression que sa cuisse droite était traversée par une lame rougie à blanc.

- Voilà, dit le médecin à l'infirmière. Faites-lui un pansement et le tour est joué. Trois jours de repos, la jambe allongée.

- Où suis-je ? demanda Francis de nouveau, le cerveau embrumé par l'anesthésie.

On consentit à lui raconter qu'une patrouille de police s'était justement trouvée dans les parages. Coups de sifflets, ambulance, hôpital... Francis n'avait pas eu le temps de perdre trop de sang.

Un peu avant huit heures du matin, l'inspecteur Rufford en personne fit une entrée discrète clans la chambre du pseudo Francis Chaptal.

L'organisation de la police est d'une grande efficacité en Angleterre. Néanmoins, Coplan fut sidéré de voir la célérité avec laquelle l'histoire de son agression avait été transmise à celui qui, malgré les milliers de dossiers de Scotland Yard, s'occupait précisément de l'affaire Raoul Chaptal !

Sanglé dans un complet brun qui mettait en valeur sa forte corpulence, Rufford, l'air plus bouledogue que jamais, s'approcha du lit et bougonna en dévisageant le blessé :

- Paraît que vous l'avez échappé belle, Mr Chaptal ?...

- Trente centimètres plus haut et j'étais touché en plein ventre, soupira Francis, bien calé contre son oreiller.

Rufford hocha sa grosse tête et dit :

- Le climat de Londres ne vous réussit pas mieux qu'à votre frère, il me semble ?

Puis, comme Coplan demeurait silencieux, le superintendant empoigna une chaise, la déposa près du lit et s'installa en suggérant d'une voix placide :

- Racontez-moi ce qui s'est passé, voulez-vous ?

Francis jugea bon de s'en tenir à l'explication la plus simple : hanté par la mort de son frère, il n'avait pu se résoudre à rentrer à son hôtel et s'était promené le long du fleuve... Quant aux circonstances de l'agression proprement dite, il ne savait pratiquement rien. Pourquoi avait-on tiré deux coups de revolver sur lui ? Quels étaient les desseins des mystérieux assaillants ? Comment l'avaient-ils repéré, et pourquoi avaient ils voulu l'abattre ? Autant de questions insolubles.

Rufford sortit un carnet de sa poche et se prépara à prendre quelques notes.

- Voulez-vous me résumer l'emploi de votre temps, Mr Chaptal ? demanda-t-il avec indifférence... La sécurité de Londres est une de nos tâches les plus importantes et l'accident qui vous est survenu revêt peut-être une signification qui vous échappe...

Coplan estima qu'il fallait malgré tout lâcher un peu de lest. Il évoqua, mais sans y insister, sa visite à l'Admiral ; puis il narra les démarches qu'il avait faites dans Soho avec l'espoir d'y retrouver une jeune fille que son frère avait connue par-là, naguère... Pour conclure, il parla de son coup de téléphone au Savoy. Toutes ces recherches n'avaient apporté aucun indice pouvant éclaircir l'assassinat de Raoul.

A la fin, le policier rempocha son carnet:

- Tout cela est bien regrettable, grommela-t-il en se levant.

Il remit la chaise en place. Puis, avec un long regard scrutateur, il conclut :

- Donnez-moi un coup de fil quand vous serez sur pied, Mr Chaptal... Nous reparlerons de tout ceci... Bien souvent, un détail insignifiant oublié par les intéressés a une valeur considérable pour la police... Et si vous avez des amis suisses qui vous veulent du bien, méfiez-vous. Nous avons retrouvé une douille de fabrication suisse. On a tiré sur vous avec un pistolet de l'armée helvétique.

Rufford s'en alla. Un peu plus tard, l'infirmière vint prendre la température du blessé et renouveler son pansement.

- Vous avez une bonne constitution, constata-t-elle en gratifiant Coplan d'un sourire satisfait... Ni votre blessure ni la piqûre que je vous ai faite n'ont provoqué de réactions néfastes. Si vous vous reposez sagement, vous pourrez partir demain.

Le lendemain, sur le coup de midi. Coplan descendait d'un taxi devant le 4 bis de Brewer Street.

Il se sentait en bonne forme, mais l'escalade pénible des trois étages lui rappela qu'il avait à la cuisse une blessure qui n'était pas encore tout à fait cicatrisée.

Vivian Murray était chez elle. Et, cette fois, elle était déjà habillée.

- Je me demandais si vous alliez venir ou non, dit-elle avec une pointe de malice. Je vous ai attendu hier.

- J'ai eu un empêchement.

- Je commençais à croire que vous alliez disparaître comme Raoul.

Le rapprochement ne manquait pas d'à-propos.

Elle referma la porte. Puis, désignant le divan :

- Installez-vous... Ma parole, vous n'êtes pas dans votre assiette ! Vous avez la migraine ?

- Non, grands dieux !

- Vous... avez la gueule de bois alors ? Vous n'avez pas votre mine habituelle, je vous assure.

- C'est la pluie, dit-il en haussant les épaules. J'ai glissé sur le bord du trottoir, hier matin. J'ai bien failli me casser la figure !

Elle était en train de ranger la pièce et elle continua à aller et venir, remettant des choses en ordre, portant des vêtements dans la chambre attenante.

Quand elle eut plus ou moins terminé sa besogne, elle déplaça une petite table ronde qu'elle disposa près du divan. Ensuite, amenant une bouteille de gin et deux verres, elle murmura avec une pointe de raillerie dans la voix :

- Je vais vous offrir le drink que je vous ai refusé l'autre soir.

Francis regarda la bouteille. C'était du Seagram's.

- Vous ne vous négligez pas ! dit-il un peu sarcastique... Pour une danseuse en chômage !

Il la vit rougir.

- C'est Raoul qui me l'a offerte, cette bouteille, expliqua-t-elle.

- Et vos nouveaux bas ?

Elle secoua sa chevelure d'un petit geste de fierté, mais elle ne répondit pas. Après avoir rempli les deux verres, elle en donna un à Coplan.

- Au fond, commença-t-elle en s'asseyant sur le divan, vous me surveillez sans en avoir l'air, n'est-ce pas ?

- Oui, C'est possible, concéda-t-il sans détour.

- Que voulez-vous savoir, en somme ?

- Ce qu'il y avait exactement entre Raoul et vous. Et d'abord, où l'avez-vous rencontré ?

De nouveau, une furtive rougeur colora les joues de la fille.

- C'est tout ? fit-elle, vaguement hargneuse soudain.

- Non, ce n'est pas tout. Je serais curieux de connaître vos occupations. En général, les danseuses qui ne travaillent pas tirent le diable par la queue. Ou alors, c'est qu'elles ont d'autres ressources.

- C'est mon cas. J'étais sténo-dactylo avant de faire du music-hall... Et quand je suis en panne, je cherche un intérim dans un bureau quelconque. Pour le moment, je travaille tous les jours de 3 à 7 chez Boswell et Son. C'est là que j'ai rencontré votre frère. Vous voilà satisfait ?

- Presque... De quoi s'occupe la firme que vous venez de citer ?

- C'est une maison bien connue à Londres. Boswell et Son, ce sont des affréteurs : expéditions pour tous pays, transports internationaux, agence en douane, etc.

- Je ne vois pas ce que mon frère pouvait chercher là !

- Il est venu au bureau plusieurs fois de suite. Il voulait des renseignements et des tarifs, notamment des tarifs de transports par avion... Je crois que nous avons eu le coup de foudre l'un pour l'autre. Il m'a demandé un rendez-vous...

- Vous ne lui avez pas refusé le drink de l'adieu, à lui ?

- Il ne me l'a pas demandé ! Il m'a emmenée dans une chambre du côté de Brook Street, une adresse qu'il avait reçue d'un de ses clients de Paris.

Cet aveu était une surprise pour Coplan. La visite de Vivian chez Kinsons expliquait le mégot portant la trace de son rouge à lèvres. Cette fille ne faisait aucun mystère de son passage dans la chambre de Gontran.

- Ecoutez, Vivian, dit-il brusquement, je pense qu'il est préférable que je joue franc jeu avec vous... Raoul est mort. Il a été assassiné par des inconnus et la police a retrouvé son cadavre dans les ruines de Tower Hill.

Sidérée, la jeune femme ouvrit la bouche, mais nulle parole ne franchit ses lèvres. Le sang se retirait de son visage à vue d'œil. Avec effort, elle parvint à balbutier :

- Vous... vous dites que... qu'il a été assassiné ?

- Oui. J'ai lu de mes propres yeux les rapports de police et les constats.

L'émotion de la fille ne pouvait être feinte. Pour se ressaisir, elle vida d'un trait son verre de gin. L'alcool la fit un peu frissonner.

- C'est affreux, murmura-t-elle finalement... C'est pour lui prendre son argent qu'on l'a tué ?

- Je n'en sais rien... Je ne comprends pas ce meurtre.

- Est-ce qu'il avait des timbres de valeur sur lui ? Il m'a expliqué qu'il était à Londres pour négocier une collection.

- Je l'ignore, résuma-t-il, mais je me suis juré de tirer cette affaire au clair, avec ou sans la police. Et vous allez m'aider.

Pour reposer sa jambe blessée, Coplan passa le reste de la journée dans sa chambre d'hôtel. Allongé sur son lit, fumant une cigarette après l'autre, il laissa passer tranquillement les heures.

Son entrevue avec Vivian Murray avait renforcé le plan qu'il avait élaboré à l'hôpital. En tenant compte des derniers événements et

des confidences de la danseuse, l'équation du problème Gontran avait subi quelques modifications.

De toute façon, la seule piste sérieuse demeurait le club privé. Aussi, vers onze heures et demie, Coplan quitta-t-il le Strand pour aller reprendre sa faction aux abords de la boîte de nuit en question. Par miracle, il ne pleuvait pas ; mais des nuages d'encre s'étaient amassés sur la ville et la trêve ne serait sans doute pas de longue durée ; en attendant, ce ciel bas augmentait l'obscurité de la nuit d'automne, ce qui arrangeait bien les choses.

Quand Peggy Nolf et Stratford quittèrent le club, Coplan jeta un coup d'œil à son bracelet-montre ; les aiguilles phosphorescentes marquaient une heure et trois minutes. La même heure que l'autre fois, à quelques secondes près.

Comme l'autre fois également, la blonde et son chevalier servant hélèrent un taxi.

Coplan ne broncha pas. Si la blonde avait envie d'aller se faire embrasser dans les ruelles sombres du côté de Bankside, c'était son affaire !

Une bonne demi-heure plus tard, tous les clients avaient évacué l'établissement. Enfin, celui que Coplan attendait apparut dans la lumière du porche. Pas de danger qu'on le confonde avec un autre, celui-là ! Sa maigreur, sa raideur surtout et son teint pâle de rouquin mal réussi, ça lui donnait une allure qui l'aurait fait reconnaître entre mille. Du reste, il sortait en compagnie de la brune aux yeux sombres, la nommée Jane Briks.

Ils avaient leur voiture personnelle, garée dans la rue. Francis se mit en mouvement. Si ce blondasse d'Elmer Welsh était en cheville avec le tandem Nolf-Stratford, il devait être plus dangereux que son air fade ne le laissait supposer.

Leur voiture démarra lentement. C'était une 8 CV. Morris.

- Suivez la petite Morris qui s'en va vers Old Street, là-bas, ordonna Coplan au chauffeur du taxi qu'il venait d'arrêter.

- En douce ? demanda le chauffeur, imperturbable.

- Oui, en douce ! répondit Francis, amusé.

Ce vieux type avait l'air de connaître la musique. Sans se presser, il embraya et enfila Old Street. A deux ou trois reprises,

Coplan eut l'impression que la Morris allait semer le tacot ; mais non, le vieux chauffeur aux tempes grises feintait avec une habileté remarquable, gardant ses distances quand il le fallait, reprenant du terrain aux bons moments.

La promenade se prolongea jusqu'à Tottenham Court Road. Un peu après Bedford Square, la Morris ralentit, puis stoppa.

- Je passe, annonça le chauffeur. Profitez-en pour jeter un coup d'œil...

« Ce gars-là me prend pour un flic ! » pensa Coplan. Le taxi vira dans Goodge Street et s'arrêta.

Coplan paya et ajouta un large pourboire.

Elmer Welsh était en train d'ouvrir la porte particulière d'un petit immeuble de deux étages dont le rez-de-chaussée comportait un magasin. Les volets de la boutique étaient fermés.

Jane Briks, la brune aux yeux noirs, descendit et entra dans la maison. Welsh remonta dans sa Morris.

Coplan décida de rester de garde. Bien lui en prit. Dix minutes plus tard, le blond revenait à pied, tirait son trousseau de clés, ouvrait la porte du magasin et disparaissait. Il devait avoir son garage dans les environs.

Finalement, quand tout fut rentré dans l'ordre, Francis traversa la rue et passa devant la boutique. L'enseigne, peinte sur le volet, annonçait :

LA ROUTE DE MANDALAY

Antiquités - Objets d'art

Bibelots anciens

Collections de Chine et des Indes

Coplan s'éloigna rapidement, des ailes aux talons. L'éventail chinois qu'on avait trouvé dans la poche intérieure de Gontran et que Scotland Yard avait remis avec les autres objets du mort à son soi-disant frère, Gontran ne pouvait l'avoir acheté ailleurs que là !

Ce dernier n'avait pas l'habitude de collectionner les éventails en bois de santal. Il en avait sans doute fait l'acquisition pour avoir une raison plausible d'entrer dans la boutique d'Elmer Welsh.

Que manigançaient les personnages de ce quadrille ? Peggy Nolf, Elmer Welsh, Stratford et Jane Briks.

Le pauvre Gontran, par-delà les abîmes de la mort, désignait le sinistre quatuor de l'Admirai. Mais qu'avait-il découvert à leur sujet ?
Coplan, avant de se mettre au lit, contempla longuement l'éventail chinois. Puis il prit dans sa valise la photo de Peggy Nolf et l'étudia pendant plusieurs minutes, comme s'il espérait lui arracher une indication.
D'où venait ce cliché ? Comment Gontran se l'était-il procuré. Et pourquoi ?...
A force de rêver sur la photo de Peggy Nolf, Coplan découvrit un détail qui lui avait échappé. Dans le coin supérieur gauche, à peine visible, il y avait une trace circulaire. Une ligne faiblement imprimée, qui formait un cercle pas plus grand que l'ongle du pouce et qui ne se voyait que lorsqu'on tenait la photo obliquement par rapport à la lumière.

CHAPITRE V

Un peu étonné tout d'abord, l'opticien s'empressa de donner satisfaction au voyageur étranger qui lui demandait la faveur de pouvoir utiliser pendant quelques minutes une loupe de bonne qualité.
- Voici, dit-il, en déposant une grosse loupe de bureau devant Coplan.
- Trop aimable I fit Francis.
Il prit la loupe, s'approcha de la porte du magasin et tira de sa poche la photo de Peggy Nolf. En penchant l'épreuve recollée, il put distinguer les traces mates du petit cachet circulaire. C'était un monogramme de trois lettres : I. P. A.
- Je vous remercie, j'ai trouvé ce que je cherchais ! annonça-t-il à l'opticien en lui restituant sa loupe.
Sur quoi, il prit congé pour continuer sa promenade vers Fleet Street. Dans ce quartier-là, les maisons d'édition et les journaux se succèdent de porte en porte. Inutile de se creuser la tête. Pour obtenir les renseignements dont il avait besoin, Coplan entra au

Daily Mirror et monta directement, au second étage où se trouvaient les bureaux du service photographique.

Un jeune employé vint au-devant de lui.

- Je voudrais un renseignement, dit Coplan. J'ai ici une photo qui a été déchirée par erreur et que j'aimerais remplacer... Elle porte un cachet qu'on voit mal, mais qui mentionne les trois lettres suivantes : I. P. A.

- Oui, acquiesça l'employé, International Picture Agency, et alors ?

- Ah ! Vous connaissez l'agence en question ?

- Évidemment ! C'est une des plus grosses boîtes de la place ! C'est à deux pas d'ici ; sur la droite, juste après l'église.

- Parfait ! Thank you !

Moins de dix minutes plus tard, Coplan entamait la conversation avec un employé du service des archives de l'International Picture Agency.

Le bonhomme, un petit gros d'une cinquantaine d'années, reconnut immédiatement la photo.

- Je l'ai vendue ici même, à mon guichet, voilà trois semaines environ.

- Je sais. C'est mon frère qui vous l'a achetée. Je l'ai déchirée par erreur et je voudrais la remplacer... Mais pourquoi diable une agence de presse a-t-elle pris ce cliché ?

- Je finirai par croire que les gens ne lisent pas les journaux qu'ils achètent, marmonna le joufflu. Toute la presse a fait passer cette photo ! C'est la môme qui a échappé par miracle à la catastrophe du Comet Londres-Le-Cap, miss Damor !...

- Non ? s'exclama Francis qui entrevoyait, enfin, une faible lumière. Vous savez, je lis les journaux en diagonale et c'est à peine si je note les titres des articles.

- Vous désirez un autre exemplaire de la photo ?

- Oui.

- C'est pour reproduire ?

- Non.

- Dans ce cas, ça ne vous coûtera que 10 shillings... Pouvez venir la prendre demain, après cinq heures.

Coplan paya les 10 shillings. Il retourna ensuite au Daily Mirror pour consulter la collection des journaux parus au début de l'automne. C'est dans un numéro daté du 19 septembre qu'il trouva la photo de miss Damor, avec cette légende : « *La mort n'a pas voulu d'elle*. »

Accompagnant le cliché, il y avait l'interview suivante :

« *Londres, 18 sept. - Nous avons réussi à joindre à son domicile miss Lisbeth Damor, la jeune fille qui a miraculeusement échappé à la catastrophe du Comet « Silly Duck » disparu au large des côtes siciliennes*. « J*'avais pris l'avion pour me rendre au Caire, où des amis m'avaient invitée, nous dit miss Damor. A l'escale de Rome, au moment de remonter dans le Cornet, j'ai eu un malaise et je me suis évanouie. Quand le médecin de l'aérodrome m'a eu donné ses soins, je ne me suis pas sentie en état de poursuivre mon voyage. Par ailleurs, l'avion était parti sans moi. J'ai passé la journée du lendemain à l'hôtel, alitée. C'est alors que j'ai appris par les journaux que le Comet s'était abattu en mer et que tous les passagers avaient trouvé la mort dans ce terrible accident*. »

« *Très émue, miss Damor est revenue à Londres deux jours plus tard. Signalons en passant que, courageusement, elle n'a pas craint d'emprunter un avion de la ligne régulière de la British Airways pour rentrer en Angleterre*. »

Coplan acheta un exemplaire de cet ancien numéro, ainsi que les précédents qui relataient la disparition tragique du Comet.

Songeur, il remonta à pied vers le Strand et regagna son hôtel. Un message l'y attendait.

« *Serai à 13 heures au Keens Chophouse, dans High Holborn Street, Emile*. »

Coplan eut un sourire.

A l'heure convenue, Francis fit son entrée au Keens Chophouse. Un monde fou, dans ce petit restaurant vieillot. Heureusement, Emile avait pris ses précautions ! Il était arrivé en avance pour réserver une table, tout au fond de la salle.

Trapu, tout en épaisseur et en carrure, le brave Paillon arborait son éternelle figure bougonne (Voir : « Face au Traite »). Il avait déjà commandé une bouteille de vin en guise d'apéritif.

- Salut, vieille bille ! lui souffla Francis, tout bas.

- Salut, mister Chaptal ! répondit Paillon.

S'installant en face de son collègue, Coplan marmonna :

- C'est le Vieux qui t'envoie, je suppose ?

- Ouais... Il a l'air de se faire du mauvais sang à ton sujet... Le coup de Gontran lui reste sur l'estomac ! Comment vont les affaires ?

- Cirage et compagnie... Quand comptes-tu repartir ?

- Si notre conversation n'est pas trop longue, je pourrai attraper l'avion de 17 h 50.

- Notre conversation ne durera pas plus de cinq minutes. Par conséquent...

- Eh bien, commençons par bouffer ! décida Paillon.

Ils commandèrent un menu simple, mais solide. Paillon avait horreur des plats trop compliqués.

Après le café, ils prirent un taxi jusqu'à Marble Arch et firent une promenade dans Hyde Park.

- Mon rapport sera plutôt bref, dit Coplan. Jusqu'ici, je pataugeais. Mais maintenant, je crois que j'ai trouvé un début de piste... En marge de sa mission, Gontran a fréquenté, pour une raison que j'ignore, un club situé du côté de Shoreditch. C'est un cercle qui s'appelle l'Admiral et dont les membres ne sont sûrement pas des intimes de la Cour d'Angleterre. Gontran a remarqué là une blonde dont la tête lui rappelait quelque chose. De fait, cette souris ressemble étrangement à une certaine Lisbeth Damor qui a échappé de justesse à la catastrophe du « *Silly Duck* », le Comet qui s'est abattu au large de la Sicile... Curieux comme toujours, Gontran s'est procuré une photo de presse et il a constaté ce que j'ai constaté moi-même : cette Lisbeth Damor, en dépit de quelques menues différences de coiffure et de maquillage, semble mener une double vie. Elle dîne tous les soirs à l'Admiral où elle s'appelle Peggy Nolf... Gontran s'est donc mis à surveiller cette mystérieuse poupée, ce qui l'a mené à la boutique d'un antiquaire de Tottenham Court. C'est là, sauf erreur, qu'il a acheté l'éventail chinois qu'on a retrouvé dans une de ses poches. Cette boutique porte l'enseigne de « *La Route de Mandalay* » et elle est tenue par un jeune blond, raide et

constipé, qui se nomme Elmer Welsh... En plus, j'ai appris que Gontran s'était rendu plusieurs fois de suite chez Boswell et Son, une firme d'expéditeurs. C'est là qu'il a fait connaissance d'une charmante fille qui lui a accordé ses faveurs... Vivian Murray. Elle niche au 44 bis, Brewer Sreet, Soho.

- Minute ! Je vais noter tout ça !... Si tu te fais démolir, ça nous rendra service.

- Bonne précaution... Il s'en est d'ailleurs fallu de peu que je suive le même chemin que Gontran.

Paillon s'arrêta net.

- Tu plaisantes ?

- Pas le moins du monde J'avais pris Peggy Nolf et son partenaire en filature. Derrière Victoria Station, dans un coin sinistre près de Bankside, on m'a balancé deux pruneaux.

- Mince ! Tu es bien vu dans le coin !...

Il hocha sa grosse tête, puis se remit à marcher tout en griffonnant une série de hiéroglyphes sur son agenda de poche. Coplan continua à lui donner l'essentiel de ce qu'il avait pu récolter depuis son arrivée à Londres.

- En somme, conclut Paillon, c'est en filant Peggy Nolf que Gontran s'est fait coincer... A ta place, mon petit père, j'éviterais cette blonde.

- Je partage ton avis ! dit Francis en riant. Mais ses relations m'intéressent autant qu'elle.

- Tu as des tuyaux là-dessus ?

- Peut-être.

- Ton prochain objectif ?

- Examiner d'un peu plus près les affaires du marchand d'antiquités.

- C'est tout ?

- Non... Termine ton rapport en précisant que je vais également essayer de savoir pourquoi Gontran avait pris contact avec la firme Boswel et Son.

- Entendu ! Tout sera transmis avec le plus grand soin.

Paillon remit son stylo et son agenda dans sa poche, puis exhiba un paquet de gauloises.

Coplan accepta une cigarette.

Les premières gouttes de pluie se mirent à tomber, hésitantes et parcimonieuses.

- Quels pays ! soupira Paillon.

Ce soir-là, en sortant du bureau où elle était sténo-dactylo intérimaire, Vivian aperçut Francis Chaptal qui l'attendait de l'autre côté de la rue.

Elle lui fit un petit signe discret de la main, mais elle ne le rejoignit pas tout de suite. Ce n'est qu'au carrefour voisin qu'ils furent réunis.

- Excusez-moi, dit-elle en souriant. Mes collègues pourraient jaser.

Il acquiesça d'un air compréhensif.

- Je ne voulais pas vous rater, mais je n'avais pas du tout l'intention de vous sauter dessus, n'ayez crainte !

- Quoi de neuf ?

Il haussa les épaules.

- Pas grand-chose.

- Comment va votre jambe ?

- Mieux, beaucoup mieux. Ma blessure commence à se cicatriser.

- J'espère que vous suivez les conseils du docteur et que vous ne marchez pas trop ?

Il lui lança un coup d'œil blagueur.

- C'est gentil, ça, de vous intéresser à ma santé.

Elle détourna la tête pour dissimuler sa subite confusion.

Décidément, c'était une brave gosse. Affectueuse et sensible en dépit des allures sophistiquées qu'elle essayait d'afficher quelquefois. Il reprit :

- Je suis venu vous chercher pour vous inviter à dîner... Oh ! en toute simplicité, bien entendu ! Je dois encore me coucher tôt.

- J'accepte avec plaisir ! dit-elle.

Ils optèrent pour un modeste restaurant d'Oxford Street. Et Francis, pendant le repas, amena la conversation sur le sujet qui lui

tenait à cœur : les antiquités chinoises. Il parla de la boutique d'Elmer Welsh.

- « La Route de Mandalay » traite-t-elle avec Boswell et Son ? s'enquit-il, les yeux ailleurs.

- Je l'ignore, mais je puis le savoir. Il me suffit de consulter le fichier des clients.

- Au cas où ma supposition se vérifierait, tâchez de me dresser une petite liste des tractations qui ont eu lieu entre les deux firmes.

- D'accord ! Je m'en occuperai.

Il la reconduisit à pied jusqu'à Soho ; puis il prit un autobus pour regagner le Strand.

Par l'entremise de l'hôtel, il loua alors une voiture à forfait : une petite conduite intérieure Hillman, qu'un chauffeur de la maison de louage amena jusque devant le Strand Palace.

Histoire de vérifier les réactions de la voiture, Coplan s'accorda une balade à Richmond. Ensuite, jusqu'à 1 heure du matin, il traîna au bar de son hôtel.

Finalement, il partit en voiture vers Shoreditch. Et, pour la troisième fois, il se mit de faction près de l'Admiral. Les derniers clients sortirent un peu avant deux heures. Une vingtaine de minutes plus tard, le gérant du club éteignit la lumière du porche, ferma la porte à double tour et s'en alla d'un petit pas pressé vers Kingsland Road.

Coplan lui laissa trois cents mètres d'avance. Puis, galopant vers la voiture qu'il avait garée dans une rue voisine, il s'installa au volant et démarra en trombe. Par chance, Mister Coats était toujours dans Kingsland Road et poursuivait son chemin du même pas rapide, étriqué.

- Hello ? Mister Coats ? appela Coplan. Le petit bonhomme sursauta, se retourna.

Enjoué, Francis reprit :

- Je croyais me payer le dernier drink de la nuit, au Club, mais je suis arrivé juste à temps pour vous voir partir... Je vous ramène chez vous ?

- Vraiment, vous êtes trop aimable, Mr Chaptal.

Coplan ouvrit la portière. Le gérant monta à côté de lui.

- Où habitez-vous, Mr Coats ?
- Au nord de Hoxton, dans Felton Street. Je vous dirai quand il faut tourner, c'est avant le canal.
- All Right !
Trois minutes plus tard, un peu après le Jeffrey Museum, Coplan lâcha légèrement l'accélérateur. D'un regard de biais, il mesura son coup ; puis, brusquement, il se tourna vers le petit Coats et lui balança un formidable crochet du gauche sous le menton.
Le bonhomme exhala un « Aâh » assourdi et se renversa contre le dossier de la banquette, sonné pour le compte.

CHAPITRE VI

Opérant un rapide demi-tour, Coplan reprit la direction de l'Admiral.
Les abords du club de nuit étaient calmes et déserts ; tout s'annonçait bien. En un tournemain, Coplan rangea la petite Hillman devant le porche sombre du cercle privé, puis il fouilla les poches de Coats pour lui subtiliser son trousseau de clés.
Quelques minutes plus tard, le gérant, dûment ficelé sur une des chaises de son bureau, reprenait sa lucidité grâce au demi-verre de brandy que Francis lui introduisait de force entre les lèvres.
Étourdi, la mâchoire douloureuse, Coats clignait des yeux et cherchait à se souvenir de ce qui venait de lui arriver.
- Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous me voulez ? bégaya-t-il d'une voix à peine distincte.
- Quelques explications, répondit Co-plan, très sec.
- Vous... vous ne...
- Quel rôle jouez-vous dans les combines de Peggy Nolf et d'Elmer Welsh ?
- Mais, Mister Chaptal, je ne...
- Pas de salamalecs, Coats ! Ce n'est plus le moment de me servir du baratin !

Coplan lui balança une gifle en plein museau, en guise d'avertissement.

- C'est vous qui avez essayé de m'abattre derrière Victoria Station, l'autre nuit ! poursuivit-il d'un ton acerbe. Quand je suis arrivé à l'Admiral, vous avez eu l'amabilité de m'aiguiller du côté de Vivian Murray. C'était une voie de garage et ça n'avait aucune importance pour vos complices. Ensuite, quand vous vous êtes rendu compte que je surveillais Peggy Nolf et que je marchais petit à petit sur les traces de mon frère, vous avez réalisé le danger. C'est de votre propre initiative que vous m'avez suivi et que vous avez voulu m'assassiner. Sauf Vivian Murray, personne d'autre que vous ne pouvait savoir que j'allais prendre Peggy Nolf en filature... Ni le tandem Nolf-Stratfort ni le tandem WelshBriks ne sont protégés quand ils quittent l'Admiral. J'en ai eu la preuve par la suite. Conclusion...

Francis se tut et attendit.

Le gérant marmonna d'un air buté :

- Ou bien vous êtes fou, Mr Chaptal, ou bien vous m'impliquez par erreur dans une aventure dont j'ignore absolument tout. Les gens auxquels vous faites allusion ne sont pour moi que des membres comme les autres.

- Parfait ! Je suppose que vous avez une arme, ici ?

Une lueur passa dans les prunelles pâles de Coats.

- Oui, dit-il, je possède une arme. Ma profession me donne le droit d'en avoir une et j'ai d'ailleurs une licence en bonne et due forme.

- Où se trouve-t-elle ? Je désire la voir.

- Là, dans le tiroir de mon bureau... A droite, le dernier casier...

Francis fouilla le tiroir en question. Derrière deux boîtes de cigares, il trouva un automatique anglais calibre 7,65. Il examina le revolver.

- Joli jouet ! dit-il en se tournant vers le gérant.

La physionomie de Coats avait changé. Ses traits semblaient un peu moins figés, comme si un subtil espoir avait fait refluer le sang vers sa face de rat. Coplan enregistra cette modification à peine visible.

Il remit le 7,65 à sa place et referma le tiroir. C'était trop bête ! Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Ce Coats avait beau se cacher derrière un masque solennel, ça ne l'empêchait pas d'être un tueur. Et les tueurs...

Coplan s'approcha de la chaise sur laquelle le gérant était ficelé. Avec des gestes calmes, il se mit à tâter méthodiquement le buste étriqué du bonhomme. Alors quand il sentit sous sa paume le relief du holster, il ne put réprimer un sourire sarcastique.

- Voyez-vous ça ! railla-t-il durement. Notre bon monsieur Coats est harnaché comme un véritable gangster !

Le visage du gérant devenait blanc comme de la craie. Même ses lèvres minces se desséchaient et viraient au gris.

Coplan parvint à défaire la boucle de la courroie et il fit glisser le baudrier sous le veston de Coats. Puis, extirpant l'arme qui se trouvait dans l'étui de cuir, il la soupesa en ricanant :

- Voici la preuve par neuf, Coats I Pistolet automatique S.I.G. fabriqué en Suisse... C'est avec ça que vous m'avez canardé dans Hopton Street. Qu'est-ce que vous en pensez, mon vieux ?

Coats serra violemment sa mâchoire en biseau. Coplan hocha la tête et murmura :

- Allons, soyez raisonnable... Je ne demande que quelques tuyaux sur les activités de Peggy Nolf.

L'Anglais ne broncha pas. Têtu comme tous ceux de sa race, il paraissait fermement décidé à s'enfermer dans le mutisme le plus complet. Francis devina qu'il ne tirerait rien de son prisonnier. Il risqua cependant une ultime tentative :

- Écoutez, Coats. Je ne vous accuse pas du meurtre de mon frère : il a été tué par un gars plus costaud que vous. Par conséquent, je peux me montrer généreux à votre égard. Parlez-moi de Peggy Nolf et livrez-moi le nom de celui qui a été chargé de liquider mon frère. Après, nous serons quittes et je passerai l'éponge.

Coats n'eut aucune réaction. On aurait pu croire qu'il était devenu tout à coup sourd et muet.

- Eh bien, tant pis pour vous, conclut Francis en dégageant la sûreté du revolver qu'il tenait dans les mains. Vous m'avez raconté

trop peu de choses pour que je puisse vous épargner et vous en savez déjà trop sur mon compte pour que je vous laisse courir dans la nature.

Il promena un regard autour de lui, avisa un veston à carreaux qui pendait à un portemanteau alla prendre le vêtement et le roula en une sorte de manchon autour de l'automatique. A défaut de silencieux, ça étoufferait un peu le bruit quand même.

- C'est la règle du jeu, Coats, dit-il sombrement en passant derrière l'Anglais. Vous êtes le premier acompte sur une facture en suspens : celle de la mort de Raoul Chaptal...

Pétrifié, le gérant n'eut pas un geste, pas la moindre protestation.

Coplan s'accroupit sur ses talons, prit la mesure du bras droit de Coats, puis, très attentif, il ramena le canon de l'automatique vers la tempe du prisonnier.

Une détonation sourde ébranla le silence de la pièce. La tête de Coats tomba vers la gauche. Coplan se redressa, prit son canif, trancha les liens qui retenaient l'Anglais à la chaise et fourra la corde dans sa poche. La tempe trouée, Coats dégringola sur le parquet.

Sans perdre une seconde, Coplan rafla les documents qui se trouvaient sur le bureau du gérant. Puis, ayant fait un paquet avec la veste à carreaux et le registre des membres du club, il acheva la mise en scène indispensable. Il essuya la crosse de bois du pistolet S.I.G. et plaça l'arme dans la main du mort. Il effaça également les empreintes qu'il avait pu laisser sur le trottoir, sur l'automatique 7,65, sur les poignées des portes et sur les clés du trousseau de Coats.

Après quoi, emportant le butin et le holster du gérant, il éteignit la lumière et se retira. Il se servit de son mouchoir pour tirer la porte donnant sur l'extérieur.

Coplan passa les dernières heures de la nuit chez Hector Kinsons. Il étudia le registre de l'Admiral et recopia les indications qui pouvaient lui être utiles par la suite.

Tous les documents de Coats, la veste à carreaux et le holster de cuir furent ensuite brûlés dans la chaudière de la Pension Privée de

Kinsons. Celui-ci ne demanda aucune explication.

Un peu avant huit heures. Coplan arriva à pied chez Vivian. Elle n'était pas levée, mais elle enfila son peignoir rose et accueillit son visiteur matinal sans vaines récriminations.

- Si ça ne te fait rien, dit Coplan, j'ai passé la nuit ici.

- Mais...

- Il le faut. Je t'expliquerai pour quel motif. J'ai besoin d'un alibi à toute épreuve... Les gens qui ont tué Raoul cherchent à me mettre dans le pétrin.

- Bon ! accepta-t-elle... A quelle heure es-tu arrivé ici ?

- J'ai loué une voiture et nous avons fait une balade du côté de Richmond. Tu es rentrée seule, et je me suis amené discrètement vers une heure du matin.

- La police va venir m'interroger ?

- Peu probable, mais il vaux mieux prévoir. Elle soupira, réprima un bâillement, puis :

- Je vais préparer le thé... Nous prendrons le breakfast ensemble, j'ai tout ce qu'il faut.

- Volontiers.

Elle était charmante, la fillette ! Et comme toutes les jolies gosses de son espèce, elle était aussi fraîche, aussi sympathique, aussi naturelle au saut du lit qu'en robe de soirée.

Francis eut brusquement envie de la prendre dans ses bras. Mais elle passa dans la pièce voisine.

Pendant quelques minutes, il se morigéna. Ce n'était pas le moment de faire le zouave, bon sang ! La mort de Coats allait sûrement provoquer des remous.

Tout en raisonnant de la sorte, Coplan s'avança vers la pièce contiguë. Malgré lui, il subissait le magnétisme attractif de Vivian... La bagarre, la mort, l'indispensable rigueur de son activité lui donnaient une étrange petite fièvre qui avait l'air de cribler son sang d'une multitude d'étincelles de désir.

Il s'appuya au chambranle pour contempler Vivian, qui ne savait pas qu'il était là. Debout devant le petit réchaud à gaz qu'elle venait d'allumer et sur lequel elle avait placé l'eau pour le thé, elle s'étirait en soulevant la masse de ses cheveux noirs dans sa nuque. Cette

attitude lui cambrait les reins et soulignait l'ampleur superbe de son corps à la fois souple et modelé.

L'émoi sensuel prit Francis à la gorge.

Comme un félin, il marcha sur la pointe des pieds vers la fille et, avec une douce fermeté, l'enlaça.

Elle eut un subit raidissement, puis, réalisant ce qui se passait, elle se laissa aller contre la poitrine de Francis. Il comprit qu'elle avait souhaité cette attaque brusquée.

- Je suppose que tu vas me juger très mal, murmura-t-elle en le regardant bien en face... Si vite après Raoul.

- C'est la vie ! dit-il à mi-voix.

Il la serra plus fort et il sentit contre son torse l'émotion qui déjà faisait vibrer ce corps de femme gonflé de vigueur et de jeunesse ardente.

Il lui prit les lèvres. Un long baiser les tint collés l'un contre l'autre, divinement livrés aux frémissements de leur chair amoureuse.

- Viens ! haleta-t-elle.

Il ferma le robinet du réchaud à gaz, puis il la suivit dans la chambre. Elle avait simplement rejeté sur le divan l'étoffe colorée qui cachait la literie. Mais sa chaude odeur de femme imprégnait encore les draps.

Il dénoua lui-même la ceinture du peignoir rose, puis il dégrafa les épaulettes de la chemise de nuit vaporeuse qu'elle portait. Le vêtement glissa autour d'elle comme une mousse lumineuse, dévoilant les splendeurs d'une nudité plus lumineuse encore.

Faisant d'une pierre deux coups, Coplan et Vivian improvisèrent, aux environs de midi, un petit lunch qui leur servit tout ensemble de breakfast et de déjeuner.

Installés en tête à tête dans la chambre de la jeune femme, ils se restaurèrent tout en bavardant. Vivian était encore toute tendre et alanguie. Par contre, Francis se sentait dans une meilleure forme.

- La blonde de l'Admiral... commença-t-il soudain, en plissant le front, elle doit avoir un domicile à Londres. Tout son comportement semble démontrer que c'est ici son port d'attache. Or elle est inscrite au club comme membre résidant à l'étranger.

- En réalité, ça ne prouve rien. Elle loge sans doute chez des amis.

- Il faut que je trouve son adresse.

- Par une agence ? suggéra Vivian. Ils la feront suivre par un détective et...

- Non ! coupa-t-il. Je ne tiens pas à mêler une agence à cette histoire.

En prononçant le mot agence, une association d'idées se fit dans sa pensée. La solution était simple. Mais il n'en souffla mot à la jeune femme.

- Nous verrons cela plus tard, dit-il évasivement. Lorsqu'ils eurent terminé leur lunch, ils se donnèrent rendez-vous à 7 h 30 dans un café de Picadilly Circus.

- N'oublie pas mes renseignements au sujet de « La Route de Mandalay », insista-t-il.

- J'y penserai ! promit-elle.

Il la quitta après un dernier baiser. Comme il avait garé la petite Hillman dans une rue tranquille près de Saint-James, il se dirigea de ce côté. Mais il ne s'approcha de la voiture qu'avec circonspection... des fois qu'un policeman trop zélé aurait été intrigué par le long stationnement de cette voiture !

Heureusement, tout était: normal.

Il s'installa au volant et fila dare-dare vers Fleet Street. L'employé de l'International Picture Agency avait déjà repris son travail. Il reconnut d'emblée Coplan et lui remit la photo commandée.

- Je croyais venir plus tôt, dit Francis, mais j'ai été très occupé.

- Il n'y a pas de mal, dit l'employé, elle vous attendait.

- J'ai un autre service à vous demander. Je voudrais connaître l'adresse de miss Damor... Oui, je sais, ce n'est pas très régulier. Mais vous n'avez rien à craindre, je ne dirai pas que c'est ici que je l'ai obtenue.

Le type hocha la tête d'un air insouciant.

- Vous savez, moi...
Il disparut dans un autre bureau, puis il revint quelques minutes après.
- Elle habite à Maida Vale, Hamilton Tenace n° 7.
- Merci !
Puisque Peggy Nolf n'avait pas de domicile officiel à Londres, il suffisait d'inverser les termes de l'équation : dénicher le domicile de Lisbeth Damor.
Maida Vale est un quartier chic au nord-ouest de Londres. De larges avenues claires et spacieuses entourent les gazons de Paddington Ground.
Coplan gara sa voiture derrière le parc et remonta à pied vers Hamilton Tenace.
Mais c'est en vain qu'il surveilla jusqu'à six heures du soir les abords du n° 7. Personne ne sortit de cette maison, personne n'y entra.
La nuit étant venue, il se retira.
Il arriva bien à l'avance au rendez-vous qu'il avait avec Vivian. Enfin, celle-ci s'amena, les joues colorées, les yeux brillants, un sourire délicieux aux lèvres.
- J'ai pu m'en aller un quart d'heure plus tôt, dit-elle.
- Il y a près d'une heure que je suis ici, répondit-il.
- Ah ! Pourquoi ?
- Je ne sais pas, railla-t-il affectueusement. Je suppose que j'étais impatient de te revoir.
- D'avoir tes renseignements, surtout !
- Bien sûr !
- Bandit ! murmura-t-elle en posant sa main sur le poignet de Francis. Tu mériterais que je te fasse languir.
- C'est ça, fais-moi languir, l'encouragea-t-il ironiquement. Les choses qu'on désire fortement ont toujours plus de saveur, et le plaisir de les recevoir n'en est que plus grand.
Il posa sur elle un regard caressant et voluptueux. Troublée, elle battit des paupières. Ils burent leur porto en silence, mais ce silence était plein de choses.

- Je vais remiser la voiture au garage de mon hôtel, dit-il. Nous irons dîner ensuite, puis nous ferons une promenade...

Il ajouta plus bas :

- Dans ta chambre.

Elle eut son petit geste familier quand elle voulait paraître vexée : elle secoua ses boucles noires en détournant les yeux.

Dans la voiture, elle lui passa le feuillet qu'elle avait préparé pour lui.

- C'est la liste de toutes les opérations de transport effectuées par Boswell et Son pour « *La Route de Mandalay* »... Je ne trouvais pas ce dossier, figure-toi ! J'avais le numéro de la fiche, mais le dossier n'était pas à sa place dans le classeur... A la fin, tout de même, j'ai mis la main dessus. Il était au service du Contentieux.

- Tiens ?

- Oui, tu verras... La liste comprend surtout des transports en provenance d'Extrême-Orient et des envois pour la même destination.

- Rien de plus normal ! Antiquités chinoises et hindoues...

- Mais il y a deux litiges en cours : deux envois venant d'Asie ont été perdus pendant le transport. L'assurance devra rembourser, naturellement, mais les enquêtes ne sont pas terminées. Ces histoires d'accidents sont toujours longues et terriblement compliquées...

- Quelles histoires d'accidents ?

- L'un des navires qui transportait les marchandises a été sinistré en pleine mer. L'autre a été ravagé par un incendie à son arrivée à Southampton. Je me souviens d'ailleurs de ce bateau qui a brûlé dans la rade, j'ai lu le récit dans les journaux.

Une petite sonnette d'alarme se mit à tinter quelque part dans l'esprit de Francis. Lui aussi se souvenait des étranges catastrophes enregistrées depuis deux ou trois ans par la flotte et l'aviation britanniques ; une circulaire avait même été envoyée à ce sujet aux services du 2ème Bureau et le Vieux avait dû renforcer certaines surveillances au Havre, à Marignane et ailleurs.

Que Peggy Nolf fût en relation avec un commerçant dont la marchandise portait la poisse aux navires, ce n'était peut-être pas un

simple hasard ? Et Gontran, quand il s'était rendu chez Boswell et Son, avait probablement eu une idée derrière la tête.

- A quoi penses-tu ? demanda Vivian, étonnée par le silence de son compagnon.

- A des tas de choses... Raoul ne t'a jamais parlé d'une jeune fille nommée Lisbeth Damor ? Une fille qui a échappé à une catastrophe aérienne à la suite d'un malaise providentiel ?

- Sil Il m'a même montré sa photo et il m'a demandé si je ne trouvais pas qu'elle ressemblait à la blonde de l'Admiral...

- Et alors ?

- Je lui ai dit que c'était une obsession... Je crois que cette blonde du club le fascinait réellement I La femme de la photo avait les cheveux bruns, des boucles au-dessus du front, une bouche plus petite.

- Oui, évidemment.

Ils quittèrent le pub.

CHAPITRE VII

Derrière sa boutique d'antiquités, Elmer Welsh avait aménagé un petit bureau où il s'installait pour faire des écritures. Cette pièce était presque aussi encombrée que le magasin lui-même ! Potiches, statuettes, poignards hindous, brûle-parfum, coffrets d'ivoire, une foule d'objets hétéroclites remplissaient la cheminée, les chaises, le dessus des classeurs et même une partie du parquet.

Au-delà de ce bureau, il y avait une troisième pièce, plus vaste celle-là quoique assez basse de plafond. Les murs de brique étaient nus, mais diverses machines s'alignaient le long des parois. C'était l'atelier, l'antre secret du marchand de vieilleries, son repaire favori ! Là, de ses mains adroites, Welsh arrangeait les objets qui avaient besoin d'être retapés avant d'être présentés à la clientèle.

Mais, pour l'instant, l'antiquaire était affalé dans le fauteuil de cuir de son petit bureau et il contemplait d'un œil morne le journal déplié sur ses genoux.

Sa longue figure sèche et pincée exprimait le plus total ennui. De temps en temps, comme s'il se parlait mentalement à lui-même, il acquiesçait d'un mouvement de sa tête chevaline et ses joues blanches se creusaient d'une fossette. Il avait la manie de se sucer l'intérieur des joues quand il était tracassé ou perplexe.

Il reprit le journal dans ses mains osseuses. C'était l'édition de 5 heures du Daily Telegraph.

Très lentement, avec une espèce d'application un peu puérile, il relut le petit article de la page 5 dont il paraissait vouloir apprendre le texte par coeur.

UN SUICIDE A SHOREDITCH

« *Ce matin, à 10 heures, en prenant son service habituel au club privé l'Admiral où il exerce les fonctions de barman, John Wren, domicilié à Bermondsey, a découvert, gisant dans son bureau, le cadavre de William Alan Coats, gérant de l'établissement. Alertée aussitôt, la police a procédé aux constats d'usage. La thèse du suicide résulte des constatations faites par le super- intendant Leppers, mais Scotland Yard enquête*.

« *Fondé au lendemain de la libération, l'Admiral a pu réunir en quelques années une clientèle importante. W. A. Coats a repris la gérance en 1950 et les financiers qui détiennent la propriété de l'établissement confirment que ce suicide ne peut en aucune manière être imputé à des ennuis de trésorerie. Par ailleurs, le personnel déclare que W. A. Coats était en bonne santé et ne semblait pas avoir des chagrins intimes*.

« *Pour une raison qu'on ignore, le gérant, avant de se donner la mort, a fait disparaître plusieurs documents commerciaux ayant trait à la gestion du cercle, ainsi que le registre portant l'inscription obligatoire des membres*.

« *Scotland Yard va tenter d'éclaircir ce mystère, si mystère il y a*. »

De nouveau, Welsh se creusa les joues. Puis, haussant ses maigres épaules, il émit un petit ricanement désabusé qui traduisait bien ses pensées sceptiques.

« *Peuh ! Coats se suicider ! Pas plus de raisons de se tuer que d'aller faire un tour au pôle Nord* !... »

Après avoir replié le journal, il se leva, alla chercher une plume d'oie et un flacon d'encre de Chine dans un des casiers du secrétaire qui occupait un coin de la pièce, puis, revenant à sa table de travail, il se mit a calligraphier sur une feuille de parchemin le message suivant :

« *Signalons deux tentatives de filature six jours d'intervalle. Signalons également la disparition mystérieuse de Finnegan après l'élimination du suspect. Signalons enfin la mort de Coats, ce dernier ayant été supprimé par un simulacre de suicide quelques jours après une intervention de sa part. Ces événements prouvent que l'organisation est en péril. Quelles sont les directives* ? »

Elmer Welsh emporta ce message dans son atelier, où à l'aide d'un Leica, il photographia le texte. Cette opération terminée, il brûla le feuillet, jeta les cendres dans la poubelle et passa dans la chambre noire pour extraire la pellicule impressionnée. Il inséra celle-ci, non développée, dans un étui de rouge à lèvres parfaitement hermétique.

Un pli d'amère satisfaction étirait la bouche de l'antiquaire.

Les messages acheminés de cette manière présentaient une garantie absolue et la personne qui les transportait ne courait aucun risque. En effet, quiconque eût découvert la pellicule photographique et l'eût extraite de sa cachette, aurait, en la retirant et en la mettant à la lumière, automatiquement voilé le cliché, effaçant ainsi le texte secret.

Regagnant son bureau, Welsh décrocha le téléphone intérieur qui le reliait à son appartement situé à l'étage.

- Jane, dit-il, j'ai quelque chose à porter chez Peggy. Veux-tu venir tout de suite ?

La brune arriva quelques secondes après, enveloppée dans un manteau rouge fonce qui allait bien à son teint de brune.

- Tu lui remettras ceci, expliqua Welsh, et tu lui conseilleras de filer au Caire afin de délivrer le message dans le plus bref délai. Compris ?

- Entendu !

- Prends un taxi, il pleut.

- O. K.

Jane Briks s'en alla en passant par le magasin. Elle trouva un taxi au coin de Bedford Square et, une dizaine de minutes plus tard, elle débarquait devant le n° 7 de Hamilton Terrace. Elle ne remarqua pas la petite Hiliman qui stationnait à quelques mètres de là, le long de l'autre trottoir.

Coplan, affublé d'un feutre brun et dissimulé derrière un magazine illustré qu'il lisait depuis plus d'une heure, reconnut sans peine la copine de Welsh. Un soupir de soulagement fusa de ses lèvres. Enfin, ça bougeait Il avait bien fait de s'obstiner et de prolonger sa surveillance. Maintenant, plus de doute : la gentille Lisbeth Damor et la mystérieuse Peggy Nolf étaient bien la même femme. La visiteuse entra chez Peggy Nolf.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis la porte du n° 7 s'ouvrit de nouveau et Jane Briks repartit rapidement vers le carrefour de Vale Carlton Hill.

Coplan ne bougea pas.

Au risque de prendre racine dans le quartier, il résolut qu'il ne s'en irait pas avant d'avoir vu Peggy Nolf en personne.

Sa patience fut finalement récompensée. Vêtue d'un tailleur gris, la femme sortit de la maison et se dirigea vers le garage situé sur le côté de l'immeuble. Elle réapparut au volant d'une 4 CV Austin noire qui fila vers le centre de la ville.

Coplan replia son illustré, mit le moteur en marche et démarra en douce. Comme c'était la fin de l'après-midi, la circulation était suffisamment intense pour qu'on pût suivre une voiture sans attirer l'attention. Au reste, Peggy Nolf conduisait avec prudence, sans forcer l'allure.

Elle se rangea dans Regent Street et elle se mêla à la foule. Coplan la vit entrer dans un bureau de la B. O. A. C. Il regarda les affiches d'un ciné pour passer le temps. Dès qu'elle fut repartie, il se hâta vers l'agence de la compagnie aérienne et pénétra à son tour dans l'établissement.

Derrière un comptoir chargé de prospectus, une employée leva la tête. C'était une jeune fille élégante et distinguée, aux yeux clairs, aux cheveux auburn.

Apparemment, elle était seule à s'occuper de la clientèle.

- Mon amie vient de passer il y a cinq minutes, dit-il. J'espère que je n'arrive pas trop tard pour prendre mon billet ?

- Miss Nolf ?

- Oui, Peggy Nolf, confirma-t-il d'un ton qui semblait dire que la chose allait de soi. Nous avons l'intention de voyager ensemble.

- L'avion Londres-Le Caire de samedi, murmura-t-elle. Vous permettez ?...

- Écoutez ! s'exclama Francis d'un air inspiré. Quel est le départ précédent ?

- Jeudi, 15 heures.

- Y a-t-il encore des places disponibles ?

- Une seconde, je vais m'informer...

Elle décrocha le téléphone. Après une brève conversation avec le bureau central de la B. O. A. C., elle se tourna vers Coplan et, sans raccrocher, lui annonça :

- Oui, il reste quatre places.

- J'en retiens une... Mon nom est Chaptal, Francis Chaptal.

L'employée transmit la réservation, raccrocha puis remit à Francis une formule à remplir. Pendant qu'il écrivait, elle s'enquit :

- Dois-je annuler une des deux réservations de miss Nolf ?

- Non... Ce n'était pas pour moi qu'elle avait pris le second billet, je m'occupe toujours moi-même de mes affaires.

- Ah, bien, fit la jeune femme, un peu éberluée malgré tout.

Francis régla son billet au moyen d'un traveller's-check. Il passa ensuite au bureau postal voisin et il expédia un télégramme à Paris.

Si Peggy Nolf filait précipitamment au Caire après la visite d'une émissaire de « *la Route de Mandalay* », c'est que la collusion était encore plus étroite qu'il ne l'avait pensé.

Il grimpa dans sa voiture et mit le cap vers le garage qui lui avait loué cette Hillman. Il n'avait plus besoin de ce véhicule à présent. Une vingtaine d'heures lui restaient avant son départ et ce n'était pas trop pour régler les affaires en suspens à Londres.

En sortant du garage, il se dirigea vers son hôtel.

Au moment où il traversait le hall, il fut interpellé par une voix dont le timbre lui était familier :

- Hello, Mr Chaptal ?...

- Tiens ! Comment allez-vous, inspecteur ?

Rufford était assis sur une des banquettes de bois du hall. Il se leva. Son costume brun faisait des plis affreux et le policier paraissait tout boudiné dans ce vêtement.

- Je passais, dit-il. Vous avez le temps de prendre quelque chose avec moi ?

- Cela va de soi.

Placide et massif comme un lutteur endimanché, le policier s'avança vers le bar immense dont les portes s'ouvraient au bout du hall.

- C'est curieux, marmonna-t-il d'un ton détaché, ça m'amuse toujours de m'asseoir dans le hall d'un grand palace cosmopolite. On a l'impression de se trouver au carrefour des continents. C'est extraordinaire, ce que les gens voyagent de nos jours.

Ce préambule indifférent ne présageait rien de bon. A toute vitesse, Coplan récapitula mentalement ses positions.

Rufford fixa son choix sur une table située un peu en retrait, à droite du passage menant aux jardins d'hiver. Le garçon s'amena aussitôt.

- Whisky, dit le policier. Et vous, Mr Chaptal ?

- Cinzano-dry.

Le garçon s'éclipsa.

L'inspecteur allongea ses jambes sous la table et exhiba un paquet de Capstan.

- Et cette blessure ? questionna-t-il en offrant une cigarette à Coplan.

- La cicatrice est en bonne voie.

- Dites-moi, Mr Chaptal, est-ce que vous lisez nos journaux anglais ?...

- Oui, ça m'arrive parfois.

- Êtes-vous au courant de cette histoire de l'Admiral ?

- Quelle histoire de l'Admiral ?

- Le gérant s'est suicidé.

- Non ? Le petit bonhomme qui ressemble à un pingouin ?

- Oui... Il s'appelait William Coats... Il s'est tiré une balle dans la tempe.

- Diable ! Et sait-on ce qui l'y a poussé ? Son teint n'était pas brillant, ces jours derniers.
Le détective tourna légèrement la tête et obligea Coplan à soutenir son déplaisant regard scrutateur.
- Quel rapport y a-t-il, Mr Chaptal, entre la mort de William Coats et vous ?

CHAPITRE VIII

Coplan, sous l'œil inquisiteur de l'homme de Scotland Yard, ne broncha pas. Il arbora une expression de surprise et d'incrédulité polie.
- Excusez-moi, inspecteur, dit-il d'une voix calme, je ne saisis pas très bien le sens de votre question.
L'arrivée du garçon avec les boissons créa un bref intermède. Rufford régla les consommations. Puis, après avoir bu une gorgée de whisky, il dit en déposant son verre :
- Si j'ai bonne mémoire, Mr Chaptal, vous m'avez parlé d'une visite que vous aviez faite à l'Admiral ?
- Oui, c'est tout à fait exact. Et j'ai même eu un entretien avec le gérant. Mon frère était membre de ce club. Il y allait parfois pour rencontrer l'un ou l'autre de ses clients...
- Pourriez-vous me citer quelques noms ?...
- Je ne suis pas assez au courant des affaires de mon frère pour cela. Et, justement, c'était le renseignement que j'espérais obtenir du gérant. Mais il s'est retranché derrière le secret professionnel...
- Vous n'êtes pas retourné à l'Admiral après votre sortie de l'hôpital ?
- Si, une fois.
L'inspecteur opina en silence. Coplan hasarda :
- Vous pensez qu'il y a un lien entre la mort de mon frère et le suicide de ce gérant ?
- J'en ai la certitude. Je vais d'ailleurs vous apprendre une chose qui va vous surprendre : l'arme avec laquelle William Coats s'est tué

est la même que celle avec laquelle on a tenté de vous abattre.

- Quoi ? sursauta Francis. Vous voulez me faire croire que c'est le gérant de l'AdMiral qui a tiré sur moi dans Hopton Street ?

- Je n'ai pas dit cela, corrigea posément le policier. Le suicide de Coats ne nous semble pas très convaincant. Ses affaires étaient florissantes, sa vie privée ne présente rien d'insolite... D'autre part, le fait qu'il ait pris la précaution de détruire le registre des inscriptions demeure un mystère.

- On ne connaît jamais la véritable vie des gens, suggéra Coplan d'un air songeur.

- D'accord... Néanmoins, je suis persuadé quant à moi que la mort de Coats est un assassinat.

Francis arqua ses sourcils et ouvrit la bouche.

- Un assassinat ?

Il ne prononça toutefois pas un mot de plus. Apparemment, il était trop étonné pour admettre cette hypothèse.

Rufford, sans cesser de dévisager son interlocuteur, reprit :

- Selon moi, Mr Chaptal, c'est vous qui êtes responsable de la mort du gérant de l'Admiral. Je m'empresse d'ajouter que c'est à votre corps défendant... Et voici comment je vois les choses. Votre frère a probablement été supprimé par des gens qui étaient en relation d'affaires avec lui. Le négoce des timbres-poste a toujours comporté des dessous assez louches : trafic de devises. etc. Les meurtriers ont dû rencontrer Raoul Chaptal à l'Admiral et j'ai la conviction qu'ils étaient inscrits comme membres de ce club de nuit. Quand vous êtes arrivé et quand vous avez cherché à retrouver les traces de votre frère, ces gens ont eu vent de vos investigations. Ils ont tenté de vous tuer. Ensuite, pour empêcher tout recoupement, ils ont supprimé le gérant et ils ont fait disparaître le registre par lequel on aurait pu reconstituer la filière.

- C'est plausible, en effet, admit Francis. Et pas très rassurant...

Puis il parut sombrer dans un gouffre de pensées noires.

L'inspecteur vida lentement son verre de whisky. De nouveau, il offrit une cigarette. Mais Coplan refusa d'un petit geste de la main. Alors, négligemment, le policier s'informa :

- Quels sont vos projets, Mr Chaptal ?

- Je suis obligé de quitter Londres. A cause de la mort de mon frère, je suis resté plus longtemps que je ne le pensais... Mais j'ai moi-même des obligations auxquelles je ne puis me soustraire. J'ai une expertise à faire pour le compte d'une firme égyptienne et il faut que je parte.

- De toute manière, approuva Rufford, cela vaut mieux pour votre sécurité. Nous continuons à nous occuper du dossier, soyez sans crainte.

- Avez-vous reçu des nouvelles de Paris au sujet du transfert de la dépouille de mon frère ?

- Oui... le ministre des Affaires étrangères a envoyé une note : les formalités sont en route.

Le Vieux était intervenu de ce côté-là.

Après le départ du policier, Francis monta dans sa chambre et s'octroya quelques minutes de détente. Il avait eu chaud ! Si, par malheur, un flic en tournée avait noté le numéro de la petite Hillman en stationnement devant l'Admiral après l'heure habituelle de la fermeture, la situation aurait pris une vilaine tournure !

Mais, Dieu merci, tout ne s'était pas trop mal passé. Encore quelques heures et il quitterait les îles britanniques.

Le problème Gontran évoluait d'une façon étrange, à vrai dire. La mort de Coats avait provoqué une réaction extrêmement rapide du côté de l'antiquaire ; selon toute vraisemblance, Jane Briks s'était rendue chez Peggy Nolf pour lui remettre quelque chose.

S'il s'était agi de la simple transmission d'une consigne, le téléphone aurait suffi.

Peggy était-elle aux ordres d'Elmer Welsh ? C'est ce qui semblait ressortir des événements. Et l'Admiral, du vivant de Coats, servait sans doute de lieu de contact. Les démarches de Gontran devenaient peu à peu lisibles...

Jetant un coup d’œil à sa montre, Coplan sursauta. Bigre ! Il avait promis d'aller chercher Vivian Murray chez elle pour l'emmener dîner en ville.

Il fit un brin de toilette en vitesse, puis il sortit. Un taxi le mena droit à Soho. Mais quand il sonna chez Vivian, la porte resta close. S'était-elle vexée ? Cela ne lui ressemblait guère.

Il sonna de nouveau. Peut-être qu'elle voulait simplement le faire languir un peu, le punir pour les vingt-cinq minutes de retard ?

Il frappa à la porte, puis tendit l'oreille. L'appartement paraissait silencieux.

A ce moment, une autre porte du palier s'ouvrit et une femme d'une quarantaine d'années, en tablier, les mains sur les hanches, parut dans l'encadrement.

- C'est miss Murray que vous cherchez ? s'enquit-elle d'un air dédaigneux.

- Euh... Oui ! J'avais promis de passer, mais...

- Elle est partie depuis un quart d'heure. Je le sais parce que je rentrais justement et que je les ai croisées dans l'escalier.

- Ah ? Elle... n'était pas seule, si je comprends bien ?

- Non, elle n'était pas seule... Sa copine avait même un chouette manteau rouge...

Il y eut un déclic dans la mémoire de Coplan.

- Une petite brune ? demanda-t-il. Assez élégante et très maquillée ?

- Oui, c'est bien ça.

- Merci I

Il esquissa un salut et fit demi-tour.

Que signifiait cette histoire incroyable ? Jane Briks était venue ici et elle avait emmené Vivian ? Mais alors... Les deux femmes se connaissaient et...

Grands dieux ! Si Vivian fréquentait l'amie de l'antiquaire, cela voulait dire qu'elle naviguait, elle aussi, dans les eaux d'Elmer Welsh et de Peggy Nolf.

Dix minutes plus tard, Coplan arrivait en taxi près de Bedford Square. Il continua à pied dans Tottenham Court Road et il passa rapidement devant « *La Route de Mandalay* ». L'antiquaire avait déjà baissé le rideau de la vitrine, mais le volet n'était pas encore posé à la porte de la boutique. La fermeture n'allait plus tarder.

En attendant, et pour ne pas se faire remarquer, Francis fit un détour par une rue transversale. Quand il repassa devant le magasin, celui-ci était complètement fermé. La seule manière de s'introduire dans la place, c'était de passer par l'entrée des locataires.

D'un air aussi naturel que possible, Coplan sortit son passe-partout. La serrure n'offrit aucune résistance. Un couloir pavé de carrés blancs et noirs menait d'une part vers l'escalier et se prolongeait d'autre part, à droite, vers les pièces à usage commercial.

Aux étages, tout était silencieux. Au rez-de-chaussée, vers le fond à main droite, on entendait le ronronnement d'un petit tour électrique. L'antiquaire ou un de ses employés devait être en train de rafistoler une vieillerie.

Silencieux, Francis s'avança et dépassa l'escalier. La minuscule veilleuse qui éclairait le premier palier ne donnait pas une lumière suffisante pour dissiper les ténèbres du fond du couloir.

S'orientant d'après le bruit de la machine électrique, Coplan progressa et arriva de la sorte devant une porte qui devait être celle de l'atelier. Il tendit le bras, ferma son poing gauche sur la poignée de la porte et, très vite, ouvrit.

C'était Elmer Welsh en personne qui se trouvait dans l'atelier. Vêtu d'une blouse blanche, debout devant un tour de précision, il tenait dans ses mains un petit objet d'ivoire. Il avait levé la tête et il regardait Coplan d'un air inexpressif, sans bouger, extraordinairement impassible.

Pendant quelques secondes, les deux hommes se dévisagèrent. A la fin, nullement ému semblait-il par l'irruption de cet inconnu, l'antiquaire articula de sa voix sèche :

- Qu'est-ce que vous me voulez ?

- Arrêtez cette machine pour commencer...

Welsh tourna un commutateur et le tour s'arrêta progressivement.

- Déposez cet objet et reculez contre le mur. Prenez garde, j'ai des réflexes !

Un pistolet soudain braqué souligna l'ordre.

L'Anglais obéit. Sa longue figure morose ne reflétait toujours rien : ni étonnement ni crainte. Il avait l'air d'accepter cet incident comme un commerçant accepte une requête un peu bizarre formulée par un client capricieux.

- Et maintenant, prononça Coplan, où est Vivian Murray ?

- Qui ?

- Vivian Murray. Ne faites pas l'imbécile !

- J'ignore de qui vous parlez. Je ne connais personne qui réponde au nom que vous venez de citer.

- Mais vous connaissez Jane Briks, je suppose ?

- Naturellement ! C'est ma... ma compagne et collaboratrice.
- Où est-elle, celle-là ?
- Je ne saurais vous le dire. Elle a quitté le magasin vers sept heures. Elle avait quelques courses à faire.
- Et elle n'est pas rentrée ?
- Non. Du moins, pas à ma connaissance. Mais il est possible qu'elle soit montée directement à l'appartement.
- Je vérifierai. Quels sont les rapports qui existent entre Vivian Murray et vous ?
Avec un rien de dédain et ce flegme teinté de sournois mépris que les Anglo-Saxons manient avec tant de maestria, Welsh laissa tomber de ses lèvres minces :
- Je vous répète que je n'ai pas l'honneur de connaître la femme dont vous parlez.
- Je vais vous rafraîchir la mémoire, ricana Coplan en marchant vers l'antiquaire. L'autre ne bronchant toujours pas, Francis le gifla du revers de la main, à la volée.
Sa main gauche claqua une seconde fois sur la figure de l'antiquaire. Du coup, ce dernier prenait des couleurs. Il n'opposait cependant aucune défense.
A cet instant, dans la pièce voisine, une sonnerie grêle se mit à grelotter.
- Qu'est-ce que c'est ? fit Coplan, hargneux.
- Le téléphone intérieur... Jane m'annonce probablement qu'elle vient de rentrer.
- Bon ! Dites-lui que vous achevez un petit travail. Allez, passez par-là.
Sous la menace vigilante du G. P. que Francis pointait vers l'Anglais, celui-ci marcha vers le bureau. Il se pencha au-dessus de sa table de travail pour décrocher le téléphone intérieur. Mais, brusquement, tout le rez-de-chaussée fut plongé dans l'obscurité la plus complète. Coplan fit un bond et leva son pistolet pour assommer l'antiquaire. Une règle d'acier s'abattit brusquement sur sa main droite, l'obligeant à lâcher l'arme. La lumière se ralluma. Welsh, les fesses contre le bord de sa table de travail, tenait dans son poing un colt qu'il braquait sur la poitrine de Coplan.

- Ne bougez pas, commanda-t-il à mi-voix. A mon tour de vous poser quelques questions.

Coplan regarda les phalanges de sa main droite. Il fut surpris de constater que la règle d'acier n'avait laissé que des traces rouges. D'après la douleur, il avait redouté pire que cela.

- Reculez vers l'atelier, lui intima Welsh.

Sur la table, parmi les papiers, tout près du téléphone, il y avait une sorte de petit coffret de bois assez semblable à un coffret de cigarettes. Et, sur le couvercle, deux manettes d'ébonite, deux minuscules disjoncteurs électriques.

Ce bonhomme était bien organisé, pas de doute D'une simple chiquenaude, il avait coupé le courant. L'autre manette devait commander un système d'alarme.

- Alors ? fit l'Anglais quand Coplan fut arrivé contre le mur de l'atelier. Quel est exactement le but de votre voyage à Londres, Mr Chaptal ?

- Je vois que nous nous connaissons, railla Francis.

- De vue, en effet, admit Welsh. Et je ne suis pas fâché de vous voir ici. Pour qui travaillez-vous ? Quels sont les gens qui vous ont envoyé ?

CHAPITRE IX

Le dos contre le mur de brique, réduit à l'impuissance, Coplan estima que sa seule chance de salut consistait à réagir vite. Un type froid et flegmatique comme ce Welsh deviendrait de plus en plus dangereux à mesure qu'il consoliderait sa supériorité. Et les jeux seraient faits sans rémission.

- Jetez un coup d’œil sur mon passeport, maugréa Francis, vous comprendrez.

Sans attendre la réponse de l'Anglais, il tira son passeport et le lança prestement, à l'horizontale, vers le visage fadasse du type. Puis, profitant du léger mouvement de recul esquissé par Welsh, il bondit vers la droite, stoppa net pour sauter à gauche, se plia en

deux et plongea. Un coup de feu claqua, puis un second. Les deux balles firent jaillir des morceaux de brique de la muraille du fond. Mais Welsh, encaissant les épaules de Coplan comme un double coup de bélier sous les genoux, tomba en avant de tout son long, la tête contre les mollets de son adversaire. Prompt comme l'éclair, Francis opéra un redressement qui fit basculer le long corps de l'antiquaire, l'expédiant derechef au tapis.

Sans reprendre haleine, Coplan fonça vers le bureau et coupa le courant, puis il se rua de nouveau dans l'atelier. Welsh, comme prévu, se précipitait vers la porte du couloir avec l'intention de battre en retraite de ce côté-là. Il se heurta à Francis qui lui appliqua une clé de bras brutale. Le colt tomba sur le sol, mais Welsh, ployant sa grande carcasse osseuse, réussit un croc-en-jambe aussi sournois qu'efficace. Ils roulèrent tous les deux au tapis. Pendant une ou deux secondes, la mêlée fut plutôt confuse. En voulant saisir dans le noir le colt de son adversaire, Francis rata une occasion d'avoir le dessus et il encaissa même un sale coup de tête sous le menton.

Un peu groggy, il fut obligé de reprendre son souffle. Welsh se remit debout. Mais quand il voulut marcher vers son bureau, Coplan s'agrippa à lui. Nouveau corps à corps serré. L'Anglais haletait mais ne proférait pas une parole. Il tenta de rompre. Coplan, qui ne le lâchait pas, fut presque soulevé de terre. Il avait un bon entraînement de boxe aussi, le Welsh !

Il y eut alors un vacarme effroyable. Dans leurs pirouettes brutales, les deux lutteurs venaient de renverser un meuble rempli de statuettes et de vases ; la porcelaine et les jades volèrent de tous les côtés.

Enfin, expédiant tout à coup un crochet du droit à la bonne place, Francis entendit un petit râle assourdi, suivi d'une dégringolade de vaisselle de Chine. Puis ce fut le silence.

Il rampa autour de la table, retrouva son G. P. puis se redressa et ralluma le courant. Sa main droite saignait. Après le coup de règle d'acier, ce combat à main nue avait arraché quelques morceaux de peau à ses articulations.

Quant à Welsh, il était bel et bien dans les nuages. Toujours impassible du reste ! Mais son teint blanc était tout de même un peu

plus blanc, et ses mèches blondasses pendaient sur sa face tuméfiée.

- Haut les mains ! ordonna soudain une voix frémissante.

Coplan se retourna d'un bloc. Jane Briks, un 6,35 dans le poing, se tenait à l'entrée du bureau. Elle était arrivée en passant par l'atelier.

- Les bras en l'air, répéta-t-elle.

Coplan se demanda si elle oserait tirer. Elle n'avait pas l'air trop sûre d'elle, avec ce joujou dans ses jolis doigts aux ongles carminés. Mais il vit bouger son index sur la détente et il leva vivement les mains... Elle était tellement émue, tellement furieuse aussi qu'elle risquait de perdre la boule Ses yeux noirs lançaient des éclairs. Francis murmura :

- Vous feriez bien de vous occuper de votre ami... Je crois qu'il a besoin de quelques soins urgents.

Les narines de la brune palpitèrent. Elle fit deux pas, se pencha pour regarder l'aspect que pouvait avoir le visage de Welsh dont elle ne voyait que les longues jambes immobiles.

- Il est peut-être mort, dit Coplan, sinistre.

Jane Briks se pencha davantage. Avec fort peu d'élégance, Francis se catapulta sur elle et d'un foudroyant uppercut du gauche l'envoya dinguer contre un classeur de chêne. Elle s'écroula comme une masse, entraînant dans sa chute un Bouddha verdâtre et une demi-douzaine d'autres divinités orientales qui se brisèrent bruyamment.

Maître de la place, Coplan examina rapidement ses victimes. Welsh et sa copine en avaient pour un petit bout de temps. Toutefois, il valait mieux prendre des précautions.

Il alla chercher à l'atelier de quoi ficeler l'antiquaire et sa brune, après quoi il se livra à une fouille du bureau et de l'atelier. Les accessoires de la chambre noire l'intriguèrent, mais il avait trop peu de temps pour étudier tout cela à fond.

Il grimpa ensuite à l'étage. Et c'est là, dans une des chambres du couple Welsh-Briks, qu'il trouva Vivian. Elle dormait, couchée tout habillée sur un large divan.

Elle avait été droguée. Son souffle avait l'odeur caractéristique d'un somnifère à base de malonylurée.

Avec de l'eau glacée, de l'alcool qu'il trouva au salon et quelques mouvements imposés, Francis parvint sans trop de mal à dissiper les effets de l'hypnotique. Vivian se réveilla.

- En route ! lui dit Coplan.

Cette visite à Elmer Walsh avait au moins donné la preuve que Vivian n'était pas de leur bord ! S'ils l'avaient kidnappée et droluée, cela prouvait qu'elle n'était pas une de leurs complices. Une demi-heure plus tard, dans une chambre de la Pension Privée de Kinsons, Vivian put raconter comment les choses s'étaient passées. Jane Briks, évidemment tuyautée par Welsh, avait fait preuve de finesse. « *Votre ami blessé désire vous parler, miss Murray* », avait-elle annoncé à Vivian. « *Il est dans notre boutique et voudrait vous offrir un bijou ancien*. »

Et Vivian avait marché, s'imaginant que Francis n'avait pu se libérer à temps pour le rendez-vous convenu et qu'il envoyait exprès cette femme qu'ils avaient vue à l'Admiral.

Son récit terminé, Vivian ajouta :

- Je me demande ce qu'elle aurait fait si tu étais survenu au moment de sa visite ?

- Elle nous aurait emmenés tous les deux sous un prétexte que Welsh avait dû préciser auparavant, supposa Coplan. Ils doivent être talonnés, pour passer ouvertement à l'attaque. C'est bon signe, mais gare à la suite. Tu devras rester ici pendant mon absence. Le patron est un ancien copain de Raoul, il veillera sur toi.

- Et c'est maintenant que tu m'abandonnes ? fit-elle, inquiète. Tu reviendras, au moins ?

- Je reviendrai dans tous les cas, répondit-il sans préciser.

Le lendemain, Coplan eut une matinée chargée. Il fut même obligé d'aller à l'Ambassade pour obtenir le visa égyptien du nommé Francis Chaptal.

A 14 heures 35, un taxi le déposait à l'aéroport. Par prudence, il avait préféré gagner par ses propres moyens l'aérodrome d'Heathrow, l'autocar régulier de la B. O. A. C. ne présentant plus à ses yeux les conditions de sécurité requises. Après la tumultueuse visite chez Elmer Welsh, il n'était pas impossible que les petits amis de Peggy Nolf fassent surveiller les départs à la gare aérienne de Londres.

Les formalités furent vite expédiées. Comme Coplan ne transportait pour tout bagage que sa petite valise, le contrôle de la Douane ne dura même pas trois minutes.

A 15 heures précises, le Comet s'envolait. Le superbe avion à réaction monta rapidement à son altitude de croisière, un peu plus de 8 000 mètres. Au-dessus des épaisses couches de nuages, un faible soleil d'automne brillait.

Dans la carlingue, les passagers savouraient avec une légère émotion le plaisir étrange et toujours neuf que procure à tous cette navigation presque irréelle. Car un tel voyage, à plus de huit kilomètres au-dessus de la terre, à une vitesse voisine de mille kilomètres à l'heure, tenait davantage du conte de fée que de la réalité. Ni l'altitude, ni le fracas terrible des réacteurs n'incommodaient les passagers : l'appareil emportait sa cargaison humaine comme dans un petit univers autonome, hermétique, insonorisé, pressurisé.

- Wonderful, indeed ! (Merveilleux, vraiment !) murmura machinalement la voisine de Coplan, une petite femme toute ronde, à la peau brune et grasse, aux grands yeux sombres.

Ce devait être une Italienne émigrée en Angleterre et qui avait choisi de prendre un Comet pour aller revoir sa patrie d'origine.

L'hôtesse de l'air, jolie et souriante, passa de fauteuil en fauteuil pour offrir des bonbons. Ensuite, avec un mot aimable pour chaque passager, elle se donna la peine d'expliquer quelques détails techniques de la croisière.

Ce trajet Londres-Rome, première étape de la liaison Londres-Johannesburg, allait durer trois heures et demie. Coplan avait donc le temps de réfléchir...

La veille, après une charmante soirée avec Vivian, une idée lui était venue pour assurer d'une façon plus sûre la protection de celle-ci ; comme elle ne pouvait ni retourner dans son appartement de Soho ni reprendre son intérim chez Bosweli et Son, il avait demandé conseil au dévoué Kinsons.

Ce dernier avait alors suggéré d'envoyer miss Murray dans une petite auberge de Cornouailles, une bicoque tranquille que géraient des cousins à lui. Coplan avait accepté cette suggestion et Vivian s'y était finalement ralliée elle aussi. Kinsons s'étant déclaré d'accord pour conduire lui-même la jeune fille là-bas, ils devaient être en route.

Sur ce point, Francis avait donc tous ses apaisements.

Avec une complaisance teintée de secrète volupté, il se laissa aller à évoquer les tendres moments de bonheur qu'il avait goûtés avec Vivian jusqu'à l'aube de ce jour. Ne serait-ce pas là une merveilleuse perspective : achever ses jours avec une gosse de ce genre, simple, confiante, pas casse-pieds pour un sou. La retrouver chaque soir dans l'intimité d'un lit conjugal ? Qui sait ? Avoir deux ou trois mioches, des pantoufles, une pipe ? Dire qu'il y a des types pour qui ces choses sont possibles !...

- Permettez ? dit l'hôtesse de l'air en souriant. Je vais servir le thé...

Elle fixa au fauteuil de Coplan une planchette de bois, puis elle apporta le plateau avec la petite théière fumante, la tasse et le sucre, les brioches, le beurre et la confiture.

« *C'est curieux, se dit Francis, quand je quitte une femme, je rêve toujours d'un bonheur bourgeois*. »

Il haussa les épaules. Il savait bien, au fond, que nul bonheur calme ne l'enchaînerait jamais et que l'aventure, le péril, le combat étaient son lot. A chacun son destin.

Il se versa une tasse de thé, puis jeta un coup d'œil par le hublot. On ne voyait toujours rien... Rien que des nuages blancs où les derniers rayons du soleil épinglaient des scintillements fugitifs, un océan interminable de nuages...

« *Dans quarante-huit heures, songea-t-il, Peggy Nolf fera le même voyage et je l'attendrai à l'arrivée*. »

Cette remarque toute machinale lui donna soudain une sensation bizarre.

Quelque chose clochait dans cette histoire de Peggy Nolf, mais c'était maintenant seulement qu'il s'en avisait !... Juste ciel ! Si la complice d'Elmer Welsh devait se rendre de toute urgence au Caire, pourquoi avait-elle loué des places dans l'avion de samedi ?

Il tira de sa poche la « *Table des Horaires* » qui lui avait été remise par l'agence de la Compagnie aérienne. Fébrilement, il compulsa la brochure et vérifia le tableau 14.

Pas de doute ! Si Peggy Nolf avait retardé de deux jours son voyage urgent, c'était pour voler dans un appareil Argonaut. Elle avait voulu éviter le Comet ! Et elle devait savoir pourquoi...

Il se mit à consulter sa montre toutes les cinq minutes, et la fin du voyage lui parut interminable.

Quand l'hôtesse de l'air annonça l'approche de Rome et pria les passagers de se préparer en vue de l'atterrissage, il avait l'échine moite de sueur. Le Comet se posa magistralement sur la plaine.

Il y avait une heure d'arrêt avant le départ pour Le Caire. Coplan, prétextant un changement de programme dans ses rendez-vous d'affaires et se déclarant obligé de voir quelqu'un à Rome, entreprit les démarches pour obtenir un décalage d'horaire.

Finalement, le chef du « *trafic voyageurs* » valida le billet de Francis pour la correspondance Rome-Le Caire à bord du Boeing de la T. W. A. qui partait quelques heures plus tard.

Quand le Boeing s'immobilisa sur l'aérodrome d'Héliopolis, aux premières heures de l'aube, Coplan, soulagé, foula le sol égyptien avec un rare plaisir. De nouveau, il renonça à l'autocar de la compagnie et prit un taxi pour rejoindre Le Caire.

- Au Sémiramis ! lança-t-il au chauffeur.

Ce dernier lui jeta un coup d'œil qui fit sourire Francis. Évidemment, il fallait avoir des relations pour obtenir une des deux cents chambres du premier palace d'Égypte.

Par les larges avenues reliant Héliopolis à la capitale, le taxi fila rondement.

Une demi-heure plus tard, Francis fumait une cigarette au balcon de sa chambre. L'admirable panorama du Caire et toute la rive

gauche du Nil s'étalaient sous ses yeux. Dans la nuit claire, une multitude de petites lumières clignotaient mystérieusement.

Il se coucha, mais il ne s'endormit pas tout de suite. Une sourde irritation lui serrait encore le cœur comme dans un étau.

Il n'était pas loin de dix heures du matin quand Coplan sonna pour le petit déjeuner. Il demanda les journaux du matin. Et, immédiatement, il vit le titre en première page :

Disparu cette nuit sur la route Londres-Johannesburg

LE COMET « SKY DRIVER» A SOMBRE EN MER

près de l'île Cerigo, au sud de la mer Egée. 22 personnes ont péri.

« *Le* « *Sky Driver* » *avait quitté Londres jeudi à 15 heures à destination de Johannesburg. Il transportait quinze passagers et sept hommes d'équipage. Le dernier message radio, après l'escale de Rome, déclarait* : « *Rien à déclarer. Tout va bien. Faisons route vers Le Caire*.»

Quelques minutes après l'envoi de ce message, c'est-à-dire vers vingt heures quarante-cinq, des pêcheurs qui se trouvaient en mer, au large de l'île Cerigo, entendirent une effroyable explosion et virent une torche flamboyante s'abîmer dans les flots.

L'alerte fut aussitôt donnée à toutes les stations de la Méditerranée. Mais ce n'est qu'aux premières heures de la journée qu'un avion militaire turc faisait savoir qu'il avait repéré une grande tache d'huile à une vingtaine de kilomètres à l'est de Cerigo.

Un sous-marin anglais, alerte par les autorités, annonça quelques heures plus tard que les débris de l'avion gisaient, en effet, par 70 mètres de fond, entre le cap Malée et l'île de Cerigo. Nul survivant n'a été retrouvé.

L'appareil était du même type que celui tombé en mer en janvier dernier. Coïncidence tragique : la nouvelle disparition a été signalée après l'escale de Rome, exactement comme en janvier.»

Coplan repoussa le journal, resta rêveur un moment ; puis, allumant une cigarette, il prononça à mi-voix, pour lui tout seul et

comme pour conjurer rétrospectivement le sort :

« Mon petit Francis... Si tu avais compris le truc une heure plus tard, tu serais maintenant en train de bouffer des algues par 70 mètres de fond... »

C'était donc cela, que Gontran avait repéré ! La bande de « *La Route de Mandalay* » était plongée jusqu'au cou dans des affaires de sabotage ! En moins de deux ans, quatre avions Cornet avaient été démolis et plus de dix navires incendiés dans des « *accidents » inexplicables*. »

Naturellement, Gontran avait voulu pousser ses recherches plus loin avant d'alerter le Vieux. C'était normal. Car si toute action de sabotage contre une nation d'Occident intéresse directement la France, Gontran voulait tout de même en savoir un peu plus long avant de faire un rapport.

L'adversaire l'avait éliminé juste à temps pour contrer son action, mais non pour empêcher la relève.

Coplan s'habilla promptement et sortit. C'est du bureau de poste de la place Mohamed Aly El Kébir qu'il expédia à destination de Paris un télégramme codé, le premier qui donnait, enfin, une indication précise sur l'affaire Gontran et mentionnait l'existence d'un réseau de sabotage agissant contre l'Empire britannique.

Les journaux de l'après-midi publièrent de longs commentaires au sujet de la catastrophe du Comet « *Sky Driver* ». Un des quotidiens donna le relevé des accidents enregistrés depuis la mise en service des Cornet. Dans un autre journal, un chroniqueur écrivait :

« *Ce nouveau désastre porte un coup mortel à l'industrie aéronautique anglaise. Nul doute que les commandes passées par plusieurs nations ne soient annulées, ce qui fera au bas mot une perte de plusieurs dizaines de milliards pour l'industrie britannique*.»

Enfin, la presse du soir annonça :

« *La Compagnie B.O.A.C. suspend ses* « *services de Comet*.»

Les saboteurs gagnaient la première manche. Mais pour qui agissaient-ils ? Et qui dirigeait ce réseau ?

Coplan, assez excité par la tournure que sa mission avait prise, fit à pied une partie du trajet jusqu'à l'aérodrome d'Héliopolis. A 23 h

15, quand l'Argonaut en provenance de Londres se posa sur la plaine, il se posta dans le hall de l'aérogare afin de surveiller la sortie des passagers après le contrôle douanier.

Bientôt, il reconnut Peggy Nolf. Elle portait son tailleur gris. A côté d'elle, toujours imposant et hautain, Morgan Stratford s'avançait en jetant de brefs regards à la ronde. Ainsi donc, le couple de l'Admiral s'était transporté au Caire sans se séparer. Stratford jouait-il les gardes du corps ?

Les deux voyageurs en provenance de Londres empruntèrent l'autocar régulier pour gagner la ville.

Un taxi déposa Coplan avant eux au terminus central et il put les prendre en chasse jusqu'à leur hôtel, le Metropolitan, dans la rue Ibn Saleb.

Quand il fut bien certain que ce n'était pas une feinte et qu'ils s'étaient réellement installés dans cet hôtel, il se retira.

CHAPITRE X

Malgré l'heure tardive, Coplan n'avait pas fort envie de retourner à son hôtel. Trop de pensées tourbillonnaient dans sa tête et il se sentait plutôt tracassé. Maintenant qu'il avait renoué le contact avec le couple Nolf-Stratford, il se rendait compte que la suite des opérations allait présenter des difficultés.

Surveiller les faits et gestes de deux personnes, ça n'est pas un boulot terrible. Du moins dans des circonstances habituelles. Mais ici, au Caire, mener à bien la filature de deux Européens au sein d'une population arabe, c'était une entreprise infiniment plus délicate. D'autant plus que Peggy Nolf et Morgan Stratford connaissaient le nommé Francis Chaptal qu'ils avaient vu à l'Admiral ; et qu'ils savaient par Coats que le Français avait pris la suite de Gontran.

Préoccupé par ce problème, Coplan arriva dans la rue Kasr El Nil. Au coin de la rue Chérif-Pacha, il fut abordé par un grand type maigre au teint sombre, coiffé d'un fez, au sourire équivoque.

- Si vous voulez un endroit rigolo pour finir la nuit, suggéra doucement l'Oriental dans un anglais approximatif, je peux vous conduire. Vous ne le regretterez pas.

Coplan regarda le bonhomme. Avec son pantalon sale et sa chemisette usée, il faisait très couleur locale. Mais sa physionomie était plus douteuse. C'était un de ces vagabonds des villes qui se parent du titre d'interprète ou de guide, mais qui sont surtout spécialisés dans le vice.

- Fous-moi la paix ! lui dit Coplan.

Mais le *drogman*, nullement découragé par cet accueil rébarbatif, accrocha de sa main visqueuse le bras de Francis et murmura :

- Les plus belles filles du Caire, très jolies et très jeunes. Venez... Mes clients sont toujours satisfaits...

- Bas les pattes ! dit Coplan en dégageant son bras. Tes filles ne m'intéressent pas !

Avec une vivacité et un aplomb remarquables, l'Égyptien enchaîna :

- Cinéma cochon ? Strip-poker ? Danseuses nues ?

Et, sans reprendre haleine, il énuméra une série étonnante de divertissements. C'était la gamme complète des plaisirs et des spectacles interdits :

- Va vendre ta salade ailleurs ! maugréa Francis en reprenant sa promenade nocturne.

Le drogman l'arrêta de nouveau.

- Faites quelque chose pour moi, Mister, insista-t-il en prenant subitement un ton suppliant. Je suis pauvre et j'ai des enfants.

Ses yeux brillaient et sa forte bouche lippue arborait une grimace de désespoir. Puisque l'attrait du vice n'avait pas l'air d'agir sur l'Européen, il essayait de le prendre par les sentiments.

- Je suis chrétien, ajouta-t-il, comme pour souligner à quel point sa détresse était digne d'apitoyer un cœur sensible.

Coplan eut un sourire. Les talents de comédien du type ne manquaient pas de pittoresque.

- Tu perds ton temps, lui dit-il. Cherche un autre client !

Il était sur le point de s'éloigner pour de bon quand une idée lui traversa l'esprit.

- Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

- Habib. Et personne ne connaît la ville comme je la connais. Si vous voulez, je peux vous...

- Bon, ça va ! trancha Francis. Ne recommence pas ton baratin. Tu as besoin d'argent?

- Oui, et je...

- Tais-toi ! Ne restons pas ici, allons vers le fleuve.

Ils marchèrent pendant une dizaine de minutes. Coplan réfléchissait. Lorsqu'ils arrivèrent dans une rue plus sombre qui débouchait sur le Nil, Francis s'arrêta.

- Maintenant, Habib, ouvre bien tes oreilles. Tu connais l'hôtel Metropolitan ?

- Bien sûr !

- Deux Anglais sont arrivés cette nuit et s'y sont installés. Ces gens m'intéressent et j'ai besoin de quelqu'un pour les surveiller... discrètement.

- Je suis votre homme ! affirma le drogman. Comptez sur moi. Mais je toucherai combien ?

- Cinq livres par journée de travail et dix livres pour le service de nuit.

- D'accord !

- Il s'agit d'une femme blonde, âgée d'environ vingt-cinq ans, pas très grande, vêtue d'un tailleur gris foncé. Elle s'appelle miss Nolf. Son ami est un grand type de quarante ans, avec des cheveux noirs, de larges épaules et une mâchoire carrée. Il porte un costume gris clair à rayures noires. Celui-là s'appelle Morgan Stratford... Retiens bien ces deux noms et tâche de ne pas te tromper.

- Pas de danger ! Le boyagui du Metropolitan est un de mes camarades.

- Personne ne doit être mis au courant de ce que tu fais pour moi ! Même pas ton copain le cireur de bottes du Metropolitan. Arrange-toi autrement pour identifier les Anglais dont tu dois t'occuper !

- Très bien... Vous me donnez un acompte ?

- Voilà une livre d'avance ! Mais gare à toi si tu essaies de me rouler. De Boulaq à Gîzeh, je connais Le Caire comme ma poche et je te retrouverai, même si tu te caches, compris ?

- Habib n'est pas un voyou ! protesta l'Égyptien d'un air offensé.

- Je l'espère pour lui. Je loge au Sémiramis, chambre 162. Tu peux me téléphoner ou m'envoyer un gamin dès que tu auras des nouvelles. Naturellement, si je suis satisfait de ton travail, tu auras une prime.

Habib se confondit en remerciements anticipés, après quoi il s'en alla vers le Metropolitan.

Le lendemain matin, vers neuf heures et demie, Coplan se rendit tout d'abord à la Société des Messageries Maritimes, dans la rue Ibrahim-Pacha. Sur présentation de son passeport, on lui remit la lettre recommandée arrivée pour lui par avion.

C'était un chèque au porteur, sur une banque de la place. Le mot d'accompagnement précisait l'adresse d'un exportateur français qui, au vu de la lettre, confierait à Francis Chaptal un objet de première nécessité. En l'occurrence, un automatique 7,65.

Ces démarches terminées, Coplan reprit la direction du Sémiramis. Sa montre marquait 12 h 20 quand il arriva devant son hôtel.

A quelques pas du porche principal du Sémiramis, Habib, paresseusement appuyé contre le mur, fumait en regardant passer les gens.

Il aperçut Coplan et lui fit un signe discret. Au lieu de franchir le porche de l'hôtel, Francis longea la rue et tourna le premier coin à droite.

- Déjà là ? bougonna-t-il quand Habib l'eut rejoint.

- La femme et l'homme sont sortis à 11 heures et je les ai suivis. Ils sont maintenant dans un bureau de la rue Emad-ed-Din, juste après la rue Fouad- 1er... Ils sont entrés dans l'ascenseur et on m'a dit qu'ils étaient au deuxième étage.

- Le numéro de l'immeuble ?

L'Égyptien eut un petit geste insouciant. En réalité, il avait oublié de noter le numéro de la maison.

- Vous verrez bien dit-il. C'est le building blanc qui se trouve à quelques mètres du terminus du tramway électrique.

- Bon ! Mais tu n'aurais pas dû les lâcher d'une semelle jusqu'à ce qu'ils rentrent au Metropolitan ! Quand ils sortiront de ce bureau,

tu les suivras et tu me téléphoneras les nouvelles à 5 heures.

- Compris !

Habib cligna de l'œil. Une minute après, il était noyé dans le flot multicolore de la foule qui encombrait la rue.

Coplan s'octroya une demi-heure de détente au bar de son hôtel. Il alla ensuite au Groppi, le luxueux restaurant de la place Soliman-Pacha, où il se tapa un copieux déjeuner. Puisque le Vieux s'était montré généreux avec son chèque, autant en profiter.

Les nouvelles installations du Groppi étaient encore plus fastueuses qu'avant. Les architectes, en reconstruisant tout ce qui avait été incendié lors des grandes émeutes de 1952, ne semblaient pas avoir regardé à la dépense. Le Caire devenait réellement une grosse capitale cosmopolite.

Enfin, un peu avant trois heures, Francis, débouchant de la rue Fouad-1er, se trouva devant l'immeuble blanc où Peggy Nolf et Stratford étaient venus le matin. Les bureaux du deuxième étage étaient occupés par une agence artistique : l'A.W.A.

Une plaque de cuivre vissée au panneau de la porte du palier annonçait :

ARTISTIC WORLD AGENCY

J. L. Brand

Coplan hésita un instant. Puis il ouvrit la porte et pénétra dans l'antichambre de l'agence. Les murs de la petite pièce rectangulaire étaient tapissés d'affiches de cabarets et de photos d'artistes. Une demi-douzaine de filles et trois ou quatre types attendaient, la mine désabusée.

Pendant un quart d'heure, rien ne se passa.

Finalement, un petit jeune homme très élégant et très nerveux, avec une figure un peu efféminée, de longs cheveux blonds soyeux et des yeux bruns que soulignaient des cernes de fatigue, s'amena du bureau directorial ; après avoir distribué quelques lettres à la ronde, il renvoya ceux qui n'avaient rien à espérer ce jour-là.

Une rousse au menton pointu se mit à protester, couvrant d'un même mépris le jeune blond, son patron J. L. Brand, les imprésarios et, d'une manière générale, tous les directeurs de spectacles. Le jeune secrétaire haussa les épaules et dit :

- Tout ce que vous racontez ne sert à rien, miss Rossen... Changez de répertoire ou changez de secteur ! Vos chansons ne plaisent pas, Mr Brand vous le répète depuis deux mois !

- Ouais ! répliqua-t-elle, mordante. Mais si j'avais accepté de coucher avec lui, peut-être bien qu'il m'aurait trouvé un engagement, hein ?

- Excusez-moi, ça ne m'intéresse pas ! répondit le blond d'un air excédé.

- Oh ! Je parle de Brand ! corrigea-t-elle avec une ironie amère. Vous, y a qu'à vous regarder pour voir que c'est pas les femmes qui vous intéressent !

Le secrétaire s'agita pour dissimuler tant bien que mal la brusque rougeur qui empourprait son visage d'adolescent attardé.

- Allons, allons, dit-il en poussant tout son monde vers la sortie, je n'ai pas de temps à perdre !

Tandis que les artistes en chômage s'en allaient, Coplan s'avança vers le jeune blond.

- Je voudrais avoir un entretien avec Mr Brand, dit-il d'un ton ferme.

- Mr Brand est très occupé. De quoi s'agit-il ? Je suis le secrétaire...

- J'arrive de Paris et je suis à la recherche de quelques numéros nouveaux pour mon cabaret.

- Ah ?...

Le blondin esquissa un sourire sucré.

- Une seconde, vous permettez... Qui puis-je annoncer ?

- Jacques Belval, directeur du cabaret « *Les Sirènes* », rue Lord-Byron, à Paris.

Le nommé Brand était, en effet, très occupé. Quand Francis fut introduit dans son bureau, le manager en question, un gros cigare au bec et un verre de whisky à portée de la main, contemplait d'un œil froid une collection de photos sur lesquelles des femmes très légèrement vêtues prenaient les poses les plus stupides dans l'espoir de faire valoir leurs charmes.

- Brand. Enchanté de vous rencontrer, Mr Belval mâchonna-t-il en saluant le visiteur d'un hochement de tête. Asseyez-vous, please.

Coplan prit place dans un fauteuil et commença à débiter les mensonges qui convenaient en la circonstance. Brand opina en silence, puis se mit à griffonner des notes sur un bloc.

C'était un gaillard lourd et corpulent, aux yeux globuleux, à la voix rauque. Il se donnait des airs de businessman américain, mais il avait la nuque épaisse et courte, le teint sanguin, le poil clair, le regard autoritaire et le geste précis des Allemands de vieille souche.

- Je peux vous procurer ce qu'il vous faut, déclara-t-il quand Coplan eut terminé son exposé. Combien de temps restez-vous au Caire ?

- Deux ou trois jours.

- C'est suffisant. Où puis-je vous toucher ?

- Au Continental.

- Parfait. Je vous téléphonerai demain, à 6 heures.

Il se leva. Coplan prit congé et sauta dans un taxi pour se faire conduire à l'hôtel Continental, où il retint illico une chambre pour deux jours.

A la nuit tombante, quand il sortit du Sémiramis, Coplan repéra la silhouette maigre de Habib. Comme précédemment, l'Égyptien le suivit jusqu'à la première rue transversale.

- Alors ? questionna Francis.

- Je viens toucher ma journée, dit le drogman avec un sourire huileux.

- Bon... Et à part ça, où en sont nos affaires ?

Coplan tira son portefeuille et plia quelques billets qu'il montra discrètement à l'indigène.

Habib expliqua :

- Je suis resté près du building blanc jusqu'au moment ou je vous ai vu entrer... Les Anglais, je ne les ai plus revus. Je suis allé au Metropolitan et j'ai attendu Jusqu'à 7 heures. Rien. Pour finir, j'ai payé un café à mon camarade qui travaille là et il m'a dit que la femme blonde et son homme avaient quitté l'hôtel après le déjeuner.

Vers cinq heures, un domestique est venu prendre les bagages et régler la note.

Coplan sursauta :

- Quoi ?

Habib ne bougea pas. Inquiet, Francis lui agrippa la ceinture et bougonna d'une voix sourde :

- Mais parle, bon sang ! Ils ont quitté leur hôtel définitivement, si je comprends bien ?

- Oui. Les bagages sont partis et la note a été payée.

- C'est quel genre de domestique qui s'est occupé de ça ?

- Je n'en sais rien. Il y avait un taxi pour les bagages. Le domestique avait une lettre avec de l'argent...

- Un boy égyptien ?

- Non... Un serviteur européen.

- Imbécile ! Il y a des milliers d'Européens au Caire !

Habib haussa ses épaules d'un air fataliste. Francis réalisa que le mal était sans remède. Même s'il flanquait une raclée à ce corniaud, ça n'arrangerait pas les bidons.

A tout moment, la piste se perdait dans le sable. Et c'était comme ça depuis le début.

Habib murmura d'une voix plutôt hésitante :

- Mon camarade du Metropolitan a entendu que la femme blonde teléphonait au Lotus Rose...

- C'est quoi, le Lotus Rose ?

- Eh bien ! une... maison, une boîte de nuit.

- Où est-ce ?

- Dans une petite rue, derrière la place d'Abdin... C'est très chic et les filles sont de premier choix... Mais on peut aussi boire et danser. A partir de minuit, il y a des numéros déshabillés.

Coplan pensa brusquement à Brand : le gros imprésario teuton devait fournir sa marchandise à ce lupanar chic, comme à bien d'autres.

Habib, avec cet instinct bizarre des racoleurs, devina que les pensées de son client prenaient une orientation favorable. Il insinua en douce :

- Je peux vous faire entrer au « Lotus Rose » par une petite porte... Personne ne vous verra et vous pourrez tout voir.

- Tu connais l'endroit, naturellement ?

- Je connais toutes les maisons où les Européens peuvent s'amuser.

- Soit ! Allons au Lotus Rose.

- O. K. !

- Prends les devants... Nous nous retrouverons derrière le Palais d'Abdin. Habib hésita. Puis, confidentiel :

- Pour avoir un des petits salons, vous devrez prendre une fille et lui payer le champagne. Vous êtes d'accord ?

- Entendu !

L'Egyptien se mit en route d'un pas alerte. Il devait avoir de solides commissions sur la note que ses clients payaient au Lotus Rose.

A vrai dire, c'était un établissement de premier ordre. La façade, dans une petite rue mal éclairée, ne payait pas de mine. Mais dès qu'on pénétrait dans la boutique, c'était impressionnant. Les tapis avaient une épaisseur opulente, les tentures étaient neuves et lourdes, les meubles étaient de style : un véritable décor des Mille et une Nuits.

Habib ayant examiné les abords de la maison, Coplan fut guidé par un couloir discret jusqu'à un petit salon tendu de soie rose. Une table basse, trois fauteuils, un large divan, des éclairages tamisés. Par une lucarne bien camouflée, on pouvait suivre les numéros qui se déroulaient sur la scène du bar. On pouvait également promener un regard panoramique sur la clientèle assise aux tables qui entouraient la piste de danse.

Ce petit salon parfumé était un chef-d’œuvre du genre. Seul un voyeur invétéré pouvait avoir combiné la disposition de ce salon et des autres que comportait la maison. Les chambres, à l'étage, devaient offrir des spectacles raffinés à ceux qui y mettaient le prix.

Coplan commanda la bouteille de champagne et les cigarettes de rigueur.

Le serveur égyptien lui remit alors une liasse de photos numérotées.

- Combien ? s'enquit Francis.

— Dix livres la demi-heure. Trente-cinq livres jusqu'au matin.

- Fichtre !... Bonne maison !

Le serveur acquiesça silencieusement. Puis, impassible, attendit que le client ait fixé son choix.

- Celle-ci, décida finalement Francis. Le numéro 7.

- A votre service, monsieur.

Trois minutes plus tard, le numéro 7 faisait son entrée dans le petit salon. C'était une fille aux longues jambes, aux bras flexibles, au large visage grave et sombre. Une véritable Égyptienne. Elle avait de grands yeux noirs bordés de longs cils bleutés. Elle portait une étrange robe transparente, une sorte de voile couleur d'ambre qui augmentait la teinte bistre de sa chair brune. Une ceinture serrée à sa taille faisait ressortir l'ampleur de ses hanches rondes et la cambrure de ses reins. Son buste se dressait avec orgueil et disait la gloire de sa jeunesse. Car elle n'avait sûrement pas plus de dix-neuf ans.

Si c'était Brand qui fournissait la marchandise, il devait avoir de fameuses relations pour recruter des filles pareilles.

- Bonsoir, Zadhieh.

Francis avait vu, sur la photo, le nom de bataille de la fille.

Il la prit sur ses genoux et lui donna une des deux coupes que le serveur avait remplies avant de se retirer.

Elle trempa ses lèvres dans le breuvage, redéposa son verre, regarda Coplan et lui fit un sourire plein de douceur.

Il vida sa coupe et la déposa sur la table basse. Déjà la belle Zadhieh lui offrait ses lèvres.

- Tu sais, lui dit Francis en anglais, je ne suis pas pressé. Je te garde jusqu'au matin.

Elle acquiesça. Puis, se levant, elle murmura :

- Dance for you ?...

- Oui, si tu veux.

Elle dénoua sa ceinture et fit flotter autour d'elle son voile vaporeux. Coplan alla se poster près de la lucarne.

Tandis que la fille exécutait un numéro de danse lascive, Francis étudia en détail la clientèle qui remplissait le bar. A première vue - et

jusqu'à nouvel ordre - il n'y avait aucune figure connue parmi ces gens.

Pour récompenser Zadhieh, il lui versa une seconde coupe de champagne. Ils trinquèrent. Ensuite, elle s'allongea sur le divan.

Il alla s'asseoir près d'elle, l'enlaça... Elle était calme et princière, visiblement sûre des pouvoirs de son joli corps brun. Elle avait sans aucun doute été initiée à la volupté par ces vieilles prêtresses de l'amour dont les enseignements se poursuivent en secret dans les pays d'Afrique. Elle connaissait toutes les subtilités, toutes les recettes du désir, et les richesses du plaisir sensuel le plus raffiné.

Pourtant, Francis ne parvenait pas à se mettre dans l'ambiance. Il pensait à Gontran, il pensait à l'hôtesse de l'air du Comet, il pensait à toutes sortes de choses tristes ou menaçantes qui lui poissaient l'âme.

Il ne se rendit même pas compte qu'il s'endormait dans les bras de sa partenaire.

Combien de temps resta-t-il dans ce lourd sommeil ? Quand il se réveilla, un frisson le fit trembler des pieds à la tête. Il se redressa brusquement et ses cheveux se hérissèrent.

Dans la demi-lumière des appliques de verre rose, il vit le visage de Zadhieh. Elle avait les yeux ouverts, fixes et ternes. Un rictus déformait ses lèvres écartées. Ses joues et son front avaient une couleur blafarde, son nez était pincé.

Entre ses seins, le manche d'un poignard dont la lame était plantée dans sa poitrine...

Il frissonna de nouveau, puis il réalisa que c'était le contact de cette chair nue qui le glaçait : elle était déjà en train de devenir froide et ses membres étaient presque rigides.

Il aspira avec effort l'air parfumé du salon. Dans sa bouche, la saveur amère du soporifique restait collée à son palais.

CHAPITRE XI

Coplan jeta un coup d’œil à sa montre. Huit heures et quelques minutes.

Les salauds qui avaient combiné cette histoire poursuivaient un but facile à deviner : en lui mettant ce meurtre sur le dos, ils l'éliminaient sans prendre le moindre risque.

Il tendit l'oreille. Tout était calme. Il s'écarta doucement du cadavre de la fille, posa les pieds sur le tapis, alla regarder par la lucarne : la salle était vide et plongée dans l'obscurité.

Il s'habilla en vitesse, le front moite et les mains fébriles.

Ensuite, voulant malgré tout effacer les traces éventuelles de sa présence, il retourna vers le divan et retira le poignard fiché dans la poitrine de la pauvre Zadhieh. Il mit l'arme dans son mouchoir et fourra le tout dans la poche intérieure de son veston.

Au moyen du voile abandonné par la fille, il essuya les deux coupes. Mais il s'arrêta brusquement et pâlit : la bouteille de champagne avait été enlevée ! Ils avaient pensé à tout : la bouteille avec ses empreintes sortirait au moment voulu et ce serait une redoutable pièce à conviction.

Il se dirigea vers la porte, lança un dernier regard dans la petite pièce pour vérifier s'il n'oubliait rien qui aurait pu le compromettre irrémédiablement, puis, tournant la poignée, il risqua un rapide coup d’œil dans le couloir.

Personne !

... Il sortit du salon. Deux mètres plus loin, le couloir débouchait sur le vestibule principal qui commandait la série complète des cabinets particuliers. Juste comme il arrivait dans ce vestibule, une grande femme aux cheveux gris, aux fortes épaules enveloppées dans une vieille robe de chambre rouge, se dressa devant lui et lui barra la route. Elle parut surprise, mais se ressaisit.

- Hé là ! Hé là ! s'écria-t-elle d'une voix retentissante... On part sans payer ? Pas de ça, mon garçon !

D'où sortait-elle, celle-là. Était-ce la patronne de la boîte ? La surveillante ? De toute manière, ça sentait le coup monté à dix lieues à la ronde.

- Je vous cherchais, dit Coplan.

Il fit trois pas vers l'imposante matrone et fit semblant de sortir son portefeuille. Puis, d'une violente poussée, il bouscula brutalement la mégère. Elle alla toucher le mur, mais elle riposta avec une vivacité et une vigueur surprenantes. De ses deux mains énormes, elle agrippa les épaules de Francis.

- Salaud ! hurla-t-elle en s'accrochant de toutes ses forces. Bandit ! Voleur !...

Elle avait une poigne du tonnerre de Dieu, et Coplan devina qu'elle allait ameuter tout le personnel de la boutique. Si le renfort arrivait, le complot allait réussir en moins de deux.

Il serra les dents et ses yeux devinrent sombres.

Avec une violence impitoyable, il imprima à ses épaules un mouvement tournant et, sans arrêter son élan, il laissa partir ses poings qui percutèrent la figure de la femme avec un bruit mat.

Elle vola derechef contre le mur, sa tête heurta la paroi comme un gros caillou lancé à bout portant.

Vacillante, elle ferma les yeux et porta ses mains à son front. Coplan fonça vers le vestibule, renversa au passage un gamin qui s'amenait avec un seau d'eau, ouvrit la porte de la ruelle et disparut au pas de course.

A l'angle de la place Abdin, il prit un pas normal et se faufila parmi la foule matinale.

Il marcha ainsi jusqu'à la rue Fouad-1er, tout en vérifiant s'il était suivi. Mais, apparemment, les gens du Lotus Rose avaient été gagnés de vitesse. Il sauta pour finir dans un tram, descendit près des jardins de l'Ezbekieh et se dirigea vers l'immeuble de Circurel. Là, effectuant quelques méandres savants entre les comptoirs du grand magasin, il fila vers une autre sortie et bondit dans un taxi pour se faire conduire au Sémiramis.

Il se fit monter du café noir et il en avala trois tasses coup sur coup. Pour dissiper les derniers effets de la drogue qu'il avait ingurgitée au Lotus Rose, c'était le meilleur remède.

Ensuite il s'infligea un quart d'heure de douche écossaise, puis il se rasa, changea de linge et se laissa choir dans un fauteuil pour se. relaxer.

Tout en fumant quelques cigarettes, il entreprit de dresser le bilan de la situation. Celle-ci se présentait mal. La police ne tarderait pas à avoir son signalement, car les témoins ne manquaient pas ! Et le serveur du Lotus pourrait déclarer sous la foi du serment que l'étranger avait choisi sans hésiter la jeune Zadhieh.

Pour couronner le tout, il y avait la disparition de Peggy Nolf et de Morgan Stratford ! Ces deux-là s'étaient envolés dans la nature. Les retrouver ne serait pas commode.

Avant toute autre chose, il y avait lieu de faire disparaître l'arme du crime.

L'examen du poignard ensanglanté ne fit que confirmer la thèse initiale de Coplan, à savoir que, au regard, le manche de corne du poignard ne portait pas d'autres empreintes que les siennes.

Il emballa le couteau et le mouchoir dans un vieux journal, puis il sortit et prit la direction du Nil. L'eau bourbeuse du fleuve engloutit le paquet compromettant.

A 11 heures, Coplan montait dans l'autobus de Gizeh qui le déposa à l'Ambassade. Il dut attendre une vingtaine de minutes avant d'être reçu par un certain Jean-Pierre Bourzet, secrétaire de l'attaché culturel.

- Tiens bonjour Coplan ! fit Bourzet, ravi de revoir son confrère. Vous êtes au Caire depuis longtemps ?

- Non, deux ou trois jours.

Bourzet était un grand type de trente ans, athlétique et distingué, un peu jeune premier mais viril et intelligent.

- Des ennuis ? s'enquit-il.

- Plutôt, oui... Je suis désolé de devoir recourir à vos services, mais...

- Je vous écoute.

Coplan résuma les grandes lignes de sa mission, puis narra en détail son odyssée du Lotus Rose.

- Ce qu'il me faut, conclut-il, c'est un alibi solide comme l'acier. Vous y êtes ?

- Nous allons mettre ça au point, acquiesça Bourzet. C'est la question du chronométrage qui compte, car votre passage au Lotus Rose ne pourra pas être nié.

Un horaire fut élaboré. Coplan serait censé avoir quitté le Lotus Rose vers une heure du matin. Il avait ensuite retrouvé Bourzet et il avait passé le reste de la nuit à la villa de ce dernier, en compagnie de quelques amis de l'Ambassade.

- Je me charge de les mettre au courant, promit Bourzet. Puis-je faire autre chose pour vous ?

- Oui. Transmettez ce message au Vieux par la valise diplomatique...

Il rédigea un texte très court et d'aspect banal, histoire d'informer le patron du 2ème Bureau de ce qui se tramait de louche dans les coulisses du Lotus Rose. Si Gontran n'avait pas négligé sa liaison avec le Service, toute cette affaire aurait été réglée plus vite et plus efficacement.

Rassuré de ce côté, Coplan retourna au Sémiramis et annonça son départ.

Ayant plié bagage, il régla sa note.

Au moment où il franchissait le porche du palace, il s'arrêta. Habib se trouvait à quatre mètres de l'entrée du Sémiramis et, tranquillement appuyé contre la façade, une cigarette aux lèvres, rêvait en regardant les promeneurs qui passaient sur le trottoir ensoleillé.

Le drogman, qui l'avait vu, lui décocha un clin d'œil hilare et se mit en marche vers la première rue de droite. Francis l'y rejoignit aussitôt.

- Eh bien ? fit l'Égyptien. On a bien rigolé ?... Une belle petite gazelle, Zadhieh.

A vrai dire, Coplan était un peu déconcerté. Après la blague de la nuit précédente, il ne croyait plus revoir le bonhomme. Ce qui le déroutait surtout, c'était cette lueur de complicité qui brillait dans l'œil noir et vicieux de l'Égyptien.

- Mon cher Habib, murmura-t-il enfin, tu es un garçon précieux.

L'autre tendit sa main brune d'une façon significative.

- Écoute, reprit Coplan, sans remarquer le geste, j'ai un autre boulot pour toi... Je vais t'expliquer de quoi il s'agit. Mais il faut que nous trouvions d'abord un endroit paisible. Viens...

L'Oriental parut enchanté. Coplan l'entraîna vers le bas de la ville.

- Porte ma valise, lui dit-il. Je change d'hôtel.

Ils marchèrent pendant plus d'un quart d'heure. Enfin, Coplan fixa son choix sur un hôtel de troisième ordre, une bicoque presque minable qui s'intitulait pompeusement « *Le Calife* ».

On lui donna une chambre au premier étage.

- Ce n'est pas un hôtel pour vous, dit Habib avec une moue de désapprobation. Ce n'est pas joli.

Il déposa la valise de Francis sur une chaise et promena un regard dégoûté autour de la chambre.

- Je ne suis pas difficile, répondit Coplan en fermant la porte et en poussant le verrou.

Puis, revenant vers le drogman :

- Tu as touché ta commission au Lotus Rose ?

L'Égyptien se redressa, mais devant l'air sarcastique que Francis avait pris subitement, il ravala ses protestations mensongères et avoua à mi-voix :

- Oui, j'ai touché... Mais c'est régulier... Je fais mon métier. Vous n'êtes pas content de votre soirée ?

- Trop ! Et les Anglais du Metropolitan ? Je suppose qu'ils t'ont également versé ta commission ?

- Mais...

Les lèvres pincées, Coplan vrillait d'un œil perçant les prunelles fuyantes de l'Égyptien. Celui-ci se mit à déglutir avec tant de peine qu'on eût dit qu'il voulait avaler sa pomme d'Adam.

- Allons, réponds ! Combien as-tu reçu pour me raconter des bobards ?

Habib était vert de frousse. Il se mit à bégayer :

- Je vous jure que... que... que je ne...

La main gauche de Francis se referma autour du cou famélique de l'Oriental. Sa main droite frappa sèchement la face du type. Une gifle d'un côté, puis une seconde de l'autre côté. De quoi lui déchausser les molaires.

L'Égyptien réalisa tout de suite que son interlocuteur ne plaisantait pas.

- J'ai touché cinquante livres, haleta-t-il.

Coplan lui administra encore une paire de gifles, pour l'encourager.

- Vas-y ! parle ! Raconte-moi tout.

- Je devais simplement vous orienter vers le Lotus Rose, c'est tout.

- Ah, c'est tout ? Et combien as-tu reçu pour tuer Zadhieh ?

Pris de peur, Habib se mit à rouler des yeux en montrant le blanc de ses prunelles.

- Non, balbutia-t-il d'une voix étranglée, ce n'est pas vrai ! Je n'ai pas tué Zadhieh ! Je suis parti tout de suite ! Je ne...

- Et les deux Anglais ? coupa Coplan. Ils sont toujours au Metropolitan, je suppose ?

- Non, j'ai dit la vérité ! Ils sont partis ! Vous pouvez téléphoner là-bas.

- Bien sûr. Mais en attendant...

Francis poussa le drogman vers le lit et l'y renversa. Il lui fouilla rapidement les poches et lui subtilisa tout son argent. L'autre affichait une mine d'agonisant.

- A cause de toi, crétin, marmonna Francis en lâchant Habib, je suis dans une jolie situation. La jeune prostituée du Lotus Rose a été poignardée pendant que je dormais à côté d'elle. La police me recherche et je risque d'être accusé de ce meurtre. Alors, écoute : tu diras que je t'ai pris comme guide lors de mon arrivée, il y a deux jours. Tu raconteras que tu m'as conduit au Lotus Rose, mais que je ne suis resté là que deux heures et que tu as vu Zadhieh en chair et en os, bien vivante, au moment de mon départ, vers une heure du matin... Tu confirmeras que tu m'as guidé à une adresse non loin de l'ancien palais royal, chez un ami qui m'attendait là... Pigé ?

- Bien, je ferai tout cela, promit le drogman.

- Je l'espère pour toi ! Ton fric, tu ne le reverras qu'après.

Habib se remit debout et arrangea sa vieille chemisette crasseuse.

- Maintenant, continua Coplan, nous filons ensemble à ce bureau où les deux Anglais sont allés hier... Tu resteras dans la rue et tu surveilleras le building. Si je suis retenu dans cette maison pendant

plus d'une heure, tu iras prévenir M. Bourzet à l'Ambassade de France. Répète ce nom.

- Bourzet.

- Bon ! En route !

Coplan s'arrêta dans un café pour téléphoner à l'hôtel Metropolitan. Peggy Nolf et Morgan Stratford avaient effectivement quitté l'établissement.

Avec Habib à ses côtés, il se dirigea vers les bureaux de J. L. Brand. L'imprésario était encore la seule piste qui pût donner quelque chose.

Arrivés à vingt mètres de l'Agence Artistique, Coplan dit au drogman :

- Ne bouge pas d'ici... Et surtout, ne... Il s'interrompit net et se faufila dans le porche d'une boutique.

Morgan Stratford venait de sortir du building où étaient les bureaux de Brand.

CHAPITRE XII

Au Lotus Rose, la fuite de Coplan avait provoqué un moment d'affolement. Mais l'espèce de dragon aux cheveux gris avait vite repris le contrôle de ses nerfs. Furieuse, elle rembarra vertement le gamin que Francis avait renversé au passage et qui s'était précipité au secours de sa patronne :

- Fous-moi le camp ! lui cria-t-elle. Continue ton travail !

Le boy préposé au nettoyage quotidien du bar s'éclipsa en vitesse, alla ramasser son seau et disparut.

Aux étages, des portes s'étaient ouvertes et des questions fusaient. Mais la tenancière lança de sa voix terrible :

- Ce n'est rien ! Je suis tombée dans le couloir ! Rentrez dans vos chambres !

Les filles n'insistèrent pas. La mégère partit comme une flèche et alla fermer à double tour la porte du petit salon où gisait le cadavre de Zadhieh.

Deux hommes de haute taille, blonds et massifs, descendaient l'escalier de leur pas pesant. Ils étaient en bras de chemise. Les cheveux hirsutes, le col déboutonné, ils marchèrent dans le couloir et se heurtèrent à l'entremetteuse qui leur chuchota d'une voix énervée :

- Montons là-haut !

Le trio, regrimpant au premier étage, s'enferma dans un studio meublé à la moderne et très confortable.

- Quel est l'imbécile qui a donné la drogue à Zadhieh ? demanda la mégère en se croisant les bras d'un air mauvais.

- Moi, dit l'un des deux costauds. Pourquoi ?

- Vous vous êtes trompé, Kühn ! lâcha la femme. La dose n'était pas suffisante ! Il s'est réveillé deux heures trop tôt et il est parti.

- Hein ? rugirent les deux hommes, assommés par cette nouvelle.

Le nommé Kühn, le plus râblé des deux, se mit à bougonner d'une voix pleine de colère :

- Me tromper, moi ? Jamais de la vie ! J'ai mis la dose habituelle ! Mais pourquoi n'avez-vous pas appelé ? Nous l'aurions rattrapé, ce salopard !

- Vous l'auriez rattrapé dans la rue ? Pour nous attirer des emmerdements sans fin ?

L'autre type, un Slave aux yeux gris, aux lèvres cruelles, intervint :

- Inutile de gueuler, Frau Zeller... Si ce cochon de Français a réussi à nous glisser entre les doigts, ça ne sert à rien de se disputer. Qu'est-ce qu'on fait ?

Kühn haussa les épaules et serra les poings, ce qui fit saillir les muscles puissants de ses bras.

- Brand est capable de nous faire zigouiller tous les trois s'il apprend que la combine est loupée ! On pourrait peut-être alerter la police quand même ? Notre position n'est pas tellement mauvaise... Habib pourra témoigner. Et vous, Frau Zeller, en votre qualité d'Allemande, vous aurez tout de même le préjugé favorable (La sympathie et l'admiration dont jouissent les Allemands en Égypte, surtout depuis 1940, est de notoriété publique. De nombreux

officiers ont cherché refuge dam le pays au moment de la débâcle nazie)...

- Oui, peut-être, hésita la femme qui réfléchissait. La police le retrouvera et...

- Non ! coupa le nommé Ostromov d'un ton catégorique. Tout ça ne vaut rien d'essayer de recoller les morceaux... Il aurait fallu amener les flics à brûle-pourpoint, quand le Français roupillait encore. Mettre les filles et le personnel dans le bain, spontanément. Maintenant, c'est trop tard. Le coupable a disparu, les recherches seront peut-être compliquées, il y aura des enquêtes et des contre-enquêtes. Nous avons trop à perdre là-dedans !

Frau Zeller, avec une obstination toute frémissante, revint à son idée première :

- La drogue n'était pas assez forte, Kühn... C'est vous qui avez fait l'idiot.

- Pas du tout ! protesta Kühn. J'ai mis la dose normale. je ne comprends pas pourquoi il s'est réveillé si vite.

Ostromov, conciliant, calma les deux Allemands :

- Nous aurions dû prévoir que cet homme était en partie immunisé. Un agent bien entraîné résiste toujours mieux aux soporifiques que le commun des mortels.

- Alors ? fit la femme. Quels sont les ordres ?

Ostromov, qui était de toute évidence le chef du trio, se mit à déambuler dans la pièce d'un air soucieux. Après un moment de silence, il marmonna :

- Vous connaissez la musique... Brand fera son rapport et les gros bonnets de Behrenstrasse (Rue située dans le secteur oriental de Berlin) vont réagir. Nous avons commis une faute grave. Avant la fin du mois, nous risquons d'être liquidés tous les trois et nous mangerons les pissenlits par la racine.

Les joues de Frau Zeller étaient aussi grises que ses cheveux.

Ostromov lui jeta un regard de biais, puis regarda Kühn.

- Il n'y a qu'une solution, dit-il. Disons à Brand que tout s'est bien passé et que le Français a été emmené par la police.

- Hmmm, grogna Kühn, pas trop rassuré. Et si Brand apprend la vérité ?

- Par qui ? demanda le Russe. Et ça vaut tout de même mieux que de la lui révéler nous-mêmes ! Au moins, ça nous laisse une chance. Brand n'ira de toute façon pas vérifier si le Français se trouve en prison ou non.

Frau Zeller appuya fortement :

- Oui, oui, vous avez raison, Ostromov. C'est la seule solution. Naturellement, vous n'êtes au courant de rien de précis. C'est moi qui donnerai la version de l'affaire : l'arrivée de la police, etc.

Ostromov se remit à marcher, puis :

- Il y a le cadavre de la fille...

- Nous avons le temps de le faire disparaître, suggéra Kühn. La réunion est à midi. Par conséquent...

- Allons-y ! décida le Russe.

Il décrocha sa veste pendue au dossier d'une chaise. Kühn fit de même.

A midi moins cinq, Morgan Stratford s'amenait au Lotus Rose. Il entra par la ruelle et monta directement à la chambre du premier étage. Il y trouva Kühn et Ostromov qui jouaient aux cartes en buvant de la bière.

- Ah, vous voilà ! soupira le Russe.

Kühn ramassa les cartes, en fit un tas et alla les déposer sur une commode.

- Et le Français ? questionna Stratford d'un air anxieux.

- En ordre, annonça Ostromov avec un sourire. Toute l'histoire s'est passée comme sur des roulettes ! Frau Zeller a découvert l'assassinat et elle est partie comme une folle chercher un flic au Kism (Commissariat de police) de la place Atabat... Il a réveillé le Français et il l'a emmené. Des inspecteurs sont arrivés quelques minutes plus tard pour l'enquête, mais ça n'a pas été long... Quant au cadavre de Zadhieh, il doit être à la morgue à l'heure qu'il est.

- Frau Zeller a bien recommandé la discrétion, comme convenu ?

- Un bakchich a résolu le problème. Les inspecteurs ont laissé entendre qu'ils prendraient les mesures nécessaires pour que

l'événement ne soit pas ébruité... Le Lotus Rose est un établissement bien tenu, c'est un fait admis. Et le prestige d'une maison dirigée par des Allemands...

Stratford eut une grimace satisfaite.

- Pas fâché de savoir que tout est réglé de ce côté-là, reconnut-il. Néanmoins, je n'ai pas l'intention de m'attarder au Caire...

- Vous retournez à Londres ? demanda Ostromov.

- Pas directement... Brand m'a chargé d'aller à Berlin pour porter les dernières nouvelles.

A cet instant, on frappa deux coups discrets à la porte.

- Entrez ! cria Kühn.

Un homme entra et referma tranquillement la porte. Il était de petite taille, légèrement voûté. Son visage vulgaire était rond, avec des traits bouffis et des yeux porcins. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années.

- Salut tout le monde, dit-il en anglais.

- C'est bien, Reschke, vous êtes à l'heure, répondit Kühn.

- Toujours à l'heure, répliqua Reschke en allemand, avec l'accent typique des faubourgs prolétariens de Berlin. Toujours au poste, moi ! Je suis un technicien de la précision.

Il ponctua sa boutade d'un gros rire gras.

Stratford, que ses longues années à Londres avaient complètement anglicisé, montra que la vulgarité de Reschke, son compatriote, ne l'enchantait guère.

- Commençons la réunion tout de suite, dit-il sèchement.

Les quatre hommes prirent place autour de la table à laquelle Kühn et Ostromov jouaient aux cartes depuis la veille. Stratford offrit des cigarettes, promena son briquet à la ronde, puis d'un ton presque hautain :

- A vous, Kühn.

- Dans mon secteur, tout s'est bien passé. Vous avez vu le résultat dans les journaux... Le City of Chelsea a brûlé de fond en comble et a sombré. Le Lowlands est sérieusement amoché. Mon équipe n'a subi aucune perte.

- Rien de particulier à signaler ?

- Non.

- Parfait ! A vous, Ostromov.
- L'affaire du croiseur Valorous est une réussite. Par contre, le sabotage du porte-avions Devon n'a pas donné ce qu'on attendait.
- Justement, enchaîna Stratford, Brand m'a demandé de vous parler de cela. Pour quelle raison n'a-t-on pas poussé le travail jusqu'au bout ? L'incendie des chaudières s'est déclenché avec une telle lenteur que les pompiers ont eu le temps d'intervenir avant que la catastrophe ait pris l'ampleur voulue.
- J'en ai discuté avec Lew Philips... Il prétend qu'il a exécuté point par point les instructions qui figuraient sur le schéma.
Le petit Reschke leva la main et grommela :
- Impossible ! J'avais établi mon schéma d'après les plans du porte-avions. Votre type a dû se tromper de câble... J'avais combiné l'incendie avec le court-circuit des génératrices. L'incendie devait éclater comme la foudre.
Stratford, allant au-devant des objections d'Ostromov, fit à celui-ci un geste pour lui intimer de se taire.
- Ce n'est pas le moment de se lancer dans des controverses, rappela-t-il. Une chose est certaine : Lew Philips a échoué. Mais ce qui est plus grave, c'est que les spécialistes de la S. C. B. ont recueilli des preuves du sabotage. Les câbles sectionnés n'avaient même pas brûlé... Or, comme c'est le sixième navire de guerre qui subit des avaries mystérieuses, les gens du M.I. 6 savent maintenant à quoi s'en tenir. C'est une faute irréparable...
Il y eut un silence.
- Jusqu'à nouvel ordre, reprit Stratford, les consignes sont les suivantes. D'ici décembre, aucune opération directe dans les secteurs étrangers. L'accident survenu au Comet « SKY DRIVÉR » va mettre les services officiels sur les dents. Nous ne sommes pas en danger, puisque l'idée de provoquer l'explosion après l'escale de Rome semble orienter les recherches du côté de l'Italie, comme nous l'avions prévu. D'autre part, un réseau ennemi s'est manifesté à Londres et ici même. Nous avons éliminé le péril, mais une certaine surveillance est indispensable. Enfin, l'échec partiel de l'affaire du Devon a provoqué le branle-bas de la Special Branch et il est probable que les opérations des deux dernières années vont être

réexaminées par ces messieurs. Six actes de sabotage dans la Royal Navy, c'est beaucoup. Il faut que nous prenions des mesures, nous aussi.

- Et mon projet pour la British Cargo Company ? s'enquit Reschke.

- Rien de changé, précisa Stratford. La date du 27 reste convenue. Nous devons continuer notre action de harcèlement coûte que coûte.

- Je laisse aller les choses, dans ce cas ? insista Reschke. A 10 heures du soir ?

- Oui, Brand a déjà tout arrangé.

Ostromov demanda :

- La mise en sommeil de nos secteurs s'effectuera selon quelles directives ?

- J'y arrive, dit Stratford. Vous et Kühn, vous allez permuter.

- Hein ? s'exclama Kühn.

- Ce sont des ordres, déclara Stratford. Vous, Ostromov, vous partez à Port-Saïd et vous prenez la direction du « Tropical ». Vous aurez vos nouvelles pièces d'identité demain matin. Vous, Kühn, vous vous occuperez du « Neptune », à Alexandrie. Vous aurez également une nouvelle identité... Les directives pour le recrutement restent les mêmes : dès que les filles repèrent un marin qui se plaint de la marine marchande ou de la marine de guerre britannique, vous tâtez le terrain. Si le type est favorable à nos idées, vous le travaillez en douce. Je vais vous remettre votre argent et les nouveaux codes.

Kühn déboucha une série de bouteilles de bière et remplit les verres.

Coplan, dans la chambre voisine, entendit, estompé, le glouglou de la bière qu'on versait.

Il se redressa. Une légère rougeur altérait son visage et ses yeux étaient sombres comme un ciel d'orage. D'un signe de tête, il intima au boy égyptien de reculer. Le jeune domestique voulut prendre son seau et sa brosse, mais Francis l'en empêcha.

Braquant toujours son automatique sur la poitrine du gamin, Coplan le guida vers la porte de la chambre.

- Ouvre, lui souffla-t-il d'une voix imperceptible.

Le boy obéit. Coplan jeta un coup d’œil dans le couloir. Il n'y avait personne à l'étage. La tenancière n'était pas encore redescendue de là-haut, où les filles avaient leurs quartiers.

- Ecoute, petit, chuchota Francis. Si tu racontes que je suis venu et que je me suis caché dans cette chambre...

Il fit le geste d'un couteau qui tranche une tête.

- Donc, ne dis rien à personne et continue ton travail... Compris ?

Le gamin, terrorisé, opina avec empressement. Et Francis connaissait assez ces petits chenapans pour savoir que celui-ci se garderait bien de raconter quoi que ce soit.

- Tiens, prends ça... Dans quelques jours, tu en recevras vingt pour toi tout seul. Mais si tu parles : fini pour toi !

Il glissa un billet d'une livre dans la poche du boy. Puis, l'automatique prêt, il partit dans le vestibule. L'épais tapis de laine étouffait son pas.

Avant d'atteindre le palier, il tourna dans un autre couloir, plus étroit. L'escalier de service le mena dans la ruelle, et il s'en alla comme il était venu, sans rencontrer âme qui vive.

Dans la rue, Habib montait discrètement la garde.

- Ne bouge pas ! lui dit Coplan. Ce n'est pas fini.

Cinq minutes s'écoulèrent. Soudain, Morgan Stratford apparut.

- Suis-le ordonna Coplan au racoleur. N'oublie pas que j'ai toute ta galette et que je ne te la rendrai que si tu fais du bon travail.

Habib se contenta de répondre :

- Je vous attendrai à l'hôtel.

Et il se lança aux trousses de Stratford.

Une dizaine de minutes plus tard, un grand costaud au faciès taillé à coups de serpe sortit à son tour du Lotus Rose. Il n'y avait pas à s'y méprendre, celui-là ne pouvait être que le nommé Kühn.

Un quart d'heure plus tard encore, le petit Berlinois à la voix vulgaire quitta la boutique de son allure chaloupée. Finalement, fermant la marche, Ostromov partit en direction de la Mosquée Hasan.

Ayant photographié mentalement la physionomie des trois acolytes de Stratford, Francis s'éloigna. Il était sûr, maintenant, qu'il reconnaîtrait ces hommes entre cent mille.

Il était sûr aussi qu'il les retrouverait prochainement. Et que ça ne leur ferait aucun bien.

CHAPITRE XIII

Au cours des quarante-huit heures qui suivirent l'assassinat de la pensionnaire égyptienne du Lotus Rose, Coplan ne se montra pas beaucoup dans les rues du Caire. En fait, il passa le plus clair de son temps dans la villa particulière qu'occupait l'attaché culturel Jean-Pierre Bourzet, tout au bout de l'avenue Malika-Nazli.

Grâce à son collègue du 2ème Bureau, Francis put se mettre en rapport avec Paris par téléphone.

C'était une occasion unique de compléter un dossier qui traînait depuis trop longtemps parmi les « *affaires en suspens* » et auquel cependant, on attachait une certaine importance en haut lieu (Peu connue du public, cette grave affaire n'avait guère été traitée par la presse. Voici néanmoins, dans ses termes exactes, la conclusion d'une information qui fut donnée, à l'époque par un hebdomadaire français : « Non seulement les polices britanniques, mais aussi les polices françaises sont alertées, car les indications précises portent à croire que la «campagne de sabotages » va s'intensifier et s'étendre, particulièrement dans les prochains mois, aux ports français et à nos lignes de navigation. - M. C.»).

Mais la position de Coplan vis-à-vis des autorités égyptiennes ne s'était nullement améliorée pour autant.

Bourzet offrit alors de se livrer à une enquête très discrète dans les milieux policiers. Et c'est ainsi qu'il apprit que rien d'anormal n'avait été signalé au sujet du Lotus Rose ! Pas de crime, pas de disparition, pas de plainte !

- Apparemment, déduisit Francis, mon départ prématuré a déjoué leurs plans et ils ont préféré étouffer l'affaire. Dans ce cas, je peux

de nouveau circuler librement.

Le rapport de Habib apporta, d'autre part, des nouvelles tout aussi rassurantes. Ayant pris Morgan Stratford en filature à sa sortie du Lotus, le drogman avait été conduit successivement au bureau de l'imprésario Brand, puis à une pension de famille tenue par un certain Fritz Kort, ancien officier de la Luftwaffe, ex-instructeur de l'aviation égyptienne, retraité depuis peu et devenu gérant de cette modeste pension.

Vers la fin de l'après-midi, Habib avait assisté au départ définitif du couple Nolf Stratford ; la blonde avait repris l'avion à destination de Londres, tandis que son ami était monté dans un appareil de la ligne Le Caire-Düsseldorf.

Coplan demanda à Bourzet de vérifier ces informations. Après quoi, celles-ci ayant été confirmées, il remboursa Habib, lui donna la prime convenue et le congédia définitivement.

Le crépuscule enfonçait lentement ses dernières lueurs pourpres derrière l'horizon de la mer quand Coplan arriva à Port-Saïd. Grâce à la Mercedes que Bourzet avait mise à sa disposition, il avait couvert sans encombre les 200 kilomètres depuis Le Caire et il avait franchi le contrôle d'Ismaïlia très facilement.

Il gara la voiture dans l'ancienne rue de Lesseps, puis il s'en alla à pied à travers la ville. Après un excellent dîner au restaurant Atlanta, il descendit vers le port.

Pour la première fois depuis son départ de Paris, il éprouva un vague sentiment de sécurité. De vieux souvenirs lui revenaient à la mémoire. Il avait passé des heures folles dans ces ruelles pittoresques du port ; à cette époque-là, officier de marine en bordée, les nuits blanches de Port-Saïd lui avaient procuré des plaisirs qu'il avait savourés sans arrière-pensée, d'un cœur insouciant.

Au vrai, le quartier du port n'avait guère changé. Les bars et les cafés étaient toujours les mêmes, bien que quelques-uns eussent troqué leur enseigne pour un nom plus moderne ou plus accrocheur.

La foule bruyante et bigarrée qui traînait par-là était toujours la même également : des Égyptiens, des Arabes, des Grecs et surtout des matelots de toutes les marines du monde.

Sous l'œil hautain des chaouiches (Policiers égyptiens) qui déambulaient deux par deux, les badauds se livraient aux éternels divertissements des villes maritimes : flâneries le long des quais, beuveries dans les boîtes, rigolades avec les filles, disputes tumultueuses entre marins.

Le « *Tropical* » n'était pas un établissement de luxe, loin de là !C'était typiquement la boîte à matafs, ce mélange de bar et de bouge où les matelots se sentent à l'aise et dont ils peuvent démolir le matériel sans trop de scrupules.

Coplan parvint à dénicher une place à une petite table mal située : trop loin de la piste de danse et pratiquement sans vue sur l'étroite scène où des girls très dévêtues levaient la jambe au son d'une musique endiablée.

Sous le plafond bas, la fumée des cigarettes s'amassait et formait un lourd nuage bleu-gris. On entendait vociférer dans toutes les langues. La bière et l'alcool de mauvaise qualité coulaient avec abondance.

La seule chose qui paraissait de tout premier ordre dans cet endroit minable, c'était les « *entraîneuses* ». Les dix ou douze filles qui évoluaient du comptoir aux tables et des tables à la piste de danse étaient triées sur le volet.

Ce détail frappa Coplan. Brand, fournisseur du bétail humain de cette boîte, choisissait avec un soin tout particulier les femmes qu'il plaçait ici. Elles jouaient évidemment un rôle utile dans la stratégie du réseau : les petits gars qui s'intéressaient à elles subissaient un interrogatoire discret et, quand elles harponnaient un matelot anglais dont les idées semblaient pencher vers l'anarchie ou vers le subversif, elles savaient se débrouiller pour aiguiller le type vers des recruteurs spécialisés.

Brand, terré dans son bureau du Caire comme une grosse araignée, abattait un sérieux boulot. Comme imprésario, il se montrait psychologue averti : ces filles avaient exactement tout ce qu'il fallait. Elles étaient très élégantes dans leurs robes de vamp,

mais elles avaient ce petit rien qui fascine le matelot : une certaine vulgarité dans le sourire, le clin d'œil provocant, la familiarité du geste, l'art de balancer la croupe et de faire saillir un buste audacieux, l'abandon lascif pendant la danse...

Coplan passa deux heures à boire, à regarder, à fumer.

Finalement, il appela le garçon et réclama son addition. Le serveur lui lança un chiffre.

- Quoi ? grogna Francis... Vous êtes cinglé ?

- C'est le tarif, dit le garçon, placide.

Coplan le dévisagea. C'était un petit mec au teint jaune, aux joues creuses, aux yeux fatigués.

- Et vous croyez que je vais me laisser exploiter comme ça ? maugréa Coplan d'une voix forte. Appelez le patron ! Je vais lui dire deux mots.

Le garçon hésita. Ce client semblait bien décidé à faire du scandale.

- Comme vous voudrez ! dit-il, hargneux.

Coplan le vit partir en direction du comptoir, puis franchir une porte sur laquelle était peinte l'inscription :

PRIVÉ

Entrée interdite

Quelques minutes s'écoulèrent. Sur la scène, deux filles et un vieux type exécutaient un numéro qui soulevait chez les spectateurs un enthousiasme tapageur.

Coplan se leva et fit quelques pas vers le comptoir. Il put suivre d'une façon un peu plus convenable le spectacle qui obtenait tant de succès. C'était assez gratiné, pour tout dire Sur le thème du célèbre couturier qui choisit de nouveaux mannequins, le personnage se livrait avec les deux souris à un numéro de strip-tease d'un genre nouveau.

Quand le bonhomme, sous prétexte de mieux se rendre compte de la valeur plastique de ces dames, avança ses mains vers l'une d'elles pour lui ôter son soutien-gorge à dentelles, une tempête de hurlements éclata :

- Go on, boy !

- Ya, ya !

- Vas-y, mon pote !

Déchaînés, les clients encourageaient le couturier. Les filles n'étaient plus vêtues que d'un minuscule slip et du soutien-gorge noir à dentelles. Si le vieux poursuivait encore pendant dix secondes ses investigations, les deux filles allaient se trouver complètement en robe d'Ève.

Les cris redoublèrent.

Mais, à ce moment, l'attention de Coplan fut attirée ailleurs. Le garçon venait de rappliquer en trombe et, les traits décomposés, il se penchait au-dessus du comptoir pour alerter le barman et ses collègues.

Coplan fit encore trois pas. Il entendit les paroles haletantes du garçon :

- Il a saigné comme un porc I... Une balle entre les yeux et une en plein dans le nez !... Il faut téléphoner tout de suite !...

Profitant du désarroi du personnel, Coplan se lança vers la porte privée. Il grimpa comme un bolide une volée d'escalier. A l'étage, une porte ouverte. Il s'avança.

Étendu de tout son long sur le tapis, les bras en croix, un homme gisait sur le dos, la face sanglante, le visage affreusement déchiqueté.

Sans demander son reste, Coplan redescendit. Mais il dut remonter dare-dare pour laisser passer le barman qui arrivait au galop, suivi d'une petite troupe de garçons en blouse blanche.

Il se planqua au bout du palier, puis s'esquiva dès que les autres eurent disparu dans la pièce où se trouvait le cadavre. Ils avaient refermé la porte, et sur celle-ci s'étalait en lettres blanches : DIRECTEUR.

Dix minutes plus tard, les policiers étaient là. Le bar fut cerné en un tournemain ; par la suite, les clients, examinés un à un, furent relâchés au compte-gouttes.

Tout le monde savait déjà ce qui s'était passé : le nouveau directeur du Tropical, un nommé Frechtel, avait été abattu de deux balles dans la tête. On n'avait aucun indice quant aux circonstances du drame ni quant à la personnalité de l'assassin. Le crime avait été

commis entre 11 h 30 et minuit trente, et le meurtrier avait tiré avec un silencieux.

Francis se sentait de fort méchante humeur. Par une sorte d'ironie du sort, Ostromov, alias Frechtel, s'était fait liquider au moment même où il devenait intéressant !

A l'aube, Coplan quitta Port-Saïd en direction du Caire.

Coplan ne s'arrêta au Caire qu'une demi-heure. Le temps de prendre un café au Bauer.

Ensuite, avec l'accord de Bourzet, il remonta dans la Mercedes et se lança sur la route d'Alexandrie. Il y arriva à onze heures un quart, coupa tout droit à travers la ville jusqu'à la gare de Ramleh, parqua l'auto et se rua dans le bureau de poste.

Maintenant, les minutes comptaient.

Ce qu'il n'avait pu tirer d'Ostromov, il pouvait aussi bien le demander à Kühn. Gentiment.

Ayant découvert dans l'indicateur le numéro d'appel du bar Neptune, Coplan forma le numéro.

- Je vous écoute ! dit une voix de femme dont l'anglais ne portait pas la marque d'origine.

- Le Neptune ?

- Oui, je vous écoute ! répéta la femme.

- Passez-moi le patron, je vous prie.

- C'est pourquoi, monsieur ?

- C'est personnel.

- Qui est à l'appareil ? Mr Stein est très occupe.

- Mon nom ne lui dirait rien. C'est de la part de l'agence A.W.A.

- Un instant...

Un déclic, puis, après deux secondes une voix typiquement germanique :

- Ici, Stein. Qui est à l'appareil ?

- Mon nom ne vous dira rien. Je m'appelle Modovine, inventa Coplan. J'arrive du Caire et j'ai un message pour vous.

- Un message ?

- En provenance de Berlin, oui... De la part de Stratford.

Il y eut un silence. L'Allemand se méfiait-il ? Francis reprit :

- Je ne désire pas me montrer dans les parages de votre établissement, mais je vous attendrai, à midi juste, derrière la mosquée Ech-Chorbâgi, le long de la voie ferrée. Vous voyez l'endroit ?

Kühn hésitait de plus en plus. Il prononça d'un ton neutre :

- Mais... de quoi s'agit-il ? Alors Coplan lâcha :

- Écoutez, Kühn, je ne dispose que de peu de temps et je dois voir Ostromov à 8 heures.

- Bon, j'arrive l répondit promptement l'Allemand, qui ne pouvait plus douter maintenant de la régularité de l'affaire. De quel côté du chemin de fer vous tiendrez-vous ? Vers le bassin de carénage ou vers la mosquée ?

- Du côté de la mosquée.

- Entendu ! Surtout, ne m'appelez pas Kühn ! J'ai changé de rôle ici !

- N'ayez crainte, cher ami Stein !... Coplan raccrocha.

Il avait juste le temps de se rendre à pied à l'endroit du rendez-vous. Bourzet avait insisté pour que sa voiture ne fût pas compromise dans une sale histoire.

Au demeurant, Kühn ne ferait pas de pétard et, à midi, tout se passerait plus facilement qu'à n'importe quelle autre heure du jour. Les ouvriers du port cassaient la croûte à la cantine, les dockers seraient en repos et il n'y avait guère de promeneurs dans ce coin du bassin.

Longeant d'un bon pas la Promenade qui suit la courbe du port Est, Francis marcha jusqu'à la grouillante rue de Râset-Tin, remonta les bâtiments de béton qui cachent la voie ferrée et les bassins de radoub.

Il faisait chaud. Le soleil plantait des ombres minces contre les murs des bâtiments portuaires. Comme prévu, l'endroit était désert.

Les yeux fixés sur le cadran de sa montre-bracelet, Coplan se mit à épier les alentours. Midi... L'aiguille des secondes trottait allégrement... Midi une minute... Midi une minute trente« secondes...

La silhouette massive de Kühn apparut tout à coup à l'angle de la rue qui venait vers le chemin de fer.

A l'instant précis où Francis allait sortir de sa retraite, une grosse Buick noire passa en ronflant à tout casser. Coplan ne vit dans la voiture que trois hommes qui lui tournaient le dos. Une rafale de mitraillette crépita, sèche, brutale, rageuse.

Au coin, la Buick vira sur ses chapeaux de roue. Tout s'était passé à une allure fantastique !

Et là-bas, au milieu du trottoir, Kühn, le dos voûté, le front bas, le menton contre la poitrine, vacillait en se crispant les deux mains dans le ventre.

Le colosse oscilla encore deux ou trois fois ; puis lourdement, il s'écroula tout d'une pièce en avant, et sa tête alla heurter aveo violence le pavé de la rue. Sous le poids de son grand corps, ses bras repliés le firent basculer. Il retomba sur le dos et resta inerte, le corps percé d'au moins douze balles.

Une mare de sang s'élargissait autour de lui avec une vitesse effrayante.

Coplan, pétrifié, demeura immobile pendant cinq secondes. Puis, sans réfléchir plus longtemps, il fit demi-tour, fila derrière le bâtiment de béton et se glissa entre deux entrepôts de la Douane.

CHAPITRE XIV

C'est grâce à sa robustesse légendaire que la Mercedes tint le coup pendant le trajet de retour Alexandrie-Le Caire.

Au volant, Coplan faisait passer ses envies meurtrières sur la malheureuse voiture qu'il menait à un train d'enfer.

Cette fois, c'était trop I Se faire couper l'herbe sous le pied à deux reprises et coup sur coup, ça dépassait les bornes ! La coïncidence n'était plus possible. Pas question de hasard dans ces deux liquidations. La seule hypothèse valable, c'était celle d'une autre surveillance : Ostromov et Kühn avaient été abattus à un moment qu'on avait estimé critique.

Mais qui : on ?

Et pourquoi quelques minutes en avance sur Coplan lui-même ?

Le nœud du problème était là. Et, jusqu'à nouvel ordre, il n'y avait pas moyen de voir clair dans cette histoire.

Quand Bourzet eut écouté le récit que Francis lui fit de son expédition inutile à Alexandrie, il eut beau se creuser la cervelle à son tour, il ne trouva pas la moindre réponse à cette devinette surprenante.

- Dieu merci ! grommela Coplan plutôt sombre, il me reste une carte. C'est demain soir que l'affaire de la British Cargo Company doit avoir lieu. J'ai donc environ trente heures devant moi pour m'organiser.

- A propos, dit Bourzet, j'ai des nouvelles de Paris pour vous ! Le Vieux vous envoie quelqu'un.

- Ah ! Qui est-ce ?...

- Je l'ignore. Mais le copain sera ici demain. Il débarque à 11 h 25 de l'avion venant de Zurich...

Vers la fin de l'après-midi du même jour, Coplan se rendit au siège de la British Cargo Company, - la société à laquelle Reschke avait fait allusion au cours de la conférence secrète du Lotus Rose - installée dans la rue Ibrahim-Pacha.

La puissante compagnie maritime anglaise occupait un beau building tout neuf de quatorze étages, avec grandes verrières sur la façade, bureaux ultra-modernes, vaste hall de réception au rez-de-chaussée.

Sous prétexte d'obtenir des renseignements au sujet d'un voyage éventuel en Extrême-orient, Francis passa une heure dans la maison, allant d'un guichet à l'autre, passant par divers services, questionnant successivement plusieurs employés, prenant d'un air, soucieux des notes sur son agenda.

Finalement, à la suite d'une fausse manœuvre dans l'ascenseur, il monta jusqu'à la plate-forme du building, s'y promena un moment, redescendit alors jusqu'aux sous-sols et s'égara dans les caves, pour repartir dans la rue Ibrahim-Pacha avec la mine d'un type dépourvu de sens pratique et affligé d'une distraction bien malencontreuse.

Cependant, il tourna au premier coin de rue et revint vers la façade postérieure de l'immeuble. Une ruelle assez misérable longeait l'arrière du building. C'était par là que le personnel de la British sortait en fin de journée, et c'était par là également que passaient les ouvriers préposés à l'entretien des installations ou au nettoyage des locaux.

Coplan enregistra la topographie exacte des lieux. Ensuite, il se promena encore un bon moment dans la ruelle.

Si les hommes de Brand avaient effectivement projeté une opération de sabotage contre la firme britannique, ils avaient le choix des moyens : on pouvait tout aussi bien déposer une bombe incendiaire dans le système de climatisation que dans les caves. En outre, des complicités existaient peut-être parmi le nombreux personnel de la société anglaise : employés égyptiens, Allemands naturalisés, agitateurs professionnels camouflés, etc.

En s'éloignant finalement du bâtiment, Coplan essaya de fixer ses idées : avec tout ce qu'il connaissait de la technique des saboteurs, il pouvait dans une certaine mesure prévoir la tactique qu'ils allaient adopter.

Le coup de la bombe était le plus simple. Mais en l'occurrence, c'était le moins efficace. Le gros immeuble ne serait guère atteint par l'explosion d'une bombe portative. Par contre, un incendie déclenché dans l'une des caves et combiné avec une série de courts-circuits, c'était le stratagème idéal.

Surtout si la catastrophe se produisait la nuit ! Avant l'arrivée des pompiers, toute la boutique serait à peu près livrée aux flammes, et plus tard, lors des enquêtes, ce serait la croix et la bannière pour déceler avec certitude les traces du sabotage.

Oui, sauf erreur, c'était une combine de ce genre que Brand avait dû envisager. Du reste, le petit Reschke, qui avait évoqué l'affaire devant ses complices du Lotus Rose, ne s'était-il pas targué lui-même d'être un technicien entiché de précision ?

Francis, poussant plus loin son raisonnement, se remémora quelques-uns des rapports qu'il avait eu l'occasion de lire à Paris. On pouvait établir un parallèle valable entre les multiples sabotages récents : presque toujours, dans le domaine des navires par

exemple, l'accident avait été provoqué par une intervention technique dans la machinerie.

Entre autres, les bombes sans enveloppe, faites de poudre brisante maintenue entre des feuilles de parchemin, semblaient avoir la faveur de ces spécialistes mystérieux.

Le lendemain, vers midi et demie, Bourzet arriva avec sa Mercedes à sa villa particulière, où l'attendait Coplan. Ce dernier manifesta un certain étonnement en reconnaissant l'agent que le Vieux envoyait comme émissaire.

- Tiens ! C'est toi ?

- Salut, Coplan fit Morray, qui arborait son éternel sourire distingué. Ma parole, tu as l'air déçu ?

- Idiot ! plaisanta Francis en serrant la main de son collègue. Je suis un peu surpris, c'est tout ! Je m'attendais à voir Paillon. C'est Paillon qui m'a contacté à Londres et...

- Il a voyagé dans le même avion que moi ! coupa Morray. Coplan arqua ses sourcils :

- Comment ? Paillon a débarqué au Caire en même temps que toi ?

- Voui, mon cher ! Il avait un autre rendez-vous dans le coin. Mais nous le verrons demain, à 11 heures précises, ici même.

Bourzet, avec cette nonchalance un peu hautaine et détachée qui convenait à son personnage d'attaché d'ambassade, s'occupait de servir l'apéritif.

Quand il eut rempli trois verres de Cinzano, il annonça :

- A la bonne vôtre, messieurs ! Et à la santé du patron !

Ils trinquèrent. Puis, Morray dit :

- A propos du Vieux, j'avoue que c'est la première fois que je l'ai vu d'humeur aussi charmante. C'est bien simple : quand il m'a convoqué et quand je suis entré dans son bureau, il s'est mis à me faire ton éloge, mon cher Francis

- Pas possible ! marmonna Coplan, rieur. Qu'est-ce qu'il médite ? Quand il me voit, il m'engueule et m'accable de reproches !

- N'empêche, précisa Morray. Il paraît que tu as fait du bon boulot...

Coplan haussa les épaules, alluma une cigarette.

- En réalité, reprit-il, je n'ai rien fait du tout. Dans cette histoire, c'est Gontran qui a attaché le grelot. Moi, je me suis contenté de retrouver la piste qu'il avait abandonnée...

Morray acquiesça d'un hochement de tête, puis :

- En tout état de cause, les résultats sont là : les tuyaux que tu as communiqués au sujet de la Behrenstrasse ont révélé une chose capitale. Nous possédons maintenant tous les éléments pour anéantir une des plus sinistres filiales du fameux réseau W.

Coplan et Bourzet sursautèrent en même temps et lâchèrent la même exclamation incrédule :

- Non ?...

- Parfaitement, messieurs. Un message est arrivé de Berlin juste avant mon départ. Les vérifications qui ont suivi votre communication du Caire confirment d'une façon indubitable que Brand est un agent de l'organisation W. (Toutes les polices du monde ont eu affaire à ce réseau clandestin dont les ramifications sont innombrables. Mais la persannalité de son fondateur suscite des controverses; il s'agirait d'un homme d'une cinquantaine d'années, Allemand d'origine, signalé successivement sous le nom de Winter, Andersen Spring, Muller, Schultz, etc. (Authentique.)).

- Fichtre ! murmura Francis. Gontran avait mis le pied sur le tentacule d'une pieuvre. Il nous reste à frapper un coup de hache qui blessera la bête à mort... Et je tiens un atout.

Morray déposa son verre, esquissa une moue hésitante, puis, regardant Coplan d'un petit air sceptique :

- Justement, non... Je crois que tu vas devoir garder ton atout dans ta poche. J'ai des ordres à ce sujet.

- Vraiment ?

- Oui... Quand Paillon aura vu les gens qu'il doit rencontrer ici, au Caire, nous aurons une conférence à trois et nous prendrons, le soir même, un Jet pour Londres... Nous sommes désignés pour représenter le Service à la réunion de coordination qui réunira les S. R. des pays occidentaux.

- Très intéressant ! railla Francis. Et peut-on connaître le programme de cette réunion de ronds-de-cuir ?

- Facile à deviner : nos amis anglais désirent faire le point de tout ce qu'on sait maintenant sur l'organisation W.

- Oh, merde ! dit Coplan, excédé. Pourquoi ne pas me laisser finir le travail ?

Morray expliqua :

- Nous avons une série de renseignements gui intéresseront sûrement nos collègues britanniques. En échange, le Vieux nous charge d'obtenir quelques confidences de première main sur l'agitation dans les Antilles et aux Guyanes... L'I. S. en sait plus que nous dans ce domaine, et nous avons besoin d'indications... Donnant, donnant, quoi !

- Ce métier devient une sinécure ! soupira Coplan. Puis, désinvolte, il ajouta :

- Entendu, j'obéirai.

Dans le fond, il s'en fichait. La soirée pouvait encore être mise à profit.

Pendant un quart d'heure, au moment de la fermeture des bureaux de la British Cargo Company, ce fut un joyeux tohu-bohu dans la ruelle, du côté postérieur du building. Arrivant de tous les étages, employés et employées s'élançaient vers la liberté avec entrain. Les uns s'éloignaient aussitôt vers la rue Ibrahim-Pacha, tandis que d'autres, tout en échangeant des plaisanteries, s'attardaient un instant pour attendre un collègue ou une copine de service.

Dans ce va-et-vient bruyant et coloré, personne ne fit attention à Coplan. Celui-ci, les deux mains dans les poches, un mégot aux lèvres, se fraya un chemin à travers les groupes et entra dans l'immeuble.

A droite, à deux mètres de la cage d'ascenseur, il y avait une porte entrouverte. C'était par-là qu'on accédait aux sous-sols.

Francis s'approcha des ascenseurs ; puis, après un long regard distrait sur les alentours, il fit semblant de chercher un objet et, la

tête penchée, il gagna l'entrée de la cave. Personne ne s'aperçut qu'il disparaissait.

Un escalier de béton le mena tout d'abord dans un vaste local où étaient alignées cinq ou six énormes poubelles. Ce devait être là que le service du nettoyage venait vider les corbeilles à papier et jeter les saletés du balayage.

Coplan s'accorda quelques secondes de répit. Enfin, s'étant orienté, il se glissa vers un couloir qui s'amorçait et il le longea. Des veilleuses électriques pendues au mur bétonné répandaient une lumière blafarde ; mais cela suffisait amplement pour se mouvoir sans encombre dans le labyrinthe du sous-sol.

Pendant vingt minutes, errant de cave en cave, passant d'un couloir à l'autre, il put explorer toute l'étendue des locaux souterrains du puissant building. Il dut se cacher à deux reprises : dans le silence qui planait là et que troublait seul le ronronnement des moteurs de l'ascenseur, on percevait heureusement longtemps à l'avance le bruit d'un pas qui circulait.

Il vit passer ainsi, non loin de lui, un homme vêtu d'un bleu de mécano, puis un autre type, âgé celui-là, qui devait être un laveur de vitres, car il était venu chercher une échelle et des seaux entreposés dans une des caves.

A la fin, sûr de posséder une vue précise et complète du sous-sol, Coplan opta pour un refuge qui remplissait toutes les conditions requises.

A cinq ou six mètres de l'escalier de béton, à gauche de la rangée de poubelles, il y avait un renfoncement, une sorte de galerie étroite où étaient remisés les uns contre les autres, perpendiculairement, une trentaine de hauts panneaux-réclames. Sur ces panneaux, des affiches multicolores vantaient les charmes de telle ou telle croisière en mer, de tel ou tel voyage à longue distance.

Ce matériel publicitaire n'était sans doute pas de saison et on l'avait rangé là jusqu'à la prochaine campagne touristique. Bref, c'était un abri providentiel pour Coplan. Pas trop mal à l'aise derrière les panneaux, soigneusement caché aux regards de ceux qui

passaient dans le local, il pouvait, lui, surveiller les mouvements éventuels de ceux qui descendraient.

Il se cala le plus confortablement possible. Le dos contre le mur, les bras croisés.

Et l'attente commença.

Elle fut longue... Entre 7 heures et 9 heures, il y eut une certaine animation dans le coin. Des femmes arabes, un fichu sur la tête, s'amenaient sans cesse pour jeter des ordures dans les poubelles. Les propos de ces femmes, qui ne se savaient pas surveillées, étaient inintelligibles pour Francis. Ou bien elles parlaient de leurs gosses, de leur ménage, de leur mari et de leurs difficultés budgétaires, ou bien elles parlaient d'amour, mais leur babillage était intarissable.

Vers neuf heures, le calme revint. Le service de propreté avait terminé ses travaux quotidiens.

Une dizaine de minutes plus tard, Francis fut gratifié d'un spectacle inattendu. Alors que tout était silencieux dans le sous-sol, des pas crissèrent sur les marches de béton et un couple longea la rangée de poubelles.

Un long type à la peau brune et aux cheveux crépus, vêtu d'un pantalon gris et d'une chemisette rouge, tenait par la taille une fille qui riait tout bas. Dans la demi-obscurité, Coplan put voir qu'il s'agissait d'une jeune négresse, une Soudanaise vraisemblablement. Le fichu jaune qui lui ceignait le front révélait que c'était une des balayeuses qui s'était attardée.

Le couple s'amena tout droit dans le renfoncement où Francis se tenait.

Le grand escogriffe s'était arrêté. Dans sa figure couleur brou de noix, ses traits fortement taillés étaient tendus. Sans un mot, il poussa la fille contre le mur et se mit à l'embrasser goulûment sur la bouche. Puis, avec une hâte presque têtue, il lui déboutonna son corsage.

La jeune négresse se mit à exhaler des gloussements assourdis.

Coplan s'était collé le plus étroitement possible contre la paroi. Les panneaux et l'obscurité le cachaient. Mais il ne perdit pas un

seul soupir, pas un seul halètement... Il pesta contre cet intermède plutôt fâcheux que lui valait sa surveillance.

A 10 heures moins le quart, la négresse était partie et son amoureux faisait monter la dernière poubelle par le monte-charge.

Après quoi, ce fut de nouveau le silence.

Mais, à 10 heures précises, des pas dans l'escalier annoncèrent derechef une visite. Et Coplan reconnut avec soulagement le Berlinois Reschke, le complice de Brand, celui qui avait participé à la réunion du Lotus Rose.

Coiffé de la casquette réglementaire des ouvriers du téléphone, Reschke trimbalait un coffre à outils dont la courroie de cuir lui barrait la poitrine. De plus, dans sa main droite, il portait un lourd colis oblong, emballé dans une vieille bâche pleine de cambouis.

De fait, pour qui connaissait la véritable personnalité du faux électricien des P.T.T., le boulot qu'il allait réaliser dans le sous-sol du building ne prêtait pas à confusion.

Reschke traversa le local sans se presser. A cause de sa caisse à outils et de son colis, il se dandinait en avançant. Mais sa physionomie ne reflétait pas le moindre souci ! Il affichait le plus naturellement du monde cette expression flemmarde et tranquille du gars qui vient exécuter un travail de routine.

Il disparut dans un des couloirs.

Une vingtaine de secondes après lui, Francis se mit en route à son tour. L'étrange résonance de ces caves lui permit de suivre sans trop de risque l'itinéraire du saboteur.

Enfin, au bout d'un court embranchement de galerie, Reschke déposa ses fardeaux, prit une clef dans sa poche, ouvrit une porte métallique et, rechargeant ses bagages, pénétra dans un immense local aux murs de brique.

La porte de fer resta ouverte.

Avec circonspection, Coplan s'avança. Reschke était en train de déballer son matériel. Le colis contenait une petite bonbonne.

En moins de cinq minutes, tout fut prêt. Reschke brancha un tuyau de caoutchouc, se munit d'un écran de protection et, avec son briquet, alluma le chalumeau oxydrique. Un mince jet de lumière aveuglante jaillit.

L'Allemand se mit à la besogne. De toute évidence, il savait exactement ce qu'il avait à faire. Il venait d'attaquer au chalumeau un des éléments métalliques d'un gros transformateur blindé surmonté d'un rhéostat qui devait appartenir à l'appareillage du conditionnement d'air.

Le chalumeau mordait l'acier en crépitant... Francis profita de ce bruit pour se couler dans le grand local. Puis, comme une ombre, il longea le mur de brique pour aller s'accroupir derrière un haut coffre de fonte accolé à la paroi de ce côté-là. Sur ce coffre figurait le monogramme des P.T.T., ainsi qu'une plaque portant des indications techniques.

Connaître le procédé de sabotage que Reschke allait appliquer en la circonstance, c'était un renseignement de premier ordre.

La technique employée est un indice révélateur qui permet d'utiles rapprochements et l'analyse d'un sabotage peut fournir des pièces à conviction irréfutables... Coincer le salaud trop vite ne donnerait rien, l'épingler après serait plus indiqué.

Tout à coup, Coplan eut un choc au creux de l'estomac. Ce qui se produisait maintenant était un supplément au programme.

Tandis que Reschke se livrait à son sinistre boulot, un jeune gars vêtu d'un blouson de daim, dont le col était relevé, s'approchait en silence. Tête nue, les deux poings crispés sur une mitraillette en batterie, l'inconnu s'avançait, les mâchoires serrées, les yeux fixés sur le Berlinois.

« *On va de nouveau me couper l'herbe sous le pied* ! » pensa Coplan en un éclair. « *Ce corniaud, avec sa mitraillette, va transformer Reschke en écumoire*... »

Une haine meurtrière burinait les traits énergiques de l'inconnu, qui continuait à progresser vers Reschke. Ce dernier, penché derrière son écran de protection, ne s'était pas encore rendu compte de ce qui se préparait.

CHAPITRE XV

Intervenir en ce moment, c'était perdu d'avance. L'homme au blouson de daim n'avait qu'une pression à donner à la détente de sa mitraillette pour cracher la mort à jet continu. Or, par malchance, Coplan se trouvait justement en face de lui, légèrement de biais par rapport à Reschke.

D'autre part, en laissant aller les événements, c'était peut-être le moyen de percer à jour la ténébreuse origine de ce nettoyage systématique du réseau Brand ?...

D'où sortait-il, cet inconnu ? Était-ce lui qui avait massacré Kühn à Alexandrie et Ostromov à Port-Saïd, et chaque fois au nez et à la barbe de Coplan ?

Arrivé à deux mètres de l'Allemand, le jeune type proféra un ordre impératif :

- Reschke ! Coupe ton chalumeau et jette tes outils par terre ! Tout de suite !

L'Allemand eut un haut-le-corps instinctif. Par-dessus son écran, il regarda son interlocuteur. Les deux hommes s'affrontèrent silencieusement pendant une ou deux secondes. Puis, s'étant ressaisi, Reschke haussa les épaules et répondit, en criant pour couvrir le bruit crépitant du chalumeau :

- La réparation n'est pas finie... Je commence seulement...

- Pas la peine de bluffer, crapule ! gueula l'autre. Finie la comédie ! Allez, arrête ton chalumeau ou je te lâche une volée de plomb dans les tripes !

Avec force gestes de dénégation, Reschke tenta malgré tout de poursuivre son rôle. Il avait bien l'air d'un ouvrier bougon, absorbé par. sa tâche et ne réalisant pas ce qu'on lui voulait.

A titre d'avertissement, le jeune type lui laboura les reins du canon de son arme.

Impressionné, Reschke se redressa. Puis, avec une agilité diabolique, il se plia en deux et fit un prodigieux bond sur le côté, le chalumeau brusquement braqué vers son adversaire. Ce dernier poussa une clameur déchirante, désespérée. Mais Reschke, avec une férocité inimaginable, continua à lui asperger la face et les mains avec son chalumeau. L'effroyable jet de feu dévorait la figure

du malheureux, lui trouant les joues et lui crevant les yeux dans un jaillissement infernal de lumière incandescente.

La tête carbonisée, il tomba sur les genoux, puis s'écroula sur le ventre, sa mitraillette sous lui.

Alors Coplan leva son automatique et visa la nuque de Reschke. Mais, à l'instant précis où il allait tirer, trois coups de feu éclatèrent et l'Allemand s'effondra.

Muet de saisissement, Francis rabaissa vivement son arme...

Une voix frémissante de colère cria :

- A la tienne, crapule !

Et le corps de Reschke encaissa de nouveau deux balles.

Coplan, pour la première fois de sa carrière, éprouva un bref vertige. Il avala sa salive, puis, avec effort, il prononça très haut, le plus fermement qu'il put :

- Ne tire pas, Gontran ! C'est moi, Francis !

Il sortit de sa cachette. A trois mètres devant lui, un colt au poing, Gontran, le visage dur comme de la pierre, regardait d'un œil légèrement dilaté son copain qui s'avançait vers lui.

- Tu te défends bien, pour un macchab ! railla sombrement Coplan.

Puis, se penchant, il rabaissa d'un petit coup de pouce la minuscule manette du chalumeau, dont la flamme continuait à gicler clans le vide.

Gontran ne paraissait guère surpris de rencontrer Francis. Mais ce dernier, par contre, n'avait pas l'air de trouver la plaisanterie de son goût.

- La prochaine fois qu'on m'annoncera ta mort, mon petit pote, je me garderai bien de me faire du mauvais sang !

- Je t'expliquerai, répondit brièvement Gontran. Ce qui me dépasse, c'est que tu avais Reschke au bout de ton flingue... et que tu as laissé faire ça !

Avec une grimace de compassion, il montra le cadavre du jeune type en blouson de daim. La tête du malheureux garçon avait été littéralement carbonisée par le chalumeau.

Coplan se défendit hargneusement :

- Est-ce que je pouvais savoir, moi ?... C'est la troisième fois qu'on me fauche un adversaire au moment précis où je vais frapper...

A cet instant, deux individus en veston gris, l'arme au poing, firent leur apparition à l'entrée de la cave. D'abord circonspects, ils se détendirent en voyant Gontran qui parlait avec Francis.

Ils s'avancèrent, silencieux, le regard fixé sur Coplan. Puis, ils aperçurent le cadavre de leur collègue et celui de Reschke. Gontran, assez laconique, les mit au courant de ce qui s'était passé. Et il ajouta :

- Je vous avais prévenus ! Si vous m'aviez laissé agir à la place de Brown, j'aurais coincé l'Allemand sans lui donner le temps de riposter.

- Désolé, dit l'un des deux Anglais. J'ai des ordres, vous le savez bien. Puis, à son collègue :

- Tu t'occuperas de ça avec Broke. Nous, nous allons rejoindre le patron.

- O. K. ! acquiesça l'autre.

- Emmenez également le veilleur de nuit ! reprit l'Anglais qui devait être le chef de l'expédition. Cette histoire de clef doit être tirée au clair.

Enfin, ramenant son regard sur Coplan, il lui dit :

- Vous avez été plus malin que nous, Mr Coplan. Nous avions suivi la piste de Reschke. Tandis que vous... Au fait, comment êtes-vous arrivé ici avant le début des opérations ?

- Je crois que nous avons pas mal de choses à nous raconter si nous voulons éclaircir nos idées à ce sujet, répondit Francis.

- En effet, reconnut l'Anglais. Mais ce n'est pas encore le moment... Il jeta un coup d'œil à sa montre.

- Nous avons rendez-vous à 11 h 30... Si cela vous convient, je vous emmène également.

Gontran intervint pour appuyer :

- Oui, Coplan ne sera pas de trop ! Et à Francis :

- On va faire le « *coup de Tanger* » au gros Brand ! Viens !...

- D'accord, accepta Francis.

Dix minutes plus tard, en compagnie de l'Anglais Campden - celui-là même qui avait invité Coplan - et d'un autre agent de l'Intelligence Service, un nommé Darram, Gontran et Francis prenaient un verre dans un café de la rue Mehemet Ali, à quelques pas de la place Abdin.

Ils avaient quitté le building de la British Cargo Company dans une grosse limousine Pontiac, laissant à deux collègues le soin de conduire en lieu sûr le veilleur de nuit de la compagnie maritime et de ramener les dépouilles de Reschke et du jeune Brown.

Campden n'arrêtait pas de consulter sa montre. Il était visiblement énervé.

Gontran aussi donnait des signes d'agitation intérieure. Et Francis, dont la rancune ne s'était pas encore dissipée, le lui fit remarquer avec une pointe d'acrimonie :

- Tu pourrais peut-être me donner deux mots d'explication au lieu de trépigner comme un jeune canasson.

Gontran haussa les épaules et répondit presque sèchement :

- Si tu savais ce que j'en ai plein le dos de ce business ! Mon honneur est en jeu, tu comprends. Je me suis démené comme un diable pour continuer la partie jusqu'au bout et j'ai vraiment dû leur forcer la main. Ces Anglais sont têtus comme des bourriques, je te jure !...

- Je ne vois toujours pas...

- Ils m'avaient bel et bien bouclé, figure-toi ! J'ai passé cinq jours en taule à Londres ! Mais ce serait trop long à te raconter. Je suis navré de vous avoir laissés dans le cirage à mon sujet, seulement je n'y suis pour rien.

Campden murmura soudain :

- Attention, voilà le patron.

- Un petit bonhomme aux tempes grisonnantes, au visage sec et pointu, coiffé d'un vieux chapeau et affublé de lunettes à monture d'acier, entrait en souriant dans le bistrot.

Il s'approcha du comptoir et se commanda un verre de bière. Puis, ayant pris une cigarette dans la petite poche de son veston

élimé, il regarda autour de lui.

- Auriez-vous du feu ? demanda-t-il en s'avançant vers Campden.

Ce dernier sortit son briquet et alluma la cigarette du bonhomme.

- Many thanks, remercia celui-ci en souriant. toujours.

Les deux mots qu'il avait prononcés devaient avoir une signification particulière, car Campden régla aussitôt les consommations, salua ses trois collègues et sortit. Une minute après, Gontran annonça :

- On y va. Corne on !

Ils retrouvèrent Campden qui s'était installé au volant de la Pontiac.

Sans autre commentaire, la grosse voiture noire démarra et roula doucement jusqu'au coin de la rue Mahmoud-Pacha.

Coplan jeta un coup d'œil à sa montre. Elle marquait minuit moins le quart.

- Êtes-vous armé ? lui demanda Campden par-dessus son épaule.

- Oui, dit Coplan.

- Parfait ! Vous restez dans la voiture et vous couvrez les autres. Puis, à Darram et à Gontran :

- C'est le moment de vous préparer.

Le nommé Darram, assis sur la banquette arrière à côté de Francis, sortit de sa poche une boîte métallique carrée, l'ouvrit et en retira un tampon de ouate.

Francis savait ce qui allait se passer. Dans le métier, on appelait ça le « *coup de Tanger* ».

Sur le siège avant, Gontran préparait avec soin la couverture de laine roulée en boule.

- Pouvez descendre, décida Campden.

Gontran et Darram mirent pied à terre. La Pontiac s'éloigna d'une dizaine de mètres, puis stoppa.

Campden, se retournant, appuya son bras sur le dossier de son siège et se baissa pour surveiller ce qui allait se passer. Coplan dégagea la sûreté de son automatique.

Quelques minutes s'éooulèrent. Il n'y avait personne dans les parages.

Soudain, au coin de la rue, Brand apparut, accompagné d'un boy égyptien d'une quinzaine d'années. Le gros imprésario marchait d'un air soucieux, un cigare vissé entre ses lèvres autoritaires. Coplan comprit que le boy avait dû lui apporter un message inquiétant.

Alors, comme dans un scénario réglé au quart de seconde, l'attaque se déclencha. Gontran, surgissant de l'ombre, assena sur le crâne de Brand un terrible coup de matraque. Darram colla contre la figure de l'Allemand le tampon de ouate imbibé de chloroforme et l'y fixa en un tournemain au moyen de deux bandes de sparadrap qu'il avait préparées à cet effet. Gontran jeta la couverture de laine autour de sa victime, fit basculer Brand en arrière et le saisit aux aisselles. Darram empoigna les pieds de l'Allemand évanoui.

Campden fit marche arrière pour arriver à point nommé près de ses hommes.

Coplan, qui connaissait bien cette manœuvre, ouvrit la portière arrière. Emballé dans La couverture, le corps de Brand fut balancé sur la banquette. Les portières claquèrent et la Pontiac démarra en trombe.

Le boy égyptien, sa mission terminée, s'était éclipsé.

Trois heures plus tard, à Alexandrie, la Pontiac se rangeait en bordure d'un quai où était amarré un luxueux yacht blanc, battant pavillon anglais.

Campden, Darram, Gontran et Francis transportèrent le colis à bord. L'ombre imposante du Fort de Silsileh estompait les mouvantes silhouettes des quatre hommes.

Avant l'aube, Brand voguerait vers l'Angleterre... Et là, ça n'irait sûrement pas mieux pour lui !

ÉPILOGUE

Au Caire. Dans le salon d'une belle villa blanche située à l'est de la ville, au-delà de l'hôpital français.

Affalé dans un profond club de cuir, Paillon, les épaules tassées, les paupières lourdes, fixait d'un œil morne les aiguilles d'une pendulette en or qui se trouvait sur un secrétaire ancien.

Sept coups cristallins tintèrent dans la pièce silencieuse.

Le chef de l'I.S. local, l'homme aux tempes grises et aux lunettes à monture d'acier, murmura d'une voix feutrée :

- Nos amis ne vont plus tarder...

Paillon opina en silence. Il n'avait pas dormi de toute la nuit.

Un troisième personnage, grand et puissamment bâti, au teint brique, fumait tranquillement sa cigarette, étendu avec indolence sur un canapé.

Une vingtaine de minutes s'écoulèrent. Puis, soudain, un bref coup de klaxon retentit et les pneus d'une voiture firent crisser les cailloux de l'allée qui contournait la villa.

- Les voilà ! s'écria le petit bonhomme au visage maigre.

On entendit le claquement sourd des portières, puis des pas sur les marches du perron.

Le chef de l'I. S. alla ouvrir la porte. Campden, Darram, Gontran et Coplan firent leur entrée. Paillon s'était levé. L'autre Anglais avait simplement changé de position et attendait, assis dans un coin du canapé, un bras sur le dossier du meuble.

- Ah ! grogna Paillon... Voici l'homme mort ! Salut Gontran.

Puis, prenant à témoin Coplan, il ajouta :

- Avoue, hein I Il y a des coups de pieds aux fesses qui se perdent ! Quand je pense qu'on se tracassait pour ce salopard ! Et...

Gontran, souriant, leva les bras en signe d'impuissance.

L'Anglais du canapé se leva et déclara :

- Mr Gontran n'est pas responsable de ce malentendu... Et si Mr Clarges est d'accord, nous allons régler cet incident une fois pour toutes.

Le petit Anglais aux cheveux grisonnants approuva

- Oui, maintenant nous pouvons nous expliquer, dit-il. Nous sommes réunis pour cela, d'ailleurs. Mais je crois qu'une tasse de thé ne ferait de mal à personne, n'est-ce pas ?

Il éleva la voix et appela :

- James

Un vieux domestique fit son apparition.

- Faites-nous un grand pot de thé, James.

- Certainement, sir.

Dès que le domestique eut disparu, le grand gaillard aux pommettes rouges commença :

- Nous recherchions depuis plusieurs semaines un individu qui figurait sur la liste des suspects...

- Attendez, Curlew, l'interrompit Gontran. Je crois qu'il vaut mieux que je raconte moi-même le début de mes aventures. Sinon, mes collègues ne s'y retrouveront pas...

- Go on ! acquiesça Curlew qui retourna, flegmatique, s'asseoir sur le canapé. Gontran alluma une cigarette.

- Bon, dit-il en expirant un nuage de fumée. Je me trouvais donc à Londres... en touriste. Mais, trois soirées de suite, j'avais remarqué à l'Admiral, un night-club de Shoreditch, une blonde dont la physionomie ne m'était pas inconnue... Je me creusais la cervelle pour savoir où j'avais vu cette souris, mais pas moyen de me souvenir. Et puis, pan ! Je me rappelle brusquement que cette tête a figuré dans les journaux. Cette blonde était la rescapée miraculeuse d'un accident d'avion... Mais, détail bizarre, elle avait changé de nom. Pour être sûr de ne pas me tromper, j'ai demandé une photo de la fille à une agence de presse. Pas de doute, c'était bien elle. Son maquillage et sa coiffure n'y changeaient rien...

Coplan ne put s'empêcher de sourire. Le récit de Gontran et ce qu'il en avait reconstitué lui-même coïncidaient au millimètre.

- La double personnalité de cette femme, continuait Gontran, était évidemment de nature à m'intriguer. A tout hasard, je me suis intéressé à elle d'un peu plus près. Je l'ai filée à deux ou trois reprises, et ça m'a conduit successivement chez un antiquaire de Tottenham Court Road, puis chez Boswell et Son, les expéditionnaires... Jusqu'au moment où je me suis aperçu, en sortant de l'Admiral, que j'étais moi-même suivi... Là, j'ai manqué de pot. Je me suis débrouillé pour coincer le gars, mais il a voulu me tirer dessus et j'ai dû me défendre. Nous faisions le même poids, nous avions la même taille et la même allonge... Bref, je lui avais flanqué un coup bas ; nous étions au bord du fleuve et j'ai voulu lui

mettre la tête dans la flotte pour le ranimer et le faire parler. Il a dû attraper une congestion ou je ne sais quoi... Pour m'en débarrasser, je l'ai porté dans un terrain vague et je l'ai habillé de mes frusques, je lui ai collé mes papiers, puis je l'ai enterré sous des briques. A 2 heures du matin, je loue une chambre minable dans un hôtel de Bermondsey. J'y dépouille mes trouvailles et tombe sur une lettre expédiée à Elmer Welsh par un certain J. Brand, du Caire. Je ne voyais pas bien le rapport, entre un antiquaire et un imprésario... Et pourtant il devait en exister un. A 8 heures, les flics m'arrêtent ! Le gars dont j'avais les papiers, un certain Finnegan, était recherché. On m'expédie en prison. Ensuite, voilà que la police me remet entre les mains de l'I. S. et on me fait subir un interrogatoire du tonnerre de Dieu. J'étais resté cinq jours au secret...

Curlew, à cet instant, se leva et coupa la parole à Gontran :

- Si vous le permettez, j'aimerais raconter la suite. Il faut que vos collègues comprennent notre attitude dans cette affaire.

- Soit, admit Gontran, allez-y.

- Nous recherchions effectivement le nommé Finnegan, enchaîna Curlew. Nous avions des tuyaux à son sujet et nous savions qu'il était embringué dans des actes de sabotage. Or, ce Finnegan dont nous possédions la fiche, avait changé d'aspect et même d'empreintes digitales... Finalement, Mr Gontran nous avoue la substitution des identités... Mais nous étions méfiants, méfiants et sceptiques, comme c'est l'usage. L'assassinat du gérant de l'Admiral nous a cependant ébranlés... Mr Gontran réclamait l'intervention des services spéciaux français, chose à laquelle nous ne tenions pas. Il y a toujours des fuites qui se produisent, et cette affaire concernait trop directement notre pays. Mr Gontran nous a alors proposé un marché : il s'engageait à démasquer un agent adverse installé au Caire et qui était en relation avec Finnegan. Nous avons accepté son offre, mais à la condition qu'il serait encadré par des hommes à nous... Vous savez le reste. En moins de quarante-huit heures, grâce à l'appui de Mr Clarges qui avait lui-même quelques indications fragmentaires se rapportant au Lotus Rose, nous avons pu liquider Kühn, Ostromov, Reschke, Fritz Korf et Brand.

- Tiens ! s'exclama Coplan. Je l'avais oublié le Korf ! C'est chez lui que Peggy Nolf et Stratford se sont réfugiés... Il était donc bien dans la combine aussi, celui-là !

- Et comment ! fit Curlew. C'était lui le second de Brand.

Coplan hocha la tête, puis :

- Vous auriez tout de même pu envoyer un émissaire à Paris, il me semble ? Les déclarations de votre inculpé auraient...

- Oui, peut-être, coupa Curlew. Mais, pour vous dire les choses en toute franchise, nous avons craint une fuite, car la discrétion des bureaux de Paris n'a pas toujours été fort bien assurée...

Coplan ne jugea pas utile d'entamer une discussion sur cet argument peu convaincant. Un point l'intéressait beaucoup plus. Il demanda :

- Mais, en définitive, quel était l'objectif essentiel de ce réseau ? Quel but visait-il en coulant des navires, en abattant des avions et en paralysant des unités de la Royal Navy ?

Curlew répondit sur un ton assez sarcastique :

- Je suppose que vous connaissez les règles de la guerre froide ?... En fait, nos adversaires voulaient exercer une pression sur nous.

- C'est-à-dire ? insista Coplan.

- Nous étions censés interpréter ces catastrophes comme des avertissements.

- Des avertissements ?

- Oui, pour le cas où nous serions tentés d'intervenir MILITAIREMENT au Yémen, contre l'Égypte aux côtés des Rois arabes du pétrole... C'est une partie colossale qui se joue dans ces régions-là, ne l'oubliez pas.

Coplan opina. Puis, revenant aux problèmes immédiats, il murmura d'une voix où perçait une certaine aigreur :

- Comment diable cette vieille toquée de « Tower Inn » a-t-elle pu identifier le cadavre de Gontran ?

C'est Gontran lui-même qui répondit en riant :

- La mère Kenmare ? Pas étonnant ! Elle était de nouveau saoule comme toute la Pologne sans doute !

Paillon, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, demanda d'un ton bourru :

- Et maintenant ? Est-ce que je peux annoncer à mon patron que Gontran est ressuscité ?

- Oui, naturellement, dit Curlew. Tout est réglé. Le réseau Brand est anéanti, Peggy Nolf et Welsh ont été arrêtés à Londres. Les fuites ne sont plus à craindre.

- Et Stratford ? questionna Coplan.

Curlew fit une grimace :

- Celui-là, malheureusement, nous l'avons raté. Notre collègue qui devait le prendre en chasse à Dusseldorf s'est fait semer... Soit dit en passant, si votre ami Gontran n'avait pas été près de nous, ici au Caire, nous vous aurions sûrement coffré aussi, Mr Coplan. Quand vous êtes allé voir Brand, nous vous avons repéré.

Coplan fut sur le point de parler de la Behrenstrasse et du réseau W.

Mais il se retint à temps. A Londres, au moment voulu, il parlerait. Et l'I.S. devrait donner des renseignements sur la région des Caraïbes pour payer le prix de ce que les Français pouvaient révéler.

Le domestique arriva avec le plateau et le service à thé.

Pendant qu'il remplissait les tasses, Gontran chuchota à Francis :

- J'ai une ravissante amie à voir à Londres...

- Je sais, opina Coplan. Vivian ?

- Tu n'as pas suivi ma piste jusque dans le lit de Vivian, tout de même ?

- Si. J'ai mis mes pas dans les tiens, forcément.

- Mais, dis donc ! protesta Gontran, offusqué.

- C'est ta faute, mon vieux, répliqua Francis. Elle te croit mort, la pauvrette. Moi, en suivant la piste, tu comprends...

- C'est donc toi qu'elle attend, si je pige bien ?

- Je suis sûr qu'elle sera ravie de te revoir. Pour t'engueuler, notamment. Tu lui avais promis d'aller la prendre chez elle pour la conduire au cinéma, non ?

- Justement ! C'était mon intention !

- Elle n'est pas à Londres en ce moment. J'ai été forcé de la mettre en lieu sûr. Kinsons l'a planquée dans un petit bled en Cornouailles... Si tu veux, on décidera ça à pile ou face ?

- D'accord !

Coplan prit une pièce de monnaie.

- Pile, c'est toi. Face, c'est moi.

Il lança la pièce et la rattrapa dans sa paume.

- Face ! dit-il en souriant.

- Salaud ! grogna Gontran dont les yeux pétillaient de bonne humeur. Tu as toujours été verni avec les filles, toi !

FIN